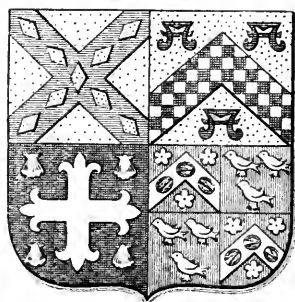


927



Hen^{re}. Hen Dabrymple.



p 140 — Duc de Coigny

' D C on titre-page presomable
Duc de Coigny (see p. 140
for an account of his under
name 'Mazeas')

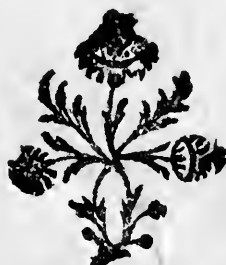
[par le marquis J.-P.-L. de Luchet,
le comte A. de Rivarol, le comte de
Mirabeau et P.-A.-F. Choderlos de
Laclos] Barbier vol. IV. p. 518



LA
GALERIE
DES
ÉTATS GÉNÉRAUX.

*Nulla discrimine habeo
Tros, Rutulusve fuit.*

VIRG.



1789.

196



CSP

DC

145

L8

1789

INTRODUCTION.

SI l'on confondoit cet ouvrage avec une satire , on tomberoit dans une grande erreur. Il s'agit de diriger la confiance publique & de lui désigner ceux sur lesquels elle peut se reposer sans crainte , & ceux qui pourroient l'exposer. On se diffimuleroit en vain que l'intrigue , la faveur ont influé sur les élections. Tous les représentans de la volonté générale ont à-peu-près les mêmes pouvoirs , mais non les mêmes moyens de les exercer , les mêmes qualités propres à rassurer , & non , peut-être , les mêmes intérêts à réussir. De quelle importance n'est-il donc pas de bien connoître ceux à qui nos destinées sont remises. S'ils aiment véritablement leur patrie , ils doivent desirer qu'on l'éclaire ,

& dire comme cet Athénien : *Je me réjouis de ce qu'on a trouvé tant de mes concitoyens plus capables que moi.* S'ils pensent différemment , quels ménagemens leur doit-on ? Ou du moins , est-ce à de si foibles considérations qu'il faudroit sacrifier un instant la fortune de l'Etat ?

Nous croyons essentiel de peser sur une idée qui n'est assurément pas neuve , mais dont on ne fait pas l'application aussi souvent que le besoin l'exige. Pour l'objet qui nous occupe , il suffit de considérer les hommes sous le rapport des talens & des qualités nécessaires à la grande opération actuelle. Le bon esprit , le courage de l'ame , la flamme du patriotisme , la connoissance des intérêts nationaux , le don de s'exprimer , la fidélité aux bons principes , voilà ce qu'il faut chercher dans un député noble , ecclésiastique , ou simple citoyen ; mais , d'ailleurs , se rappeler que le Prince

Kaunitz est un peu singulier , que M. Charles Fox aime le plaisir encore plus que les affaires , que le Prince Potemkin s'occupe tout autant de l'avenir que du présent , & se dire que , malgré ces tâches , ces messieurs servent leur patrie avec utilité. Maintenant point d'application , nulle personnalité ; c'en est assez pour le lecteur homme d'esprit , & il est superflu de parler aux autres.

On criera tant qu'on voudra contre la licence & la multiplication des brochures. C'est pourtant à cette liberté que nous devons le bonheur de commencer à devenir des hommes. Quand on a lu certains ouvrages , on s'est dit : il y a donc d'excellens esprits dans le royaume ; si l'on veut mettre en avant telle ou telle vérité ; on est à-peu-près sûr de la voir défendue & protégée par la coalition des gens capables & bien intentionnés. Alors le courage renaît , les forces doublent ; on s'affranchit de la ty-

rannie des préjugés ; on se foustrait au joug du despotisme ministériel qui jettoit dans des cachots les plumes courageuses comme les plumes fatyriques , & l'on établit sur des bases durables l'empire irrésistible de la pensée.

Il est impossible , sans doute , d'annoncer les résultats des Etats Nationaux ; mais quoiqu'ils fassent , & fussent-ils dissous demain , la révolution est faite. Qu'aucun Ministre n'espère plus tenir ses opérations dans l'ombre , emprunter avec adresse , imposer sans que le peuple s'en apperçoive. Toute opération ministérielle sera analysée , démontrée nuisible ou avantageuse , consacrée ou rejetée par l'opinion générale avant qu'elle ne s'accomplisse. Il faut maintenant gouverner des hommes instruits , qui n'ignorent pas la nécessité d'avoir un chef , mais qui savent mieux encore que l'usage de l'autorité est l'exécution de la loi , & non l'inspiration arbitraire d'une volonté peu éclairée.

Les fréquentes assemblées nationales apprendront à connoître les instrumens capables de servir utilement. Ce n'est pas dans de petits féroils qu'on choisira des Ministres , où l'on ne suivra plus l'ordre perfide du tableau ; ceux qui seront distingués apporteront au moins quelques connoissances au Conseil où ils parviendront ; & l'on n'aura plus la douleur de voir entrer dans la salle des décrets, quelques êtres inconnus , comme on voit à l'opéra des Dieux arriver tout-à-coup dans leur char pour trancher le nœud de la difficulté.

Cette galerie présentera donc successivement les portraits des hommes qui peuvent agir sur la chose publique ; & cet ouvrage sera utile à qui cherche la clef des événemens. Elle est presque toujours dans le caractère de ceux que l'intrigue a jetté dans le tourbillon des affaires , ou de ceux que la puissance exécutrice appelle à l'exécution de ses plans.

Si l'on avoit lu attentivement certaines *Lettres* adressées il y a dix ans à l'ancien Evêque d'Autun , jamais M. de Brienne n'auroit été appelé au ministère ; ce bouleversement des choses n'auroit pas nécessité une opération essentielle , mais trop hâtée , ou plutôt préparée avec trop de précipitation.

Rois, chefs, administrateurs des sociétés humaines, foyez à jamais convaincus que la vérité n'arrivera jamais à votre trône que sur les aîles de la liberté. Quoiqu'on puisse vous remontrer , quoiqu'il y ait de vrais abus , quoiqu'on puisse faire les raisonnemens les plus spécieux , laissez à la pensée un cours libre. Le calomniateur est assez puni par le mépris public , sans que les loix daignent le flétrir , sans compter que des efforts impuissans ne servent qu'à donner un instant de faveur à des écrits qui feroient morts dans l'obscurité où ils étoient nés.

LA GALERIE

DES

ÉTATS - GÉNÉRAUX.

N A R S É S. *1789*

NARSÉS, victime de l'ambition, martyr de ses propres succès, jouet des courtisans, idole de la tourbe populaire, sans patrie, sans vrais amis, sans projets fixes, sans connoissance des hommes; plus avide de louanges que d'estime, au-dessous des événemens, étranger à tout ce qui l'environne, doué malheureusement d'assez d'esprit pour aspirer aux premières places, et dénué des talens qui y font prospérer.

Son éducation fut trop négligée pour qu'il pût préparer les grands succès. Dès son obscure jeunesse, nourri de calculs, il se renferma dans l'étroite espérance de devenir riche. Rebuté par l'amour, servi par les circonstances, choisi par la fortune, il amassa de grands biens. N'étant ni recherché des hommes, ni agréable aux femmes, n'ayant ni figure, ni graces, ni

naissance , ni amabilité , il espéra trouver dans la jouissance du faste l'équivalent de toute autre jouissance.

Il est une austérité de mœurs qu'entretient naturellement la rudesse du caractère. Chacun se juge. Quiconque est sans moyens de plaire , compte sur les égards , et aspire à l'estime qu'il croit une dette , et à quelque suffrage qu'il imagine conquérir. Narsés fit de la sagesse un instrument de succès ; et cette vertu , ordinairement si stérile , devint entre ses mains la cause de son élévation.

Parvenu à une place éminente , il éblouit par le désintéressement dont l'empire est si sûr. La confiance suit l'aveuglement. Il récompensa ceux qui lui portoient leur or , par de si brillantes conditions , que la foule accourut ; et le vulgaire , qu'il est facile d'égarer , crut que le Ministre commandoit à l'opinion , tandis qu'il ne servoit que l'intérêt des individus.

Chez une nation où les Grands n'éprouvent gueres de contrariétés , où les femmes sont à-peu près sûres de leur empire , où les agens subalternes croient pouvoir disposer de l'autorité , où l'adresse prétend aux graces , où l'importunité arrache ce qu'on ne lui accorde pas , on fut surpris de voir un homme qui sembloit mépriser les hommages , ou du moins les sacrifier à une divinité plus entiere ou incapable de composer.

L'étonnement redoubla lorsque le même

homme , d'une apparente indifférence pour les adroites prévenances , montra une sensibilité puérile aux sarcasmes d'une nation plus légère que maligne , et confessa que sa philosophie succomboit sous les traits plaisans que décochoient les oisifs de la capitale , devenus , sans le savoir , ministres des vengeances d'une foule de victimes égorgées avec le couteau de la réforme.

Il se flatta de ramener les incrédules ou quelques hommes rebelles à l'enthousiasme , en mettant sa rare capacité au grand jour , et en dévoilant à la nation les causes d'une félicité dont on la berçoit sans cesse , sans jamais l'en faire jouir. Mais cet étalage de prodiges révolta les uns , fit rire les autres , en imposa à un certain nombre , et déplut à tous ; car les hommes ne veulent pas qu'on viole leurs suffrages et qu'on les condamne à l'admiration.

Ce grand coup de théâtre n'empêcha pas que cette superbe piece n'eût un funeste dénouement. Ce n'étoit rien de descendre , mais il étoit cruel de descendre au bruit des applaudissemens et dans l'impuissance de demeurer spectateur d'un peuple frivole , encore plus prompt à se consoler qu'à s'enthousiasmer. On court dans un château solitaire avec le secret espoir d'y voir accourir en pèlerinage les adorateurs de l'ex-Dieu.

Ils parurent de loin à loin. On réveilla leur zele ralenti par un gros livre , dépo-

sitaine des secrets de la famille de l'Etat. Une introduction remplie d'éloges pour l'auteur et d'insultes à la nation françoise , agissoit sur les imaginations et leur donnoit le courage de dévorer lentement l'ennui de trois mortels volumes.

Le livre est fortement attaqué , l'auteur accourt à Paris pour le défendre , et se félicite ou plutôt se flatte en secret d'avoir obtenu les honneurs de la persécution. On attache à cet ouvrage le fil d'une nouvelle intrigue , et quelques apologistes forcenés conçoivent le hardi projet de ressusciter Narsés.

Dans une obscurité combinée il jouoit le rôle d'un martyr , lorsqu'un rival engagea une querelle un peu précipitée. Elle rangea ses nombreux ennemis du côté de son adversaire , qui dans ce moment , plus que jamais , recueillit les fruits de l'austérité de moyens , sans remonter pourtant au trône des finances , sur lequel la fortune plaça un Administrateur inepte sous les dehors de la capacité. Les caisses se vuiderent , la confiance disparut , le crédit fut anéanti , la confusion s'avançoit , le peuple fatigué sembloit hazarder quelques menaces , l'orage alloit croissant , la nécessité impérieuse commanda des dispositions extraordinaires , et l'autorité , embarrassée un instant , remplaça au timon des affaires un homme que le peuple demandoit , moins pour l'avoir , que pour être délivré d'un double fléau.

On s'attendoit à des prodiges. Le financier comptoit sur un nouveau système, les créanciers de l'état sur le retour de l'exactitude, le commerce sur des secours, la nation sur un plan uniforme. Les hommes de lettres espéroient des vues profondes de la part de leur émule, les amis de la liberté une constitution franche de la part d'un républicain; les gens d'affaires, la remonte du crédit des systèmes d'un spéculateur en banque; le clergé, un concours au soutien de la morale de la part de l'auteur *de l'influence des opinions religieuses*; le roi quelques momens de tranquillité, quelques jours de paix dont cet honnête homme roi seroit si digne; il l'attendoit, dis-je, d'un ministre si loué, & si souvent rappelé à son souvenir. Que d'espérances ont été trompées! Pourquoi? c'est que dans l'espace rapide de trois années, la nation a appris à connoître ses droits. A peine a-t-elle voulu les faire valoir, que l'administrateur, étonné de la résistance, s'est en vain replié sur lui-même. Chaque événement l'a découragé. On lui a montré l'intervalle qu'il avoit à remplir pour arriver au but que la nature des choses lui prescrivoit; alors, mesurant ses forces avec cet immense travail, il a chancelé. Mais, bientôt ranimé à la voix tyrannique de l'ambition, pressé par des entours avides d'intrigue et de gloriole, il a fait l'occasion de jeter un grand éclat; & croyant commander aux opinions, il a cédé à la

volonté générale qui réclamoit une assemblée nationale.

A peine ce grand engagement a-t-il été pris, que, tourmenté du besoin de primer & de la crainte de ne pas diriger facilement cette grande machine, il a été effrayé de la carrière qu'il venoit de s'ouvrir. Depuis cette époque fatale, chaque démarche devient un chûte.

Assemblée des Notables, à laquelle on prescrit un plan de travail qu'elle ne fuit point. Narsés n'inspire ni confiance, ni crainte, ni estime, ni déférence.

Forme de convocation presque généralement rejetée, règlement obscur, interprétations délusaires; marche tortueuse, retards combinés, moyens d'intrigue et non de talens.

Discours à l'ouverture des états-généraux, dans lequel perce à chaque instant l'homme enivré, et cette malheureuse habitude de ne savoir jamais, ou de ne vouloir jamais s'expliquer; ouvrage indécant, mesquin, déplacé, démasquant un génie étroit et une ame incertaine.

Conférences où l'on balbutie au lieu de parler, où l'on tâtonne au lieu de s'avancer, & où se montre dans toute sa honte cette timidité qui provient du sentiment cruel qu'on est au-dessous de sa besogne, et arrivé au terme où il faut avouer sa nullité, ou présenter un de ces grands expédiens qui ramènent les opinions flottantes.

Le voilà donc révélé cet important secret, (A) si bien dérobé pendant dix ans aux yeux de la multitude déçue, c'est que Narsés est sans plan déterminé, sans génie pour le concevoir, sans adresse pour se le faire donner, sans amis qui l'aident à porter un fardeau au-dessus d'un mortel, sans co-opérateurs d'un génie qui supplée aux erreurs mêmes de l'homme livré à trop de conceptions.

Narsés donneroit sa fortune, la moitié de ce qui lui reste d'existence physique pour sauver la France des malheurs où il l'a précipitée. Nulle vue étrangère ne l'a égaré, sa probité est demeurée intacte, son intention pure; mais presumant trop de sa capacité, il l'a moins consultée que son ambition, il a cru que le desir du bien et quelques connoissances partielles suffisoient aux besoins de l'état; il a voulu non-seulement tout faire, mais faire seul. A son entrée dans le ministère, les autres satrapes ont disparu, seul il a fixé les regards, seul il est devenu l'objet des espérances.

Dans les premiers mois de son règne, une espèce de justice commandoit le silence. Donnez donc le temps de faire, disoient ses partisans. Les états-généraux annoncés, tout a été renvoyé à cette époque régénératrice. Il s'agissoit seulement de la gagner sans éclat et sans suspension totale. On y est parvenu. Au lieu de voir déployer le génie de l'homme d'état, on apperçoit un

astucieux personnage qui, tantôt se montre et tantôt se cache, qui n'ose embrasser le parti du peuple et craint d'être repoussé de celui de la noblesse ; qui se flatte de trouver dans le clergé conciliateur un parti qui modérera l'effervescence de celui des deux autres, que trop d'opiniâtreté emporteroit au-delà des mesures.

Il est donc bien démontré que Narsés n'est pas l'homme que l'on a cru. Mais pour n'être pas ce qu'il devoit être, ne vaut-il pas mieux encore le maintenir, que de s'exposer à un changement. C'est ce qu'il faut examiner.

Narsés a pour lui le peuple. Il est économe, ami de l'ordre, bon comptable. L'orgueil qui le dévore supplée au patriotisme qu'il ne peut avoir. Son crédit personnel peut venir au secours des caisses épuisées dans des momens de détresse ; l'étranger le juge homme d'état, et croit que la France est heureuse d'avoir ses finances dans des mains aussi pures et aussi actives. Il est bon d'avoir un homme aussi inflexible, pour résister à l'âpreté des vendeurs d'argent, à l'indiscrétion des volontés puissantes, à l'avidité des courtisans, à l'active sollicitation des femmes. Si la nation se résout à combler les vuides qu'ont laissés l'impéritie et la dissipation, ne trouvera-t-elle pas avec utilité un homme qui a le mécanisme de la *perception*, et la science des *reviremens* ? Voilà sans doute tout ce que l'enthousiasme le plus zélé imagineroit

imagineroit en faveur de Narsés. Ses antagonistes répondroient :

S'il se renfermoit dans cet ordre d'occupations , nul doute qu'il ne fallût le conserver ; mais s'il a toujours l'ambitieuse manie d'aller au-delà de sa place , ce n'est plus ce qu'il pourroit faire qu'il faut examiner , mais ce qu'il fait. Or peut-on se dissimuler qu'il ne fomenté la division entre les ordres , non en les incitant les uns contre les autres , mais en leur insinuant l'espoir de voir l'autorité royale appuyer le parti auquel il la promettra. . . . S'il s'agissoit d'administration , peut-être son conseil vaudroit-il celui d'un autre ; mais il s'agit de constitution. Or , si on examine ses principes , son silence ou sa conduite , il est impossible de l'admettre à la formation d'une constitution.

Ses principes sont puisés dans le despotisme le plus révoltant ; on les a vus développés et mis sous les yeux du public. (B)

Dans son discours pour l'ouverture de l'assemblée nationale , il ne dit pas un mot de la constitution ; et l'affectation de n'occuper les comices que des finances , ne peut être une simple maladresse. (C)

Sa conduite pour la seule convocation de Paris , démontre qu'il n'a jamais voulu d'union , de laquelle seule pouvoient dériver des loix constitutives.

N'est-ce pas un des plus grands inconvéniens possibles que de flotter sans cesse

entre des incertitudes cruelles ? A-t-il un système caché sous le voile d'une mystérieuse prudence ? Ou cache-t-il sa nullité sous des dehors adroits ? Que veut-il faire ? Donnera-t-il des armes à l'aristocratie ? Ou favorisera-t-il les démagogues ? Veut-il régner ? Veut-il faire régner son roi ? Veut-il faire régner la loi ? Tout peut se conjecturer , rien ne peut se démontrer. (D) S'il nous falloit reprendre une administration précipitée , les nations voisines diroient : » François imprudens , vous avez » confié vos destinées à un étranger qui ne » vous avoit donné aucuns gages , ni de » talens , ni d'attachement. Malgré l'expérience des Mazarins et des Law , vous » avez eu encore une confiance aveugle , » il faut l'expier. » Qu'aurions-nous à répondre ? (E)

Pour achever enfin une conviction qui résiste à tant de preuves , demandons-nous : qu'est-ce qu'un ministre ? et faisons la comparaison impartiale.

Qu'est-ce en effet qu'un ministre chez une des grandes puissances de l'europe ? Un homme d'une trempe d'esprit que rien n'intimide , et qui cependant n'adopte pas avec trop de facilité les grands projets dont l'imagination jouit à l'instant qu'elle les conçoit , soutenu par le noble desir de parcourir la carrière avec gloire , et persuadé du danger de trop hâter les succès ; tendrement attaché à sa patrie , sans être esclave des préjugés qui en font , aux yeux

de bien des gens, l'asyle exclusif des talens et de la capacité. Combien de genres de culture ne doivent pas avoir enrichi un si beau fonds ? La connoissance des hommes qui se prend dans l'histoire, comparée avec ce qui se passe sous nos yeux ; des choses qui tiennent à l'observation, des intérêts multipliés qu'il faut sans cesse peser ; du passé qui renferme dans son sein les traités faits, altérés ou rompus ; les projets abandonnés, repris, bien ou mal exécutés, tour-à-tour remis en vigueur ou proscrits. Que d'especes de talens sont nécessaires pour paroître avec un certain éclat, ou du moins inspirer de la confiance ! Précision dans le style, clarté dans les idées, éloquence dans la parole, énergie dans le caractère, formes séduisantes, empire sur ses mouvemens, activité d'exécution, sang-froid dans les crises, solidité de jugement, finesse de tact, l'art de cacher tant d'avantages et d'en laisser voir assez pour intimider ceux avec qui l'on traite. Tant de présens du ciel ne sont rien encore sans le talent de les employer ; c'est-à-dire, maintenir la dignité des rois sans leur immoler trop de victimes ; se défier de la foiblesse qui tempore et double les maux en retardant le remède, et se défier plus encore de la précipitation que le vulgaire, ami des événemens, prend pour le coup-d'œil du génie ; surveiller les mouvemens des cours, en protestant contre le ministère injurieux de l'espionnage ; dans les périodes

tranquilles pénétrer dans les arsenaux de ses ennemis , préparer les moyens de défense , ne regarder tout traité de paix que comme une suspension d'armes ; et dans les orages des crises , appeler la fermeté qui résiste aux obstacles combinés , la multiplicité des ressources qui lasse l'envie, l'ambition même , le courage de l'ame qui brave le malheur ; l'art difficile de profiter des succès , de prévoir les revanches , de réparer les échecs , de préparer la vengeance , de soutenir une humiliation passagère , l'art plus difficile encore d'inspirer une haute estime à l'Europe , d'alarmer ou d'inquiéter ses rivaux , de rassurer ou d'enorgueillir ses alliés ; l'art presque surhumain de faire rejaillir sur son maître l'éclat de ses propres talens , et de persuader aux nations voisines , que tant d'avantages ne sont que le résumé des talens en exercice dans le pays qu'on habite. A cet ensemble , presque chimérique , il faudroit pouvoir joindre la décence des mœurs , un désintéressement reconnu de ses ennemis mêmes ; plus d'indifférence pour la gloire du moment , que pour le suffrage de la postérité ; l'amour du travail , de l'ordre , du bien ; la simplicité , trait caractéristique des grands hommes ; enfin , cette philosophique insouciance de la censure injuste , censure au-dessus de laquelle on ne se met qu'après être parvenu à une chose bien aisée en apparence , bien difficile en réalité , *l'estime de soi-même.*

N O T E S.

(A) *Levoilà donc révélé cet important secret. Pag. 7.*

Il est un homme qu'on peut regarder comme la cause première de la fermentation. Elle date du compte rendu. Il mit les calculateurs à même de faire celui de la nation. Jusques-là l'on savoit en gros que le roi avoit d'immenses revenus ; mais on en ignoroit la quantité et l'emploi. Avec ces données , chacun se mit à examiner les erreurs du gouvernement. Cette impulsion première fut réchauffée par le livre sur *l'administration des finances*. C'étoit un ex-ministre qui dévoiloit les secrets de l'état. On crut appercevoir que, sans un talent supérieur, on pouvoit le servir. Les querelles nées au commencement de l'assemblée des notables , amenèrent de nouveaux éclaircissements. La multitude recueillit des matériaux plus amples , et doubla ses connoissances. La réponse arrachée à M. de Calonne ouvrit les porte-feuilles ; enfin , la tenue des états-généraux occasionna cette foule d'écrits éphémères ; chacun a dit ce qu'il savoit. M. Necker , revenu en place , a voulu marquer son existence ministérielle par une révolution.

Falloit-il donner une constitution à un royaume qui ne reconnoissoit pas de supérieur, et qui ne comptoit pour rivaux que les trois plus grandes puissances de l'europe ?

Falloit-il , à propos d'un simple *déficit* , bouleverser l'existence d'un peuple , qui , par son caractère , son industrie , son dévouement à joué un si grand rôle dans le monde ?

Falloit-il faire acheter aux rois de France , par tant de sacrifices , la satisfaction de voir leurs sujets se rembourser ce qu'ils se devoient ?

Est-il dans les possibles que trente-deux provinces , dont le tiers a été conquis sur d'autres nations , se réunissent sous les mêmes principes , et concourent toutes au même but , lorsque l'autorité de la mo-

narchie absolue ne les enchainera pas au même intérêt ?

L'auteur de tant de changements n'a point assis sa théorie sur des études profondes. Il n'a jamais voyagé ; il a peu lu , peu médité : ses affaires personnelles ont absorbé ses facultés. Il n'a montré que de l'ordre , du désintéressement , et une probité sévère. Ses réformes ne prouvoient point de talents , ses emprunts étoient des erreurs pernicieuses ; son administration n'a jamais porté l'aisance dans les provinces. Il n'a laissé pour monuments que des hôpices de charité.

La caisse d'escompte , la caisse d'amortissement l'ont trouvé opposé à leur existence.

Lorsqu'il succéda à M. Turgot , il fit de l'économie réformatrice le principal instrument de sa direction. Succédant à l'archevêque de Sens , il n'a connu de ressources que dans un bouleversement universel.

Quel intérêt peut attacher un étranger au sort de la France ? Le roi. Il a fallu triompher de ses répugnances. La noblesse ? Il ne peut se déguiser ses mécontentements. Les gens de lettres ? Il a été écrasé de leurs critiques. Il n'a donc pour lui que le peuple des provinces ; mais combien cet enthousiasme s'affoiblit de jour en jour , depuis que ce peuple ne voit ni les impôts diminuer , ni les rentes payées , etc. etc. !

D'où viennent les craintes secrètes des partisans de M. Necker , et les alarmes ouvertes de ses ennemis ? C'est que l'on n'a pas cette confiance décidée , qui naît de la conviction du talent. On estime trop sa probité et sa morale , pour se permettre de révoquer en doute ses intentions ; mais on connoît trop bien la distance qu'il y a de l'homme à la besogne pour espérer une régénération.

Ce qu'on a vu jusqu'ici doit-il rassurer ? Une assemblée des notables qu'on a mise dans le cas de se diviser . . . une temporisation affectée pour les lettres de convocation . . . un règlement qui a occasionné les élections les plus imparfaites , et quelquefois vi-

cieuses . . . une opération de vingt-millions qui a découragé les âmes honnêtes, . . . etc. ; une pareille marche rappelle-t-elle les Sully, les hommes d'Etat ?

Je veux que ses prédécesseurs aient prêté une oreille trop facile aux demandes multipliées, indiscrètes peut-être ; faut-il sans cesse montrer un visage inflexible, et faire haïr l'autorité ? Ne peut-on être économe, sans être dur ? [*Revue des principaux écrits sur les états-généraux.*]

[B] *On les a vus développés sous les yeux du public.* Page 8.

Puisqu'enfin les françois ont le bonheur de voir encore une fois la direction des affaires entre les mains de M. Necker, l'on pense qu'ils seront infiniment satisfaits d'appercevoir d'un coup-d'œil les principes positifs de ce grand ministre. On les a extraits du milieu des idées morales, si belles, si consolantes, qui forment la plus grande partie de ses ouvrages, et qui peignent si bien son caractère.

« Le souverain d'un royaume, tel que la France peut toujours, quand il le veut, maintenir la balance entre ses dépenses et ses revenus ordinaires : la diminution des unes, toujours secondée par le vœu public, est entre ses mains ; et lorsque les circonstances l'exigent, l'augmentation des impôts est soumise à sa puissance ». [*Compte rendu, pages 3 et 4.*]

« C'est le pouvoir d'ordonner des impôts, qui constitue la grandeur souveraine ». (*Mémoire donné au roi, par M. Necker, en 1778 ; compte rendu, page 79.*)

» Mais, parce que dans un état monarchique, le souverain est le lien des intérêts politiques ; et parce que, dans une telle constitution, il détermine seul les sacrifices des citoyens ; *que seul il est l'interprète des besoins de l'état ; que seul il veut, que seul il ordonne ; que seul il a le pouvoir de contraindre à*

l'obéissance, les principes de justice ne sont point changés, et les devoirs du représentant de l'état n'existent pas moins dans toute leur force. On voit sortir de ces réflexions une vérité effrayante pour la *conséquence* des rois : c'est qu'en confiant aux tribunaux la décision des différens qui s'élèvent entre leurs sujets, ils sont demeurés *seuls arbitres* de la plus grande cause qui existe dans l'ordre social, de celle qui doit fixer la mesure *des droits et des prétentions du trésor public, sur la propriété de tous les membres de la société*; et que pour la décider et la connoître, cette cause dans toutes ses parties, il faut non-seulement un cœur droit, mais encore de l'étude et de la science ». [De l'administration des finances, tome I, chap. 2 et 44.]

» Le simple pouvoir (*aux assemblées provinciales*) de faire des observations, en cas de demandes nouvelles, *de manière que la volonté du roi fût toujours éclairée, et jamais arrêtée*. Enfin, le mot de *don gratuit absolument interdit*, et celui de Pays d'administration subrogé à celui de pays d'états, afin que la ressemblance des noms n'entraînât jamais de prétentions semblables. On sent qu'il est aisé de remplir ces conditions, sur-tout lorsque l'on n'est gêné par aucune convention antérieure, et que de la part du souverain tout devient concession et bienfaisance. J'ajouterai encore, comme une condition essentielle, que telle perfection que l'on crût avoir donnée à cette constitution nouvelle, il ne faudroit annoncer sa durée que pour un temps, sauf à la conformer ensuite pour un nouveau terme, et ainsi de suite, aussi long-temps que votre majesté le jugeroit à propos; de manière qu'après avoir pris tous les soins nécessaires pour former un bon ouvrage, votre majesté eût encore constamment dans sa main les moyens de le supprimer. Avec une semblable prudence, quels inconvénients pourroit-on craindre » ? (Mémoire donné au roi, en 1778, page 8.)

» Dans un pays monarchique, où *la seule volonté du prince fait la loi*, l'inquiétude du souverain doit se borner à être certain que ses intentions justes et bienfaisantes

bienfaisantes soient remplies ». (Mémoire donné au roi , en 1778.)

» Mais il n'est aucune partie de ses revenus , même annuels , qu'un roi de France n'ait le pouvoir de dépenser bien ou mal-à-propos ». (Sur le compte rendu au roi , en 1781 ; nouveaux éclaircissements , page 63.)

» Les anciennes liaisons de la France avec les suisses , le rempart naturel que leur alliance assure à une partie de ses frontieres ; les longs et loyaux services de cette nation patiente et courageux ; enfin , *l'utilité peut-être dont il est à un souverain d'avoir , dans des temps de troubles et d'effervescence , une certaine quantité de troupes étrangères* : toutes ces diverses raisons ont pu faire envisager comme une *disposition sage* , l'entretien habituel d'un corps de troupes suisses , assez considérable ».) De l'administration des finances , tome II , chapitre 12 , page 408.)

Il y a dans les soins que l'on prend de sa réputation , un sentiment étranger au jugement des autres. C'est une glace où l'on a l'habitude de se regarder , » et nous voulons qu'elle soit pure comme notre » propre cœur ». (Sur le compte rendu au roi , en 1781 ; nouveaux éclairciffemens , par M. Necker , page 181).

« La plupart des nations , ou par choix , ou par nécessité , ont déposé leurs volontés entre les mains d'un » seul , et elles ont ainsi élevé un monument perpétuel à » l'esprit de discorde , d'injustice et de défunion , qui a » régné si souvent parmi les hommes. Il est vrai que de » tems à autre , elles ont voulu se souvenir qu'elles » étoient capables de reconnoître elles-mêmes leurs » véritables intérêts ; mais le monarque se défiant de » leur inconstance , avoit pris soin de fortifier les » ressorts de sa domination ; et en s'entourant d'une » milice guerrière et disciplinée , il ne leur a plus » laissé le pouvoir de se dégoûter de l'esclavage ; » il a eu des soldats avec des impôts , et des » impôts avec des soldats ; et à l'aide de cette double » action correspondante , il est devenu le maître de

» tout faire et de tout ordonner ». (De l'importance des opinions religieuses, commencement du chap. 7, page 206.)

(C) *Ne peut être une simple mal-adresse.* Page 8.

Le directeur des finances étoit sûr de déplaire à une partie de la nation. Il ne lui restoit à-peu-près qu'une route à suivre : se borner à mettre sous les yeux des états-généraux la situation des finances.

Un peuple éclairé qui, relativement aux discussions économiques, occupe déjà la seconde place en europe, et disputera bientôt la première, devoit supporter impatiemment d'être endoctriné par un étranger, auquel sa place interdisoit des fonctions réservées au chancelier.

On auroit voulu qu'un administrateur des deniers publics se fût abstenu de son éloge, ou du moins qu'il ne l'eût pas à tout propos mêlé aux grands intérêts qu'il avoit la rage de discuter.

L'ancien *compte rendu*, souvent repris, jamais bien justifié ; les attaques vigoureuses de M. de Calonne mal repoussées, et nullement anéanties ; un livre inintelligible sur la religion, et un autre plus fautif sur les finances, avoient mal disposé le petit nombre d'auditeurs, qui ne se laissoit pas éblouir par une réputation exagérée.

Les ambages combinées du *rapport* et de plusieurs *lettres* interprétatives, cette affection de désigner à Lyon, à Bordeaux, les banquiers pour être députés, la difficulté de s'expliquer, dans la crainte de se lier, et de ne pouvoir plus ensuite se plier aux circonstances ; tout avoit prévenu les esprits.

Si cependant on avoit usé de cette indulgence, qui devenoit un devoir envers un étranger ; si le discours avoit été moins prolix, les principes plus décidés, il y avoit d'excellentes choses à recueillir, et plus d'un passage vraiment utile.

Le compliment à la nation qui se trouve dans la première page, est digne de l'académie françoise. « Les voilà donc, après un long terme, les voilà rappelés autour du trône, ces députés d'une nation célèbre à tant de titres, ect. ect. ».

Mais ce qui a sur-tout attendri les cœurs , déjà disposés à la sensibilité par le compliment , c'est ce passage plein de modestie.

» Vous me dispenserez sûrement , messieurs , de
 » jeter un regard sur les tems (*désastreux*) , qui ont
 » précédé (*ma brillante administration*). C'est de la
 » situation présente , c'est du mal qu'il faut réparer ,
 » que je dois vous instruire et vous occuper. Je re-
 » nonce également à vous faire connoître toutes les
 » difficultés qu'il a fallu , (*que mon génie*) a dû
 » vaincre , pour soutenir l'édifice chancelant des fi-
 » nances , depuis la fin d'août , jusqu'à présent...
 » Il est des travaux d'ailleurs ; il est des *peines* , dont
 » un sentiment intérieur est le seul dédommagement ,
 » et la vraie récompense ».

(La bienveillance d'un roi , le suffrage d'une nation , la reconnoissance d'un peuple , ne seroient qu'une faible compensation de ces *peines* cruelles).

Les esprits passèrent de l'admiration à la joie lorsqu'ils entendirent que le déficit ne s'élevoit qu'à cinquante-six millions ; et cet aveu généreux toucha d'autant plus , qu'il démentoit d'une part les opinions passées du directeur , et justifioit indirectement ses prédécesseurs. Le bonheur fut au comble , lorsqu'on vit la satisfaisante énumération de seize moyens pour le combler ; de sorte que si , par des malheurs imprévoyables , les états-généraux ne se réunissoient pas sur la nécessité de venir au secours de l'état , on pourroit paisiblement attendre sans leurs secours , l'époque de leur conciliation : ce qui les rendra toujours fort utiles , sans les rendre tout-à-fait indispensables.

Le plus beau morceau du discours est incontestablement celui où l'orateur développe la force des engagemens pris par le souverain. Ce n'est pas un de ces momens d'effusion , où l'ame se livre à des sentimens généreux : on voit toujours l'homme d'Etat ; car , après avoir sanctionné de la manière la plus forte la parole des Rois , il se fait à lui-même cette question : » Ne pourroit-on pas faire une distinction entre
 » les divers titres de créance , et *réduire* ensuite l'in-
 » térêt des emprunts , dont les conditions auroient

« été trop favorables aux prêteurs » ? On voit d'abord l'homme courageux , qui ne rougit pas de confesser ses erreurs passées , l'administrateur qui ne perd pas la tête ; et comme une pareille proposition alarme et paroît une légère contradiction avec ce qui avoit précédé , il calme ce murmure précipité , en s'écriant : « Vous verrez , Messieurs , quel'utilité de cette opération n'auroit aucune proportion avec les inconvéniens qui résulteroient d'une atteinte donnée aux principes universels de bonne foi nationale , et aux bases si importantes de la confiance publique ». Quelle est cette utilité ? Elle échapperait à la multitude ; elle a même échappé à plus d'un lecteur. La voici : « Comme tout ce qui est soumis à une opinion arbitraire , ne présente à l'esprit aucune circonscription positive , on forceroit les prêteurs à mettre à l'avenir au rang des calculs le risque d'une pareille inquisition ». De sorte que , livrés aux horreurs de l'incertitude , ils se lasseroient de ces spéculations hasardées , et chercheroient dans le commerce et dans l'agriculture un utile emploi de leurs fonds.

On aura sans doute observé avec quelle adresse réfléchie le Directeur a omis le désolant tableau de la dette publique , le projet de la consolider : ces petits objets ne pouvoient trouver place dans un discours dont le but étoit tout différent. En vain les Bailliages avoient exprimé leur vœu sur la nécessité de fixer par d'immuables arrangemens le sort futur des finances ; M. le Directeur dit très-éloquemment : « Enfin , Messieurs , il est bon de vous le faire observer : ce n'est pas à la nécessité absolue d'un secours d'argent que vous devez le précieux avantage d'être rassemblés en Etats-Généraux. En effet , le plus grand nombre des moyens qui vous ont été présentés , a toujours été dans la main du Souverain..... Si l'embarras des finances se fût borné à un simple renouvellement d'impôt , personne ne l'eût compté au nombre des difficultés réelles..... Un Roi jaloux uniquement de son autorité , auroit trouvé dans les retranchemens soumis à sa puissance ou à sa volonté , un moyen de suffire aux circonstances , et de se passer de nouveaux tributs ».

On a cru devoir cette petite leçon à des Députés imprudens qui se seroient imaginé avoir en main la puissance législative, pouvoir opérer une régénération, mettre des conditions à un meilleur ordre de choses, et vendre à si haut prix la consolidation de la dette publique; au lieu que bien et dueement avertis des moyens de les rendre inutiles, ils seroient inexcusables de se croire des personnages. L'homme, toujours enclin à exagérer ses ressources, a besoin de ces corrections, qui, sans le décourager, répriment l'essor de ses projets ambitieux. Heureuse la nation qui a acquis une espece de Dictateur toujours prêt à l'avertir de ses écarts, et à lui tracer la route de la félicité.

Dans la page suivante, l'Orateur apporte le baume qui doit guérir la blessure qu'a faite sa véridique éloquence, et il déclare que le Roi veut placer, pour ainsi dire, l'ordre des finances, sous la garde de la Nation entière; des hommes mal intentionnés pourroient sans doute trouver une contradiction formelle entre ces deux passages; mais ils ne feroient pas attention que l'art oratoire prescrit une marche toute différente. Pour faire valoir le prix d'un sacrifice, on montre que jamais il ne fut commandé par les circonstances. Démosthène, Cicéron, nous ont laissé plusieurs exemples de l'empire de cette figure heureusement appliquée.

Plein de ces grands principes, M. le Directeur en fait un fréquent usage. Dans les pages 72 et 73, il dit aux Etats-Généraux, *qu'ils doivent servir à tout, qu'ils sont les associés du Roi, que le Roi leur fera communiquer les idées qui mériteront leur examen.* Ils vous paroissent sans doute parvenus au faite de la gloire. Non; les voilà retombés des marches du trône sur les bancs de l'école: on les instruit des améliorations à faire; on leur donne une tâche, on les circonscrit dans un certain nombre d'idées; et les soutiens de la Patrie ne sont plus que des observateurs timides, qui doivent s'instruire et se laisser guider.

Pourquoi cette marche? Le voici. Une harmonie parfaite entre les trois Ordres conviendrait aux intérêts de la Nation, à ceux du Roi, mais non au Mi-

nistre ; je n'en veux qu'une seule preuve. Si la Nation assemblée avoit dit à son chef : » Voici l'expression du » vœu des françois : ils maintiendront votre autorité » en dedans , comme votre dignité au dehors. Ils vous » offrent leur bourse avec leur sang. Daignez vous » reposer sur eux de vos vrais intérêts ». A quoi servoit alors le beau discours qui nous occupe ? Il eût paru un hors-d'œuvre insupportable. On se passeroit bientôt d'orateur comme de premiers ministres , et voilà ce qu'on veut éviter.

Le vœu des françois n'est pas de s'affranchir de l'autorité monarchique , mais de la tyrannie ministérielle ; pour se maintenir , elle vante ses services , exagere ses ressources , et cherche à tout prix l'indépendance des volontés contributoires.

Le Directeur-Général des Finances, comblé de gloire, des dons de la fortune , étranger à toute espece d'intrigue , au-dessus même de l'ambition , craignant la Cour , accablé du fardeau des places , n'aimant que la solitude , bon , humain , serviable , ami fanatique de la liberté , n'a qu'une seule passion , le bonheur des françois ; ces françois qu'il a gâtés à force de louanges dans son *Traité des Finances*. Sans doute un pareil Ministre vaut mieux que les Etats-Généraux. Mais peut-on se flatter de voir reparoitre des hommes de cette trempe ? Le Ciel ne s'en montre que trop avare. La Nation françoise n'est donc pas blâmable , au sein de son bonheur actuel , de prévoir qu'elle n'aura pas toujours un grand homme dans le plus éminent des postes , et de chercher dans elle-même de quoi se consoler de la perte d'un illustre étranger qui opérera sa régénération , comme il l'avoit laissée au-dessus de sa dépense en 1781.

Le Ministre veut à tout prix la gouverner ; son zele a droit d'exciter la reconnoissance. La Nation veut à tout prix lui en épargner la peine ; nous verrons qui sortira vainqueur dans ce combat de générosité.

(D) *Tout peut se conjecturer , rien ne peut se prouver.* Page 10.

On avoit annoncé depuis long-temps un grand ouvrage destiné aux Etats-Généraux. C'est vraisemblable-

blement le long discours lu dans la séance du 6 Mai et distribué dans la journée du.....L'intrépide et verbeux auteur a infiniment compté sur son éloquence ou sur l'enthousiasme de ses auditeurs. Les uns ont souri aux principes démocratiques répandus avec affectation, les autres ont rejeté avec indignation cette perfide doctrine. Le petit nombre de vrais françois qui ne livrent pas leur sentiment à quelques fanatiques apôtres d'une nouvelle constitution, ont gémi sur les circonstances désastreuses qui ont vu une grande nation presque à la merci d'un étranger séditieux sous le dehors de l'amour de l'ordre, et une monarchie ébranlée sous les coups d'un républicain revêtu de quelques qualités morales.

Nous, qui volontairement éloignés de ces assemblées bruyantes, où nous aurions peut-être paru avec quelque avantage; qui, fideles à la voix de la raison nous sommes pendant trente années étudié à parler son langage, et qui nous efforçons de conserver ses droits, ne nous croyons pas inutiles à la patrie, en observant la marche de ceux qui la servent, et en avertissant les hommes occupés et les lecteurs précipités de se défier de certains agens de la chose publique.

Nous dénonçons à la postérité ce discours reprehensible sous tant d'aspects, et demandons à la nation assemblée d'appuyer auprès de la puissance exécutrice le vœu solennel que nous formons de voir examiner les principes consignés dans cet écrit dont on a prétendu faire la base des travaux de la nation.

Quand un homme ne peut se dissimuler que la plus saine partie d'un peuple éclairé proscrie les opinions d'après lesquelles on veut lui donner une forme de gouvernement, comment faut-il nommer l'audacieuse résistance qu'on apporte aux desirs de ce même peuple.

Quand un homme, cent fois convaincu d'erreurs provenant d'ignorance, d'erreurs provenant d'orgueil, d'erreurs provenant d'indécision, prend un avertissement pour des persécutions, et se fait une espece de gloire de répéter ses fautes, a-t-il le droit à la plus commune indulgence?

Quand un homme, chargé d'une comptabilité, semble dédaigner sa place pour faire le législateur, et proposer

un code au lieu d'un tableau de recette et de dépense ; n'est-il pas évident qu'il aspire à une place au-dessus du ministère ?

Quand un homme a fait un livre pour démontrer que le déficit est de cent trente millions , et un mémoire dans lequel il le réduit à cinquante-fix , n'est-il pas clair que dans un des deux cas il a hasardé son opinion. Or , qui prouvera aux états-généraux que l'homme qui s'est trompé il y a deux ans , ne se trompe pas encore ?

Quand un homme cherche dans son esprit la manière de dérober sa pensée , en paroissant la communiquer ; n'est-il pas vraisemblable que lui-même se défie de ses plans , et prépare un asyle à son amour propre en cas de mauvais succès.

Par quel fatal empire cet homme nous tient-il donc sous le charme ? Parvenu au ministère par une suite de ces cabales dont les cours elles-mêmes sont les premières victimes , on oublie qu'il s'est souillé aux yeux de la nation du crime politique d'avoir renversé le plus vertueux de ses ministres , celui dont elle recrée les principes , et dont lui-même n'a fait que suivre les plans.

Enrichi de ses dépouilles , il supprime , abat , décompose , réforme. On l'attaque , on le presse , on l'embarasse ; son orgueil lui défend de répondre , et ce même orgueil nous en délivre. Il court se venger dans une retraite momentanée , et révèle à l'europe , dans un gros livre , nos malheurs , nos fautes et nos côtés foibles.

Il accourt à Paris fomenteur , nourrir , échauffer les intrigues que ce livre faisoit naître , ressusciter un parti alors languissant , et commencer une guerre sourde contre tous les ministres. Une fortune immense ne favorise que trop ce besoin insatiable d'intriguer ; et y joignant sans peine cette austérité de mœurs , dont l'ambition fait le premier de ses efforts , il se fait un parti chez cette classe orgueilleuse , dont l'incurable manie est de protéger , et qui s'attache toujours au talent sans naissance , ou à la naissance sans talent.

Ses livres , ses émissaires , et quelques fastueuses

libéralités vont gagner le peuple. Les provinces surtout tombent aux pieds de l'idole. Un homme de génie facile et imprudent lui fournit une chance heureuse. Il commet à dessein une de ces fautes qui lui valent les honneurs de l'exil, et l'exil intéresse en sa faveur un ordre de gens ennemi né de l'autorité.

La fortune place au timon des affaires le plus inepte des administrateurs. Chaque faute alors est la matière d'un regret et le prétexte d'appeler l'homme par excellence au salut désespéré de la république. Les justes ennemis de deux satrapes turbulens se joignent à ses partisans aveugles. Un livre religieux étoit venu dans l'intervalle accélérer le fanatisme ; le mal devenoit urgent, la crise étoit terrible ; les provinces se lassoient, on frappe au cœur du roi. Sensible, il défobéit à sa propre conviction pour satisfaire son peuple abusé ; effaçant de son souvenir ce que les rois oublient rarement, il permet à un heureux étranger de s'asseoir devant lui.

La paix qui devoit revenir dans les provinces, ne revint point, les rentes qui devoient être payées ne le font point, le crédit qui devoit renaître ne renaît point, la confiance qui devoit réunir tous les citoyens ne paroît point.

Mais au contraire, une assemblée préparatoire aux états-généraux tombe dans une honteuse nullité ; et l'on est obligé de la dissoudre pour ne pas la voir se diviser. Mais on alarme la nation en favorisant une banque dont on avoit soi-même prophétisé la chute après en avoir retardé l'existence ; mais on publie un règlement obscur, astutieux, qu'on interprète et réinterprète sans jamais l'expliquer ; mais on n'a pas prévu les troubles qui s'excitent dans les provinces, et les causes naturelles de ces émeutes périodiques depuis un siècle, et que les siècles suivans verront se renouveler tant qu'une administration si souvent avertie par l'expérience, n'opposera pas des greniers d'abondance à la sévérité des saisons.

Quelle cécité volontaire a donc frappé toute une nation ? Et comment a-t-elle l'incroyable patience d'é-

router pendant trois heures un précepteur l'instruire au lieu de lui rendre compte. Un plébéien obscur en impose à la noblesse françoise ; un protestant catéchise le clergé ; un banquier dicte des loix constitutionnelles à la première nation de l'europe.

L'histoire fourniroit sans doute plus d'un exemple de ministres ambitieux , qui dirigeoient en secret les rênes de l'empire que le prince tenoit dans ses mains ; mais il étoit réservé à nos jours de voir un homme s'élever et distribuer à douze cents représentans leur tâche , commander à leur pensée , la circonscire dans de certaines bornes , et les rendre , non les artisans de leur future prospérité , mais les fonctionnaires d'un plan déjà conçu.

Il s'agit de porter jusqu'à l'évidence , que ce mémoire , souvent vicieux dans ses principes , est non-seulement dangereux en politique , mais déplacé et irrévérencieux pour le françois , pour le monarque et pour chaque ordre en particulier ; et comme il a été annoncé avec fracas et donné pour la base des opérations , il convient de le décomposer et de dévoiler l'ame de son autenr.

Et qu'on ne dise pas qu'il faut respecter l'idole du peuple ; cette raison n'a jamais eu qu'un foible poids dans l'esprit de ceux qui ont de l'énergie , mais elle est nulle dans le moment où la nation est assemblée ; la nation n'a de respect que pour la loi , d'égards que pour celui qui la soutient , d'estime que pour la vertu , et de confiance que dans le patriotisme. L'intrigue , la révolte , le charlatanisme la fatigue , l'orgueil la rebute , les détours l'alarment , de même que la loyauté la séduit et l'entraîne.

(E) *Qu'aurions-nous à répondre ?* Page 10.

Il paroît tous les jours davantage qu'on a fait à M. Necker plus d'honneur qu'il ne mérite. On a supposé qu'il avoit un système de conduite qu'il suivoit adroitement , et les bons citoyens lui faisoient gré de sa souplesse à se prêter aux différens partis. On croyoit qu'arrivé au terme , il déclareroit franchement sa doctrine : ce moment est arrivé , nous y touchons , et

il s'en tient toujours aux demi-déterminations : les uns l'accusent de manquer de courage ; les autres , d'avoir des vues favorable à l'aristocracisme ; les autres , de tenir à sa place. La vérité est qu'il n'a pas plus de plan de constitution dans sa tête , qu'on n'en trouve dans son dernier discours. Il a arrangé quelques idées sur la partie des finances , il a mis de l'ordre , de la méthode pour la recette et la dépense ; et le ministre n'est qu'un bon *teneur de livres* , un payeur exact , un receveur fidele et un honnête caissier. Tant il est vrai que les premières occupations de la vie , les premiers talens qu'on y développe , viennent se reproduire sous toutes les formes , et présentés par notre amour-propre , nous paroissent devoir suffire à tout , et nous portent à tout oser , à tout entreprendre ! L'intégrité de M. Necker , son éloquence pénible , mais réelle , son caractère patient , quoique flexible , ses succès , sa fortune , son crédit , ses amis , ses enthousiastes , ses ennemis même , tout a contribué à le tromper. Abusé lui-même sur son talent , comment n'auroit-il pas abusé les autres ? Les circonstances seules ont fait son crime comme notre erreur. On avoit besoin d'un honnête homme : il se présente , et on en fait un Dieu. Nous ne connoissons pas ce Ministre ; mais le seul moyen de faire durer le prestige auquel il s'est laissé aller , plutôt qu'il n'a cherché à le faire naître , le seul moyen de faire revenir l'opinion publique , qui s'en va , et qui , furieuse de son erreur , fera peut-être à ce ministre autant d'ennemis qu'il a eu de partisans ; le seul qui lui reste aujourd'hui , est de faire sentir au Roi la nécessité de se réunir aux communes , comme le seul moyen d'éviter la banqueroute , la guerre civile et tous les fléaux qui menacent l'empire. Sur le refus de Sa Majesté , M. Necker n'a que le parti de la retraite , s'il veut emporter les regrets mérités de la nation..... Nous supprimons une foule de réflexions sur les avantages d'une pareille conduite ; les inquiétudes , les chagrins , les entraves qu'on a mises à sa marche , les obstacles qu'on lui a opposés et qu'il a surmontés , sa constance , ses travaux , sa patience , seront per-

dus à jamais pour sa gloire ; et une seule démarche va
 lui en assurer une éternelle. L'ouvrage de la constitu-
 tion n'est pas celui d'un ministre ; elle se fera dans
 les Etats-Généraux , et la Nation cependant n'en rap-
 portera la reconnoissance qu'à Louis XVI et à M.
 Necker. Les talens qu'il possède suffisent à sa place ;
 on continuera à les exagérer , sans crainte pour lui ,
 qu'on puisse être jamais désabusé ; on lui tiendra
 compte de ses fautes même , comme d'autant de moyens
 qu'il a voulu employer pour arriver plus sûrement au
 but. Enfin , M. Necker tient en ses mains la destinée
 de la France , peut-être , mais sur-tout la sienne. Il
 ne faut qu'un mot courageux , mais il faut se hâter
 de le dire ; et au moment où on lira cette page , il
 aura perdu ou saisi la plus belle occasion qui se soit
 présentée à un mortel avide de gloire et de renom-
 mée.....

*Cette Note est tirée d'un ouvrage sur l'Adminis-
 tration de M. Necker , ouvrage qui paroîtra
 incessamment.*

M I T I S.

IL y a des hommes qui ont acquis une certaine réputation , on ne sait comment ; qui sont employés , on ne fait pourquoi ; de ce nombre est *Mitis*.

Né avec cette sorte d'esprit qui n'est bon à rien , il n'a fait aussi que des riens. Chansons , opéras , musique , romans , vers , fables , charades , fêtes , bons-mots ; des chansons sans sel , sans gaieté , des opéras sans intérêt , de la musique sans agrément , des romans sans style , des vers sans naturel ; des fables sans trait , des fêtes sans esprit & sans goût , des bons mots sans le charme de la saillie , c'est-à-dire , faits à froid & placés pour briller ; voilà l'homme. Telle est pourtant la base de sa réputation , et c'est de là qu'on est parti pour lui donner des ambassades. Mais quelles ambassades ! Un compliment , un traité tout rédigé à figner , bref , de simples formalités à remplir. Les ambassades l'ont conduit au ministère. Mais quel ministre ! (A) A-t-on jamais cité un de ses avis , un de ses plans , une de ses idées ? Il est toute intrigue , ses moyens sont comme sa personne , nuls. La nature a mis sur sa figure l'étendue de son esprit Qui l'a entendu une fois a sa mesure. C'est l'homme

des circonstances ; serviteur de Madame de Pompadour , serviteur de Madame du Barry , serviteur de M. de Brienne , serviteur de M. Necker , il n'épouse aucun parti , parce qu'il n'a aucun plan. C'est un franc académicien. Sa porte est ouverte à tous les petits louangeurs qui viennent un à un chanter en prose ou en vers une hymne à son génie. Elle est fermée à quiconque traite avec majesté des droits de la raison , et ne descend qu'avec peine aux miseres de la société. Il a de vieux amours auprès desquels il dort d'un bon somme. Petit sultan au milieu d'un vieux sérail , il se laisse adorer ; ou son amour s'exhale en madrigaux , ou ses exploits sont des fables.

Pour lui plaire , il faut être , non pas tout-à-fait bête , mais plat ; avoir une certaine décence dans le maintien , mais être bas comme un bel esprit ; il a de la hauteur espagnole , de l'astuce italienne , de la tournure françoise. De ce mélange résulte un être dont on se défie sans le craindre , & qu'on n'a le courage d'aimer ni de haïr.

Ses soupers fatiguent , sa gaieté attriste , sa morgue indispose. Rien ne dédommage chez lui : sa sagesse est impuissante , sa vertu est calcul , son esprit est composé de souvenirs ; quand il parle , il est fort aigre ; quand il écoute , il humilie ; quand il cause , il trompe. Son égoïsme rebute , son affectation lasse , sa familiarité

est protégeante, & sa froideur dédaigneuse.

Mitis est un de ces hommes qui ne sont à leur aise qu'au milieu de jeunes sots & de vieilles catins. Les uns l'encensent, les autres le gâtent.

Si ce portrait étoit vrai d'après nature, il faut avouer que la nation françoise devroit s'applaudir de voir siéger dans les conseils un homme d'un aussi grand caractère, capable de vastes projets, habitué aux vues profondes.

Mitis, avec cette légèreté, ou plutôt cette frivolité si complètement ridicule dans un vieillard, a tout le fanatisme de l'intolérance, et enchaîneroit toutes les especes de liberté s'il le pouvoit : liberté de la presse, liberté individuelle, liberté politique. C'est bien l'esprit le plus féodal, le noble le plus décidé, l'anti-bourgeois le plus fier qu'il y ait dans la capitale. Il faut l'entendre sur ce pauvre Tiers-Etat, il falloit le voir manœuvrer pour son duché ; alors on se rappelle deux mauvais vers de *Cyrano de Bergerac* :

On se dit, quand on voit un pareil Chevalier,
Sont-ce donc ses ayeux qui le rendent si fier ?

Il a pourtant la réputation d'un bonhomme. Il n'en a ni le renom, ni le jeu. Il n'a jamais servi l'indigence, mais quelquefois les femmes. Il est vindicatif, caustique, surnois. Voici un de ses

mots. Lorsque la Dunciade parut , on y trouva son éloge ; il feignit de s'irriter. « Je ne sais pourquoi l'auteur me loue , » dit-il , je le connois si peu , que si je » l'avois vu passer dans la rue et qu'il » m'eût ôté son chapeau , je l'aurois » salué. »

Dans une autre occasion , en parlant d'une femme que depuis il a adoré , il s'écrie :

Hors son mari , qui n'a-t-elle pas eu ?

N O T E S.

(A) *Mais quel Ministre ?* Page 28.

Croyez-vous que j'appelle un homme celui qui n'eut que la mesquine adresse d'hésiter lâchement entre deux partis , pour flatter également le monarque dont il vouloit des graces , et le peuple dont il espéroit de la gloire. Avorton en politique , avorton en littérature , avorton en administration , qui invoqua tous les distributeurs de la renommée , dans l'espoir d'arriver sur son aile à la célébrité , quoique souvent averti que la tombe dévoreroit son nom et ses opuscules , qui , sous les dehors étudiés de la tolérance , persécuta avec un sourd acharnement quiconque n'encensoit pas ses douteux et inutiles talens ; qui , sous l'extérieur de la décence , orna des boudoirs pour la volupté , et en donna le culte à des prêtres étrangers , qui , n'ayant pas la force d'outrager en face , répétoit avec une cruelle et basse malignité des sarcasmes dans un dépit concentré , et jouissoit tout à la fois des plaisirs de la vengeance et des honneurs de la modération ; qui n'a pas fait un heureux , et verrapeut-être , dans sa triste et ridicule vieillesse , la renommée , honteuse d'avoir été surprise , reprendre un suffrage qui lui fut dérobé dans un moment où les dignités , la fortune et le bel esprit étoient tout.

Saint-Jean-Bouche-dor.

GARBÉS

G A R B È S.

GARBÈS fait un singulier assemblage de philosophie & de pusillanimité, d'éloquence & de bavardage, d'honnêteté et de flexibilité, de principes de popularité et d'orgueil. Il professe hautement l'amour-propre & s'en vante comme un autre de la modestie. L'enthousiasme est son état naturel. Le magnétisme, le coquage, la patrie, le tiennent au même degré de chaleur. Sa manie est d'être adoré des femmes et de négliger les hommes. Ce n'est pas de faveurs dont il est avide, mais d'encens & de commérage. Il se passionne pour une vieille femme qui porte au bras sa portraiture, ou qui se pâme à la lecture de ses charmans mémoires, ou s'extasie à l'aspect de son front chauve & vénérable. Sa manie encore est d'être cru riche, afin que l'indépendance des hommes ajoute au respect qu'il en exige. Si l'on suit la marche de ce petit énergumène, on voit qu'il est souvent à côté du vrai. En général, la chaleur nuit presque toujours à la tristesse; mais dans Garbès, le défaut de rectitude est une imperfection naturelle. Elle se voit dans sa manière de rendre ses méditations, et dans le choix de ses objets de travail. Un bon esprit n'ira pas se faire une occupation

sérieuse du magnétisme , il ne mêlera pas des questions d'état à l'examen d'une querelle de ménage : il ne viendra pas faire un sermon sur l'adultère à propos de la foiblesse d'une bourgeoise imprudente et sensible. Le manque de justesse fait qu'un homme d'esprit n'est rien. Garbès plaide & n'est point avocat ; il écrit sur l'administration , sans être ni employé , ni empressé de l'être. Il péroré , amplifie , et ne discute pas avec cette raison lumineuse qui réfléchit ses rayons sur-tout ce qui l'entoure. C'est un grand talent, disent quelques enthousiastes. Qu'est-ce qu'un grand talent qui ne produit jamais rien ? Qu'est-ce qu'une éloquence vertueuse qui vaut des louanges passageres à son auteur , & jamais de secours à ceux en faveur de qui elle s'exerce ? Les réputations usurpées n'ont qu'un moment.

Son dévouement pour un *ami* ne le recommande-t-il pas ? D'accord. Mais l'amitié n'est une grande vertu que lorsqu'elle se fixe sur un objet qui justifie ses nobles & généreux efforts. Il y a tel choix qui en détruit le charme. Un bonhomme , foible , borné , indécis , sans talent , ne peut pas devenir l'ami d'un homme qui élève des prétentions. Il faut servir tout le monde , et n'aimer que le mérite & la vertu éclairée. Ceux qui ont dit que Garbès avoit saisi l'occasion de se faire connoître , l'ont lavé d'un choix.

mal assorti , et dit un peu de mal de sa modestie pour l'absoudre d'avoir égare ses affections.

Le besoin de faire parler de soi est presque toujours un signe caractéristique de médiocrité. On sent donc intérieurement une raison qui persuade qu'on pourroit facilement demeurer inconnu et rester oublié. On n'a donc pas la conscience de son talent et d'une certaine supériorité qui subjugue les suffrages et commande à la renommée de répandre un nom fait pour être illustré. On a donc besoin du murmure des louanges & d'être excité pour faire le bien. Il est possible que je saisisse mal cette soif de briller, qu'en mots plus sonores on appelle l'amour de la gloire, mais je l'associe difficilement avec un talent décidé.

Depuis que Garbès est dans la salle des Etats-Généraux , il s'est enveloppé dans un modeste silence. Faut-il l'attribuer à la perte d'une victoire , ou à cette sagesse qui prescrit de laisser prendre un certain cours aux événemens avant de s'y mêler ? C'est ce que j'ignore. Mais comme la sagesse n'est pas la vertu favorite des grands esprits , on seroit excusable de soupçonner dans Garbès l'intention de punir sa patrie d'avoir pour ainsi dire applaudi à un jugement qui , selon Garbès , *blesse le ciel et déshonore la terre* ; et qui , selon la raison , étoit tracé dans l'historique des faits que Garbès a tracé lui-même.

N O T E.

M. B....., tourmenté du double besoin de servir et de paroître, joignant à la confiance de ses forces cette brûlante activité qui dévore les difficultés, jusqu'à cette époque connu seulement par un excès de confiance dans une science nouvelle, se crut appelé au superbe rôle qu'avoient joué avec tant d'éclat les Elie de Beaumont, les Loyseau, les..... La cause de son client, peu intéressante en elle-même, lui parut susceptible de le devenir par les acteurs qui y paroïtroient. Il l'entreprit avec plus de zèle que de réflexion, et l'entâma sans se soumettre aux formes, dont nous ne nous éloignons presque jamais impunément. Son intention pure et noble le rassura contre le danger; et sa chaleur ne lui permit pas de remarquer que lui-même divulguoit son secret dans ses deux premiers mémoires, en introduisant deux fragmens, l'un sur l'adultère, l'autre sur les affaires politiques, qui dévoiloient le désir de fixer sur l'orateur les regards du public. Son but fut rempli. Le succès lui fit perdre de vue les vrais moyens de défense. Il donna tout à l'éloquence, et rien à la discussion; les épisodes se succéderent; on oublia l'objet principal pour la liaison avec mademoiselle de Beaumarchais, et la manœuvre de Me. Fournel. L'habile Beaumarchais hasardoit bien quelques mauvaises plaisanteries, mais il n'abandonnoit pas les lettres, pièces fondamentales du procès; et comme les juges devoient prononcer sur des faits, et non sur des phrases, l'orateur a dû succomber. Quand la logique et l'éloquence marchent de compagnie, leur effet est sûr: mais si elles se séparent, l'une parle sans intéresser, et l'autre s'intéresse sans convaincre. M. Bergasse est doué de talens; mais il ne doit s'appliquer ni aux affaires du barreau, ni aux affaires politiques. Il dit parfaitement ce qu'il dit, mais il ne dit pas ce qu'il doit dire. Il est pour les choses, ce que

sont certains écrivains , qui ont le malheur de ne jamais trouver le mot propre. Du temps de la littérature, M. B..... eût été un homme célèbre. Il est venu vingt-cinq ans trop tard. (*Lettre à Mad. de.... sur l'Arrêt du 2 Avril dans l'affaire de M. de Kornman.*)

I R A M B A.

IRAMBA eût été un homme des plus utiles si ses passions fougueuses n'avoient pas toujours été en guerre avec ses talens. Il tire parti de tout ce qui l'environne et s'enrichit sans dépouiller personne. Il est comme ces fleuves qui se grossissent des eaux qu'ils reçoivent dans leur cours, confondant dans leur lit les dons divers des montagnes voisines, et arrivant aux mers dans un état de splendeur qui surprend à leur embouchure. Une dispute anime Iramba, donne du ressort à sa pensée. Cette pensée devient un aiguillon pressant, et va réveiller l'âme paresseuse de son adversaire. Cet homme mis pour un moment hors de lui, concentre ses forces dans une défense nécessaire & se surpasse pour un moment. Iramba l'a écouté, saisi, dévoré ; & s'emparant de ses idées, il le combat avec avantage , ou réserve pour une autre occasion l'usage de sa conquête.

Une discussion le presse. Elle a lieu entre des hommes plus fideles à la logique que dociles aux conseils de l'ima-

gination. Comme s'ils se défioient de leur capacité, ils tâchent de la fortifier de l'opinion d'autrui ou de l'autorité de l'histoire. Iramba assiste à la discussion, laisse à côté la marche froide de la méthode; mais se souvient des faits, en vole l'application, & s'approprie dans un seul entretien ce qui lui eût coûté un jour de lecture.

Il est des hommes qui ont long-tems calculé et toujours négligé l'art de s'expliquer. Il en est d'autres à qui la nature a donné le coup-d'œil prompt, sûr, et non le secret d'éclairer les autres. Il en est aussi qui préfèrent la clarté, l'élégance, aux éclairs, à la force. Iramba les évalue, les écoute & les reproduit sous ses formes brillantes. Chacun se retrouve; mais comme on se retrouve embelli, personne n'ose se plaindre.

La même variété que nous trouvons dans les physionomies se trouve dans les esprits. L'un n'a qu'une idée neuve, féconde; mais il la modifie de cent façons, il l'applique à tout, il en fait le fondement d'un système qui a plusieurs branches. L'autre a une dialectique serrée, l'art de rapprocher les principes, de les lier avec les conséquences, & de donner toujours ce cortège imposant à la vérité qu'il veut faire saisir. Un troisième a une affluence de conceptions heureuses qu'il dirige toutes vers le bien général, & allumant sans cesse une espèce

de génie au flambeau du patriotisme, il fortifie tour-à-tour son talent par un zèle respectable et son zèle par une éloquence assez puissante. Le dernier a étudié les hommes dans le monde, dans les livres et dans les événemens; l'habitude de la méditation lui a montré les caractères sous toutes les faces, et assez heureux dans sa manière de peindre, ses portraits ont une expression fidelle et piquante. Irambà s'est identifié avec ces quatre hommes; et s'appropriant leurs facultés qu'il a renforcées de la sienne, il a paru un colosse. Il avoit plusieurs hommes en lui, mais il n'a montré que lui; et véritablement celui qui possède le talent de disposer ainsi de l'esprit humain mérite la première place: aussi ses rivaux la lui cèdent en demeurant satisfaits de la leur.

Le vulgaire des écrivains, écho de la multitude irréfléchie, lui dispute une partie de ses ouvrages. Erreur, si jamais il en fut. Il les a tous conçus, il les a tous faits. L'architecte n'a pas sculpté les colonnes, ou peint les plafonds, ou exécuté les ornemens; mais il a dessiné le plan, distribué les appartemens, choisi le genre de décorations; et c'est lui qui a fait le palais qui reçoit les éloges ou subit les critiques. On dit que toute comparaison a son côté foible, j'oserois soutenir celle-ci dans ses détails (1).

(1) Il ne faut pas appliquer cette réflexion à certains

Iramba ne vend ni sa plume ni son opinion. Mais il a précisément la maxime contraire, il l'outré, et c'est de là que dérive le plus grand reproche dont est peut-être susceptible son caractère moral. Ce développement curieux demande un peu d'attention. Selon lui, le secret d'en imposer aux hommes et de conquérir leurs suffrages, est d'avoir toujours raison; et pour avoir toujours raison, il faut, quoiqu'il en coûte, dire la vérité. On suit d'autant plus volontiers cette marche, que rien n'est plus piquant et plus neuf que de dire la vérité. Cet axiôme lumineux est terrible dans ses conséquences. Non-seulement il assemble les ennemis sur vos pas, mais il outrage à chaque instant la reconnaissance, et mène à l'ingratitude. Celui qui fait profession de ne rien taire de ce qui peut être utile à la multitude, doit nécessairement révéler les manœuvres de ceux qui ne sont riches que parce que le grand nombre est ignorant. Prenons pour exemple le livre *sur l'agiotage* : le projet de dire la vérité entraînoit celui d'écraser deux cents personnes. Dans ce nombre de victimes, il en est de crédules, de forcées d'obéir aux cir-

opuscules qui ne sont que des traductions élégantes, ou des imitations libres. On voit qu'il étoit utile de faire passer dans notre pays des vérités déjà vieilles dans des climats plus heureux, parce qu'ils étoient plus libres.

constances,

constances , de liées aux amis du sacrificeur : dans son ministère cruel , il afflige donc l'amitié , manque aux égards de convention , et immole ses propres sentimens de gratitude à cette austère vérité , qui ne compose jamais et dédaigne d'entrer dans les petites affections humaines. Pour mieux faire entendre ma pensée , je suppose qu'*Iramba* fût l'auteur d'un ouvrage tel que la *Correspondance de Ber'lin* ; il n'auroit eu qu'un but , celui d'instruire fidelement ses commettans , imaginant que les petits intérêts des amours-propres humiliés ne doivent pas entrer en balance avec la nécessité de dire le vrai ; de pareilles considérations ne l'eussent pas arrêté dans sa marche. Il ne vouloit aucun mal aux individus et ne voyoit en eux que des instruments d'accréditer la vérité. On voit par ces conséquences , où peut mener le principe de la faire connoître dans tout son éclat.

Il est si vrai qu'*Iramba* est agité , tourmenté de ce besoin , qu'il sert très-mal sa vengeance personnelle. Que deviendrait cet amas de pigmées s'il levoit sa massue ? Retrouveroit-on même les traces de ses adversaires dans le champ du combat , s'il y descendoit avec son armure ?

Dans cet amas de passions fougueuses qui s'emparèrent de sa jeunesse , après une éducation négligée par un pere trop occupé de sa gloire pour préparer celle de ses enfans , par une mere livrée aux

horreurs des discussions domestiques ;
 commencerent ces fréquentes imprudences
 qui mirent souvent en scène un jeune
 homme , que l'ardeur de ses passions et
 le germe des plus grands talens rendoient
 une espece de prodige. Pressé par les sé-
 vérités d'un pere , occupé à réparer ses
 écarts , embarrassé des moyens de soute-
 nir sa naissance , hasard que l'on compte
 pour beaucoup dans le jeune âge , il est
 aisé de se tromper sur la route qui mene
 au bonheur. Les ennemis d'*Iramba* trou-
 verent dans cette époque orageuse ,
 une longue suite de torts. Le philosophe
 profitera de cette époque pour observer
 comment le même homme que la passion
 égare , trouve en lui-même les moyens de
 sortir du labyrinthe dans lequel l'amour
 des jouissances l'a jetté ; combien les fau-
 tes du cœur fournissent de prétextes à la
 malignité , et de pâture à la calomnie ; à
 quel point les circonstances changent les
 actions. Il y a une chaîne qui conduit de
 l'imprudence à l'erreur , de l'erreur aux
 torts , des torts aux fautes , des fautes aux
 manques de procédés , des manques de
 procédés aux vices , du vice au crime de
 leze-morale , de l'immoralité à toutes sor-
 tes d'excès. On cherche à plaire , on se
 trouve aimer , on essaye de séduire , on
 consume la séduction , on ravit sa con-
 quête à la vengeance de la jalousie armée
 du pouvoir. Aux yeux de la loi c'est
 un enlèvement , un crime ; aux yeux de

la morale , c'est une injustice ; aux yeux de la philosophie , c'est un délire qu'excusent la fièvre de l'amour et l'ardeur de la jeunesse inflammable.

Qui voudra juger *Iramba* , oubliera cet amas de faux calculs , de démarches inconsiderées dont il a été acteur et victime , pensera que nul homme n'a été aussi sévèrement puni , et traité avec une es-
pece de dureté sans exemple ; conviendra que peu d'hommes font nés avec cette disposition ardente à tout saisir , comme à abuser de tout ; et confessera que de ce volcan , il est sorti un être capable de servir utilement un pays. Le malheur , ou plutôt l'occassion de combattre , lui ont donné le courage de l'ame ; l'occassion et le besoin de se défendre lui ont appris à parler en public et en ont fait un orateur ; la retraite forcée et la nécessité d'encharmer les ennuis ont converti en habitude l'application et l'emploi de ces moyens.

Ses principes sont sains et modérés , et leur ensemble irrésistible. Je dis *modérés* , pour bien des gens qui confondent la chaleur de l'expression et la chose. Il est même susceptible d'un calme inattendu dans les crises populaires. Difficilement croira-t-on que c'est un des hommes sur lequel le véritable esprit , le talent prouvé ayent le plus d'empire. Il apprécie un littérateur , un académicien , un faiseur de parades ; mais il prend tout de suite

une considération involontaire ; pour celui qui a des ressources personnelles, et qui a paré un bon esprit d'un certain genre de connoissances.

Une preuve incontestable d'un excellent esprit , c'est de ne s'occuper que d'un objet, et de renoncer à toute autre gloire. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'ayent à exiger d'eux mêmes les gens doués de grands moyens, à une époque surtout, où pour occuper la renommée, il faut lui présenter des titres bien incontestables. *Iramba* lui-même verra dans la séance actuelle des Etats-Généraux, que s'il fut le premier à saisir la palme de l'éloquence, il y a des concurrens qui aspirent à la partager.

Il associe à ses travaux des plumes trop foibles. Philoctete étoit le compagnon d'Hercule, parce que par-tout où ce dernier n'étoit pas, Philoctete étoit un héros. Diomedé étoit digne de combattre sous Achille. Mais des S..., des N..., des N... ne sont pas faits pour être seulement à la suite d'*Iramba*. L'espece d'enthousiasme qui le faisoit pour quelqu'un, l'aveugle sur des qualités que son officieuse imagination prête à des hommes-qui, pour un instant, ont fait sa conquête.

Iramba n'a pas toujours été jugé avec cette impartialité. Mais ne parlons pas de libelles; qui voudroit remuer ces cloaques infects et s'exposer à leurs exhalaisons? (A) Il a paru cependant une brochure,

dans laquelle un peintre célèbre a peint a grands traits cet homme qui force ses ennemis à l'écouter , s'il ne les force pas à se taire.

N O T E.

(A) *Il a paru cependant une brochure , page 44.*

L'un de ces hommes extraordinaires , dont tout le monde parle , que peu de gens connoissent , et que moins de personnes encore sont en état de juger avec impartialité. On s'imagine un écrivain avide de gloire , risquant des opinions extraordinaires pour éveiller la curiosité publique , qui ne s'éveille plus gueres en effet qu'à la voix des paradoxes ou des assertions hardies. On se représente un économiste outré , voyant par-tout des abus , et cherchant à y substituer une perfection imaginaire , dont les écrivains s'applaudissent dans leur cabinet , mais dont l'humaine faiblesse est éloignée. On se figure un esprit courageux , jusqu'à la témérité , tourmenté du desir de la liberté , de la tolérance , de la félicité publique : mais voulant asservir les circonstances , abréger les lenteurs nécessaires au tems , qui ne peut concilier les volontés qu'à force d'égards et de patience. Peut-être ai-je adopté moi-même une partie de ces idées. Certaines réflexions cependant les ont combattues. Peu d'écrivains , me disois-je à moi-même , ont été aussi bien instruits des matieres qu'ils traitoient : beaucoup de gens le blâment , mais personne ne le réfute , à moins qu'on n'appelle réfutation , des pasquinades ou des injures.

Cette observation m'a conduit à un examen réfléchi de cet homme , et voici mes conjectures : je le soupçonne de méditer une révolution en politique , comme Voltaire en a fait une dans les opinions , et Rousseau dans la vie sociale. Convaincu que presque tout est à refaire dans les gouvernemens , il se sent

le talent le courage de découvrir les abus , de les divulguer , et des ressources pour y remédier. Ne voulant d'autre considération que celle qui naît de la capacité reconnue , d'autre fortune que celle que ses pères ont été forcés de lui conserver , d'autre faveur que la liberté de penser et d'examiner ; il se constitue l'organe de la vérité , s'engage de suppléer à ce que doit faire le ministre , qui même pour le bonheur des peuples est obligé de se plier à de grands ménagemens ; le courtisan , dont le métier est de plaire , dont le devoir est la reconnaissance , et qui donne son opinion par-dessus ses services ; le philosophe qui compose avec la censure et acquiert le droit de publier des idées utiles en sacrifiant des vérités transcendantes.

Pour remplir dignement un tel ministère , que faut-il ? Une manière de voir profonde , large , capable de saisir du même coup-d'œil le but caché de celui qui propose , le motif de celui qui ordonne , et l'intérêt qu'a le peuple à l'opération nouvelle ; une éloquence mâle qui démasque l'erreur volontaire , qui éclaire , sans l'irriter , le souverain devenu un moment complice de cette erreur , et qui rassure le peuple témoin des efforts qu'on fait pour sa liberté ou pour son bien-être ; une plume exercée , qui rapproche avec clarté les bases sur lesquelles doit s'appuyer le législateur , et invariablement ses volontés en le convaincant qu'elles vont devenir le ressort de la félicité générale. Or il seroit difficile de refuser ce triple avantage à l'homme qui nous occupe.

J'avouerai qu'une extrême chaleur l'emporte quelquefois au-delà de notre politesse de convention. Les petits écarts peuvent-ils faire oublier le fond de la question ; et de ce qu'il n'est pas parfait , en faut-il inférer qu'il ne soit extrêmement utile , qu'il n'ait les grands germes de l'administration , qu'il ne vienne à bout de familiariser les hommes , et sur-tout les souverains avec le langage qu'il leur parle , qu'il ne rende à la terre un de ces services qu'elle reçoit une fois dans un siècle. Peut-on se diffimuler que son ouvrage sur les lettres de cachet n'ait excité cette

fermentation qui a fini par enlever aux ministres despotes ce reffort odieux.... Peut-on se diffimuler que *ses doutes sur l'Escaut* n'aient ébranlé les volontés despotiques qui vouloient ravir les propriétés dont ce fleuve est conservateur, et affermi les principes de ceux qui s'opposoient à ses volontés ? Peut-on se diffimuler que ses efforts contre l'agiotage n'aient retenu des sommes immenses prêtes à désertir le royaume, et arrêté une foule de citoyens crédules qui se précipitoient dans l'abyme ? Mais cet amour des paradoxes ! Pensez d'abord que c'est ainsi que nous nommons tout ce qui choque les idées reçues, que ces idées reçues sont en général de dangereux préjugés, et qu'on ne peut nous armer contre eux qu'en faisant violence à la routine et à l'habitude.

Rien n'est plus rare qu'un homme d'une conception extraordinaire ; rien n'est plus rare que le même homme y joigne l'application ; rien n'est plus rare que d'unir à un esprit vaste & des connoissances profondes un courage inébranlable, le désintéressement aux avantages de ce monde ; rien n'est plus rare que de joindre à tous les dons une éloquence brûlante qui commande aux opinions de son siècle ; rien n'est plus rare, enfin, que de posséder par-dessus tout cela l'indépendance des hommes ; qui n'existe qu'autant que la fortune a pourvu, avant votre naissance, à votre existence physique. Voilà donc un être qui sort de la classe ordinaire ! Quel usage a-t-il fait jusqu'ici de ses talens ? Il les a voués aux souverains administrateurs, à leurs ministres dans les pays où les rois sont comme des dieux, toujours obombrés de leur gloire immortelle, à des citoyens laborieux auxquels l'astuce & l'activité étoient sur le point d'enlever le fruit de leurs veilles.

Que les Gazetiers supposent sa plume le jouer des circonstances, passer tour-à-tour d'un parti dans l'autre, permis à eux si ces contes accréditent leurs feuilles. Mais il est un ordre de gens qui croient aux faits & non aux rapports, qui reglent leur confiance sur l'usage des talens, qui reglent l'ouvrage,

lisent dans l'ame de celui qui l'a composé, y surprennent ses intentions & s'y assurent de ses principes.

On cite toujours le beau style, les idées heureuses, & presque jamais le courage de l'ame, espece d'héroïsme qui vaut bien celui des Alexandre & des Bayard. Comment peut-on louer un d'Alembert, par exemple, vil flatteur des rois en public, & leur détracteur dans l'intimité de la conversation? Toujours occupé de son repos, de sa gloire, des moyens d'échapper à la critique & jamais des droits de la vérité, des besoins du peuple. Ami timide & honteux de l'infortune, & tendant les bras à quiconque étoit porté par la faveur.

Il faut du courage, & il en faut beaucoup pour être le premier à lancer une vérité dans le monde pensant, & même pour risquer une opinion, de l'examen de laquelle il peut résulter un bien. Tout principe nouveau, à son apparition, est rejeté ou accueilli avec mille plaisanteries. Celui qui le met en avant est sûr des sarcasmes, à moins que sa réputation n'impose, alors ce n'est qu'une erreur échappée à un homme célèbre. Mais si un nom fameux n'accrédite pas l'idée qu'on veut introduire dans les esprits, chacun s'élève avec fureur contre elle; son auteur commence par en être la victime, & ce n'est que long-tems après qu'il est réhabilité. »

Rien n'est si facile & si commode, sur-tout, que d'être panégyriste né de toutes les actions des princes, l'indulgent apôtre de nos mœurs, de nos loix, le défenseur éloquent de l'autorité. Tout le monde accorde une commisération passagere aux malheureux injustement condamnés; mais il est rare de trouver un magistrat courageux qui s'efforce de détacher de la roue trois infortunés prêts à mourir sous le fer qui va les assassiner. Les gouverneurs ont une tolérance froide pour ceux qui ne les croient pas infailibles; mais ils prodiguent les distinctions et les faveurs à l'esclave adroit qui adore leur perfection. On laisse vendre l'écrit dépositaire d'une censure utile, & l'on use du pouvoir contre celui qui révele

révèle de grandes vérités ; mais on prostitue les places & les pensions à l'écrivain mercenaire, qui égorge la liberté sur les marches du trône, ou justifie l'injustice & l'infraction aux traités.

Je répète encore en faveur des antagonistes de M. le comte de Mirabeau, que je ne crois pas sa jeunesse exempte d'imprudence, que je ne doute pas que son ame encore plus sensible qu'irascible n'ait quelquefois outré le droit légitime de la défense personnelle, que la réflexion n'ait souvent défavoué quelques passages de ses écrits ; mais je pense que son grand talent doit leur donner du prix, qu'il écrit de conviction, qu'il y a de la suite dans ses principes, que son système de tolérance, de liberté se développe par des moyens simples & d'une pratique aisée. Je pense que nous sommes intéressés à voir prospérer des talens consacrés en quelque sorte à l'instruction, & qui peuvent commencer le grand ouvrage de la liberté politique.

T E R G A T.

AUTREFOIS c'étoit quelque chose d'être un avocat célèbre, soit que l'on conciliât les esprits divisés par le démon de la chicane soit qu'on déployât les brillantes ressources de l'éloquence, soit qu'on fût le modeste interprète des loix. Maintenant cette profession est subalterne ; et celui qui se sent du ressort, ne peut gueres s'empêcher de se faire homme d'état. Tergat parut au barreau, et son orgueil sourit plus d'une fois aux jurisconsultes dociles à sa voix. L'académie fut moins empressée, mais on se passe des lauriers du Pinde quand on a

moissonné les palmes de l'éloquence. Les Clubs compensèrent les rigueurs du louvre, et l'infatigable fécondité du périodiste orateur recueillit autant de suffrages qu'il se trouve de Bèyeux dans les assemblées seriocomiques, où l'amour de la patrie prête son nom aux intrigues et à l'égoïsme. Les élections sembloient laisser sans récompense un mérite aussi éminent, lorsque Tergat réveilla leur indifférence et prévint leur ingratitude, en mettant et faisant mettre son nom sous leurs yeux. Il y passoit sans succès, lorsqu'un Dieu caché dans la machine politique agit sans se montrer, et fit d'un électeur un député. Tergat tient le milieu recommandé par Horace, qui, selon lui, est le dernier degré de la sagesse, et qui, selon les vrais sages, est le comble de la foiblesse. Il propose sans décider, ou décide en se ménageant une retraite. Si la noblesse n'a pas à s'en plaindre, le tiers n'a plus à s'en louer. Il quitte un parti sans abandonner l'autre; son esprit ne lui sert qu'à masquer l'indécision de son caractère. Le surprend-on dans des démarches un peu perfides, tel est, dit-il, la malheureuse condition de ceux qui se vouent au salut de leurs semblables, pour les servir, il faut les tromper. A-t-il eu l'imprudence de laisser échapper un moment de chaleur? Le temps de composer est passé, s'écrie-t-il; et dans les maux qui menacent la liberté, il faut tout hasarder en sa faveur. Quelques

hommes éclairés devinent-ils cette marche ambiguë, et font-ils comprendre que cette prudence calculée sert mieux la fortune de l'individu que l'intérêt général? Assez de gens, prétend-il, sont prêts à jeter le flambeau des discordes civiles au milieu de nous; faut-il du moins que quelques amis de la raison préviennent l'incendie. Ainsi donc si la mer est agitée, ou si les flots sont calmes, sa barque arrive au port. Il sert le parlement, le ministre, les amis de la liberté, les partisans de l'aristocratie; il a dressé l'arrêté en faveur du journal du comte de Mirabeau, et une motion pour le prétendu plan conciliatoire ministériel; et passant d'une situation à l'autre, il est l'orateur de tous les partis et n'est le soutien d'aucun. Un pareil portrait paroît composé d'antithèses, donc il est ressemblant. Car, comment peindre les contraires, sans avoir l'air de se contredire. Tergat, dirait-on, n'est cependant pas sans réputation. Il l'a acquise dans un moment où le vulgaire donne de l'esprit, et l'habitude de parler la donnoient. Mais Tergat est parvenu à l'époque fatale où les réputations se décomposent, et où l'opinion publique reprend des louanges précipitées. On veut des principes positifs, une éloquence ennemie de la tergiversation, plus de loyauté que d'esprit, une sage aberration des anciens préjugés, et non un enthousiasme aveugle pour tout ce qui vient des bords de la Tamise; faites l'application; les amis

de Tergat la lui épargnent ; les indifférens prétendent qu'il ne la soutient pas.

Nous croyons Tergat un homme probe. D'ailleurs nous avertissons que dans cette galerie nous ne mettons jamais la probité au rang des sujets de louange , parce que nous la supposons chez tous les hommes , et que ce mot ne nous offre pas une idée nette dans un siècle où la probité s'allie avec l'absence totale des mœurs ; avec l'égoïsme le plus effronté , avec le scepticisme pire peut-être que l'irréligion ; [car l'un peut dégénérer en système , et l'autre ne sera qu'un travers de l'esprit ,) avec l'intérêt le plus avide , secondé par l'intrigue et servi par toute espèce de moyens.

Nous croyons Tergat un homme d'esprit : d'ailleurs nous tenons l'esprit pour un faible avantage , puisqu'il est départi à tant d'hommes , et qu'il empêche si peu de mauvais calculs ; et puisqu'au fait c'est un présent qui ne fait que donner une espèce de célébrité aux erreurs , ou maintenir ceux qui se trouvent dans une orgueilleuse opiniâtreté.

Nous tenons Tergat pour un grand avocat , pour un orateur fécond , pour un académicien parfait , mais pour un homme d'état , dangereux ou nul ; dangereux , si l'on s'obstinoit à ne pas voir ses vacillations ; nul , si l'on en est convaincu.

A M È N E.

AMÈNE a ces formes enchanteresses qui embellissent même la vertu. Le premier instrument de ses succès est un excellent esprit ; jugeant les hommes avec indulgence ; les événements avec sang-froid, il a cette modération, le vrai caractère du sage. Il est un certain degré de perfection qui n'existe que dans l'entendement, et une espèce de grandeur à vouloir le réaliser ; mais ces brillants efforts donnent un instant de faveur à celui qui l'entreprend, et finissent par n'être d'aucune utilité aux hommes, bientôt détrompés. Le bon esprit dédaigne tout ce qui traîne à sa suite de l'éclat ; et mesurant les bornes de la capacité humaine, il n'a pas le fol espoir de les étendre au-delà de ce que l'expérience a montré possible.

Amené ne songe pas à élever en un jour l'édifice d'une grande réputation. Parvenue à un haut degré, elle va toujours en décroissant, et sa chute entraîne le bonheur, la paix ; mais il arrivera à tout, parce qu'il saisira les occasions qui s'offrent en foule à celui qui ne violente pas la fortune. Chaque grade sera marqué par le développement d'un talent ; et allant ainsi de succès en succès, il réunira cet ensemble de suffrages qui appellent un homme à toutes les grandes places qui vaquent.

L'envie, qui rarement avoue un mérite complet, a répondu, qu'Amène manquoit de cette force qui brise les difficultés nécessaires pour triompher des obstacles semés sur la route de quiconque agit pour le bien public. Je demanderai d'abord si l'on n'abuse pas de ce mot, *avoir du caractère*, et si cette force qui a je ne sais quoi d'imposant, réalise beaucoup pour le bonheur du monde. Supposant même que dans des moments de crise, elle ait triomphé des résolutions, est-ce toujours un bien ? Je m'arrête. Quelques lecteurs croiroient peut-être que je confonds la fermeté, la tenue, la constance avec la chaleur, l'enthousiasme, la fougue : Amène cede aux circonstances, à la raison, et croit pouvoir offrir quelques sacrifices à la paix sans descendre des principes dont il fait la base de sa morale et de sa conduite. -

Amené a contre lui la douceur du caractère, l'agrément de la figure, le charme de l'amabilité ; je connois des gens que tant d'avantages choquent ; ils se préviennent contre un homme qui s'avise de les joindre au hasard utile de la naissance, et aux qualités essentielles de l'ame ; ils s'en consolent par la recherche de quelques défauts, ou du moins de bons ridicules qu'on puisse au besoin travestir dans quelque chose de mieux.

Que peut-on attendre d'Amène aux états-généraux ? Rien, ou peu de chose s'il obéit à l'esprit de corps ; beaucoup s'il

agit par lui-même , et s'il se pénètre de cette grande vérité , qu'il n'y a que des citoyens dans l'assemblée nationale. Celui qui a rédigé certains cahiers , a le nerf nécessaire pour donner à son opinion un haut degré de prépondérance.

On a voulu trouver un tort à Amène dans sa liaison avec un ministre disgracié ; il ne s'est jamais aveuglé sur des défauts qu'il a corrigés plus d'une fois, et a rendu justice à des talents d'autant plus à regretter , qu'il en mesuroit l'étendue. Il arrive tous les jours que l'on connoît les imperfections de ses amis ; on les plaint , on les diminue ; et lorsque les événements les précipitent du trône de la faveur , on les console , on les défend , et l'on travaille à les mettre dans le cas de rétablir leur réputation un moment altérée.

Amène connoît trop bien les hommes pour être dupe des louanges ; et s'il sourit aux illusions de l'amitié , il repousse l'erreur de la flatterie. Ce n'est pas le seul prestige qui puisse nous en imposer : si par hasard Amène s'en étoit apperçu un peu tard , à dater de ce moment il ne l'oubliera plus.

F U L B E R.

C'EST un grand malheur d'avoir des succès dus à de petits moyens , et une réputation dont on ne sait que faire , parce qu'on n'a pas de quoi la soutenir. Fulber eût été le plus heureux des hommes s'il avoit pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Ecrits voluptueux , couplets amusans , vers agréables , cette foule de riens qui sont les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour et les talens , donnent une espece de célébrité ; mais lorsque la saison des folies aimables est passée , lorsque la raison vient revendiquer ses droits , elle rejette , ou du moins rougit des succès dûs à de si petites causes. Fulber en est à ces tristes expériences : il a voulu faire succéder la vérité aux contes , la pensée au coloris , la méditation à la poésie. Quel a été son étonnement , lorsque l'habitude des choses frivoles a rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des vues plus utiles ! Sa patrie ne lui a ouvert aucune carrière. Il a fallu chercher au-delà des mers une apparence de travail , et faire plutôt oublier une jeunesse inutile , qu'employer ses loisirs pour le bien de l'état. On ne se déguise pas à soi-même ce qu'on parvient quelquefois à déguiser aux autres. Depuis cette époque , Fulber est devenu morose ; il a cessé

cessé d'être ce qu'il étoit , sans devenir ce qu'il auroit dû être. Regrettant le rôle qu'il auroit pu jouer , l'avancement de ses rivaux lui a toujours rappelé des souvenirs amers ; de-là le dégoût philosophique pour un séjour qui devoit être le sien. Il s'est rangé du côté des aristocrates ; les nobles lui ont paru les colonnes de l'état , il falloit n'avoir pas une idée saine , pour consentir à ce que le tiers-état pût avoir une influence directe. De-là les conciliabules tenus chez Mitis , les conférences hebdomadaires chez un Grand , les écrits clandestins pour ramener certains esprits enclins à croire que la multitude ne devoit pas être éternellement sacrifiée au petit nombre. Mais tous ces défenseurs d'une mauvaise cause la perdent avec leur réputation au tribunal infailible de l'opinion publique.

Fulber abonde dans ce qu'on appelle esprit , et il parle comme quelqu'un qui a besoin de ne rien perdre. Né sérieux , il veut être gai ; frivole , il veut être grave ; bon , il veut être caustique ; paresseux , il veut jouer le travailleur. Il court après les petits succès et paroît les dédaigner. A peine fut-il parvenu au fauteuil , qu'il plaisanta sur les honneurs académiques. Après avoir élaboré pendant trois semaines un assez triste discours , il l'abandonne à la critique , qui de son côté le laisse à l'oubli.

Qu'espérer d'une pareille trempe d'esprit ? des chansons ? on n'en fait plus. Des vues ? elles sont obscurcies par le préjugé

de la noblesse. Des recherches ? les beaux esprits ne s'occupent que de ce qui peut étendre le cercle de leurs admirateurs , et malheureusement les travaux utiles ne se retrouvent qu'à la longue.

Fulber est né quatre-vingt ans trop tard : du tems des Fontenelle , des Lamotte , des Gresset , il eût brillé sur le parnasse françois. Mais il y a une distance presque incommensurable du siècle de l'esprit à l'époque où nous nous trouvons. Supposons que Mitis fut premier ministre , Fulber au département de la guerre , Pameza aux affaires étrangères , Succulet à la marine. Quel est le citoyen qui reposeroit en paix ? Ces messieurs , qui dans cette supposition présentent un ensemble si ridicule , jouissent cependant de quelque renommée , et méritent les éloges dus à l'esprit ; mais qu'est-ce que l'esprit tout seul , ou de l'esprit poétique , ou de l'esprit d'académie , ou de l'esprit de boudoir , ou de l'esprit des soupers ? Nous évitons à un certain âge le ridicule des couleurs tendres , de la danse , et autres amusemens.

Qui n'a pas le goût de son âge,
De son âge a tout le malheur.

et nous prolongeons l'époque de la frivolité bien au-delà des bornes que tolere l'indulgente nature , et même la bonne société.

Ou seroit-il vrai que l'habitude de ne

jamais méditer feroit de nous de vieux enfans ou des hommes nuls , et nous rapprocheroit pour le moral de ces êtres imparfaits dont se glorifie l'Italie , et qui consacrent leur existence déshonorée à rendre des sons agréables , mais stériles ?

Malheur à l'homme dont on ne cite que les bons mots. Qu'est-ce que nos gens d'esprit à côté de Voltaire ? Que seroit Voltaire lui-même , s'il n'avoit donné à son siècle cette impulsion philosophique , cause première de l'amour de la liberté qui agite aujourd'hui le peuple françois , et de cette courageuse hardiesse de la pensée , qui dans quelques années a porté la nation entière au delà de ses espérances.

Si cependant on veut tenir encore à ce qu'on appelle esprit , il faut avouer que peu de personnes y ont plus de droit que Fulber. Il est aisé d'être meilleur , plus aimable , plus amusant , plus fait pour intéresser , etc. mais il est rare de dire dans un jour plus de choses dignes d'être remarquées. Les graces qui les accompagnent ne font pas illusion ; c'est de l'esprit tout pur , bien sec , bien tourné , mais souvent neuf et toujours piquant.

P H I L A R E T E.

PHILARETE ayant expérimenté qu'on étoit un héros à bon marché, a imaginé qu'il n'étoit pas plus difficile de passer pour un homme d'état ; en attendant la guerre , il s'est fait politique. La nature ne l'avoit pas mieux organisé pour être un orateur , qu'elle ne l'avoit façonné pour l'école de Mars ; mais en dépit de la nature , il a péroré comme il avoit vaincu.

Le malheur de Philarete est d'avoir de grandes prétentions et des conceptions ordinaires ; il prend en main la cause de la liberté , non qu'il en rafolle , non qu'il croie venir à son secours ; mais en se mettant du parti le moins nombreux , il espere être apperçu ; et s'il est condamné à se taire à Paris , il fait sensation dans la province où il déclame comme un Energumene.

Philarete est parvenu à se croire l'auteur de la révolution d'amérique , et il s'arrange pour être un des premiers acteurs de la révolution de France. Il prend le bruit pour la gloire , un événement pour un succès , une épée pour un monument , un compliment pour des titres à l'immortalité , des graces pour des récompenses , et la valeur pour l'héroïsme.

Il n'aime pas la cour , parce qu'il y est

emprunté ; le monde , parce qu'on y est confondu ; les femmes , parce qu'elles altèrent la réputation lorsqu'elles ne menent pas à la fortune ; mais il aime les clubs , parce qu'il y recueille les idées des autres dont il se fait honneur dans l'occasion ; les étrangers , parce qu'ils n'y regardent pas de si près ; les sots , parce qu'ils écoutent et même admirent.

Philarete n'écrit point , il faut de la logique , des connoissances , du style ; on est jugé avec sévérité : une platitude vaut un ridicule , une bévue un persiflage ; mais une conversation demande plus de feu que de justesse , plus d'agrément que de profondeur ; on déclare pédant celui qui chicanne sur les idées , et il est reçu qu'on peut déraisonner en causant.

Philarete sera fidele au parti qu'il a pris , sans pouvoir se rendre un compte bien exact des raisons qui l'y retient. Il ne sait pas au juste ce que c'est qu'une constitution et le degré de force qu'il importe à une nation de conserver à l'autorité ; mais le mot de liberté réveille chez lui l'ambition , quitte à savoir ce qu'il en fera lorsqu'il la croira acquise.

Il attaqua autrefois un ministre disgracié avec aussi peu de malice. On crut d'abord que cette insurrection prenoit sa source dans un grand projet , et conduiroit à des développemens inconnus. Non ; il n'étoit pas plus vindicatif qu'instruit. Le desir et l'espoir d'occuper un moment les ora-

teurs des cafés , mirent en avant cette accusation ; et la réflexion vint trop tard lui rappeler qu'un infortuné est sous la sauvegarde de l'homme délicat.

Que peut faire dans une assemblée nationale un homme tel que Philarete ? Ni bien , ni mal. Sa voix sera celle du plus grand nombre de son parti. Il est des gens auxquels il est impossible de penser par eux-mêmes ; d'ailleurs , ils n'ont que le degré de force nécessaire pour défendre la meilleure opinion de leurs chefs ; et se rendent assez de justice intérieurement , pour croire qu'ils compromettroient trop souvent leur réputation s'ils demeuroient fidèles à leur douteuse pensée.

Tel est Philarete. Il mérite une espece de renommée , parce qu'il vaut mieux que la plupart de ses rivaux. Peut-être ignore-t-il lui-même la source de l'indulgence qu'il a obtenue. Elle vient de ce qu'il a beaucoup fait avec les moyens médiocres qu'il tenoit de la nature. On lui a su plus de gré de ce qu'il a voulu être , que de ce qu'il étoit. D'ailleurs , il a l'extérieur de la modestie , et les connoisseurs seuls savent sur cet article à quoi s'en tenir.

Sa réputation militaire n'est qu'ébauchée , c'est la première guerre qui y mettra le sceau. Sa réputation d'homme d'état est faite , il n'ira jamais au-delà de ce que nous le voyons : peu de génie , peu de nerf , peu de poulmons , peu d'art , toujours avide de petits succès. Son cabinet est l'image de son esprit.

L U D V A L.

LUDVAL est lancé. Il a pris avec le public l'engagement de jouer un rôle extraordinaire. S'il reculoit, ce ne seroit qu'un avorton en intrigue; s'il continue, il fera assez de bruit pour assembler quelques spectateurs et les rendre témoins de sa chute. Pourquoi le présager? Parce qu'il n'y a point de fondemens capables de porter l'édifice que Ludval voudroit élever. Il ne suffit pas de se mettre en avant, d'avoir de l'audace, l'usage plutôt que le talent de la parole, cette chaleur de tête qui ameut les spectateurs; il faut la capacité de concevoir un système dans toutes ses parties, des ressources inépuisables pour combattre les difficultés qui naissent du choc des opinions : la connoissance profonde des hommes, des intérêts, des droits de la société, des forces de l'autorité.

Dans l'ordre privilégié qui a, je ne sais pourquoi, admis Ludval, on disoit dernièrement, » Ludval ne nous est pas inutile, nous lui faisons dire bien des choses » qui passent au besoin pour une extravagance, ou qui sont avouées, si elles prennent. Il faut de ces hommes qui aient » accoutumé le public à des inconséquences ».

On assure que Ludval a juré non-seule-

ment de servir son corps , mais les douze autres corps qui font corps avec le sien ; il a juré de servir son ordre ; et comment se tirera-t-il de tous ces sermens ? De quelque maniere que les choses tournent , il est bien difficile que les corps de magistrature se mêlent dorénavant des affaires d'état. Il n'y aura plus que la nation et le roi , le roi et la nation.

Ludval se donne pour avoir tout appris , tout deviné , tout su ; pour trouver remede à tout , pour réfuter tout , pour élever des difficultés contre tout. Je ne sais s'il faut avoir tous ces talens , en les admettant même dans toute leur perfection. J'ai peine à croire que l'avocat général Talon , que le président Molé , que le chancelier d'Aguesseau se piquassent de cette espece de mérite.

Il étoit réservé à ce siecle d'avoir de ces hommes prétendus universels , qui s'affichent bonnement pour gouverner leurs Corps , pour commander aux opinions , pour entraîner leur siecle. Sur quoi se fondent nos hommes du jour , lorsqu'ils prétendent jouer un rôle dans un moment aussi imposant ? Quelles preuves ont-ils fourni de leur capacité ? Ont-ils donné à la nation des gages de leurs talens ? Quel titre , par exemple , produiroit Ludval ? Sont-ce des plaidoyers véhémens , où une imagination hors de mesure a succombé ? Sont-ce les farces pieuses données dans la rue Plâtrière , où ,
prêtre

prêtre d'une nouvelle religion , la raison et la vérité étoient les victimes qu'il immoloit à son nouveau Dieu ? Sont-ce des déclamations incendiaires contre le ministère , à une époque où tout le monde étoit armé contre le despotisme , et où les magistrats seuls , peut-être , devoient être inexcusables , lorsqu'ils paroissent en public partager le juste mécontentement de la nation , puisque la loi doit toujours être prête à réprimer l'excès du zèle ? Sont-ce par des scènes scandaleuses données devant les chambres assemblées , ou par une fuite d'écolier , ou par cette rébellion qui met la puissance exécutive dans la nécessité d'avilir l'autorité , ou de la montrer avec un éclat toujours dangereux ? Sont-ce par des intrigues qui ont précédé & accompagné les élections , & dans la création momentanée d'un club qui ressembloit plutôt à une troupe de conjurés qu'à des patriotes , cherchant les moyens permis d'assurer leur liberté ?

Voilà cependant ce qui reste de certains personnages lorsqu'on les analyse , et qu'on veut se rendre compte des raisons pour lesquelles on donne ou on refuse son estime. Quelle différence entre surprendre ou conquérir les suffrages , entre méditer ou déclamer , entre la chaleur de tête et la force de l'âme , entre l'amour de la célébrité et celui de la patrie ! Ce sont ces objets à chaque ins-

tant confondus qui occasionnent nos erreurs, & nous font hasarder notre jugement comme notre confiance.

Je ne parle point de cette insupportable vanité qui feroit détester dans Ludval les talens qu'il n'a pas, & fait rire des faux germes qu'il étale : je ne parle point des ridicules qui l'ont accompagné du fond de la Provence à Lyon, & de Lyon à Paris ; je ne parle point de cette instabilité de principes qui le donneroit à la cour, si la cour vouloit récompenser ses moyens sur le pied qu'il les estime. Tout cela est connu, répété, et accompagné d'étranges vraisemblances.

Sous aucun jour Ludval ne peut être utile dans une assemblée nationale, et sous plusieurs il peut être dangereux. En lui disputant la méditation & la logique, nous ne lui refusons pas le prestige de la parole, ni cette chaleur qui agit avec succès sur les esprits. Mais ces deux ressorts sont presque toujours nuisibles, parce que l'imagination dédaigne de sages mesures, & que l'amour-propre s'enyvre des premiers succès.

A N T E N O R.

A N T E N O R est né courtisan & croit être républicain. Lui-même n'est pas encore bien sûr de ce qu'il pense. Le système de la liberté ouvre un vaste champ à une imagination ardente qui ne cherche que les explosions. Défendre cette antique noblesse qui s'est montrée sous un jour si imposant dans cent époques de notre histoire , lui semble un superbe rôle. Servir un roi que les circonstances embarrasse peut-être , mais que sa probité et son amour de ses peuples rendent si intéressant , est un devoir sacré à ses yeux ; venir au secours d'un peuple , qui n'a quitté l'ancien esclavage que pour une condition plus dure , peut-être , quoique moins flétrissante , enflamme son zèle. Antenor voudroit être à ces quatre postes , & tout-à-la-fois l'homme du peuple & l'homme du roi , noble et citoyen , républicain & aristocrate.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans son ame ,
Tout prince a son hommage , et tout parti l'enflamme.

Antenor épouse avec ardeur les intérêts de ceux qui jouent un certain rôle ; mais si par maladresse ou par imprudence ils mettent contre eux la voix publique , alors il

les abandonne , donnant pour raison , qu'il ne doit pas soutenir des gens qui ne savent pas eux-mêmes se maintenir au degré où ils étoient montés. Il a tendrement aimé un ministre séduisant , un citoyen courageux , une duchesse pleine de raison et de caractère , un magistrat qui s'est montré sous un beau jour ; quand il a vu l'un disgracié , l'autre attaqué sans ménagement , la duchesse négligée et le magistrat oublié , il s'est débarrassé du soin de les justifier.

Il suit les mêmes principes en politique. Deux mémoires plus chaleureux que bien raisonnés , plus forts de recherches que de principes , ont appris au public , l'hyver dernier , que la liberté et le peuple avoient trouvé un zélé défenseur ; mais Antenor ayant vu dans l'ordre privilégié des dispositions contraires , a cru devoir abjurer l'erreur d'un moment et rendre son abjuration publique. A la vérité , c'étoit dans un moment où la fermeté de la chambre des nobles sembloit lui préparer des victoires. Maintenant que les communes semblent la disputer , il est plus que vraisemblable qu'Antenor leur rappellera ses mémoires , comme les vrais dépositaires de ses principes , et donnera pour raison que les députés nobles n'ont pas su conserver leur supériorité.

Quels sont les moyens d'Antenor ? Rien de bien saillant , mais plusieurs choses au-dessus du médiocre ; de l'esprit à dose or-

dinaire , une éloquence verbeuse , mais cependant au-dessus de son style. Il y a pour les observateurs une nuance très-sensible entre une imagination montée et le courage de l'ame , entre les vœux soutenus de l'ambition et le nerf du caractère , entre la franchise et le besoin de s'épancher , entre les déclamations contre la cour et l'éloignement senti de ce genre de vie. Eh bien ! toutes ces différences sont au désavantage d'Antenor.

Pour être juste envers lui , on doit étrangement peser ses paroles. Il est très-capable de servir un parti , mais vous ne serez jamais sûr qu'il le servira le lendemain. Le courage qu'il montre , le zèle qu'il déploie , le projet qu'il développe , sont très-sincères dans le moment , mais il sera un jour tout aussi sincère en les détruisant. Ce n'est pas foiblesse décidée , ce n'est pas inconséquence. Qu'est-ce donc ? Le voici. N'ayant pas une manière de voir prodigieusement étendue , il se livre de bonne foi à ce que l'objet lui présente , il s'enflamme , il s'agite ; l'instant où il est plus éclairé arrive , on lui montre un autre ordre de choses , la discussion étend ses idées , aggrandit sa manière de voir : alors son imagination s'échauffe plus encore , elle agit avec de nouvelles forces , détruit ses premières opérations , et l'entraîne dans un parti tout opposé ; et comme la manie de briller est sa passion dominante , il oublie que les contradictions perdent un homme

dans l'opinion publique, qu'elles tueroient le talent le plus décidé, à plus forte raison.....

Mais dans le parti qu'Antenor suivra, c'est-à-dire, pour le moment qu'il y sera attaché, il parlera avec chaleur, rendra hommage à la vérité, imprimera aux opérations une marche active, et tiendra toute une assemblée dans le besoin de travailler, de délibérer, de décider. Je sais combien il seroit aisé de faire de ce talent un ridicule; mais je sais aussi que dans toutes les assemblées, il faut de ces hommes qui poussent, qui pressent, qui impriment le mouvement au plus grand nombre, tendant toujours à l'inaction.

Antenor est capable des plus grands sacrifices, s'il a sur-tout le mérite de les avoir indiqués, ou si le parti qui s'y soumettra n'est pas le plus nombreux.

Il a un grand courage pour les choses ordinaires; mais la cour dérange ses idées, et il ne résiste pas au spectacle désolant de tant d'imbéciles titrés, comblés des dons de la fortune et de la faveur; tandis que lui, patriote, éloquent, écrivain, homme supérieur, n'a pour théâtre que sa province, et y joue rarement encore le premier rôle.

Antenor comptoit s'appuyer sur une des colonnes de l'état; mais comme la colonne même chancelle, il a saisi la gloire d'une manière plus sûre; d'ailleurs, il n'est pas difficile de prévoir la chute du pouvoir

ministériel ; dès-lors il entre dans ses principes de se retirer à tems.

S C Y R O S.

UN homme , qui non-seulement n'a pas usé son esprit , mais qui pendant trente années l'a enrichi de lectures utiles , et de conversations raisonnées , saisit fortement un sujet , le médite , l'approfondit , le voit sous tous les côtés , et le reproduit dans toute sa force ; il n'est pas surprenant qu'un tel homme attire la foule sur ses pas. La nouveauté invite , et l'explosion d'un talent qui s'est caché long-tems pour se montrer dans tout son éclat , fait une sensation qui fixe les suffrages.

Scyrós a tout ce qui plaît au vulgaire des lecteurs. Un style nerveux , un ton tranchant , des assertions hardies , des pensées neuves , des opinions accommodées au goût dominant éveillent la curiosité et domptent la plupart des lecteurs. Dans l'enthousiasme , on se reprocheroit de revenir sur la seconde impression , et d'examiner si le style *nerveux* est également clair , si le *ton* est monté au degré de la raison ; si les *assertions* émanent d'une imagination exaltée , ou ne sont que les conséquences d'un système suivi dans toutes ses parties ; si les *pensées* ont autant de solidité que d'éclat , de vérité que

de piquant , de justesse que de force ; si les *opinions* sont le résultat de la méditation ou l'impulsion secrète de l'intérêt particulier qui dispose de nos sentimens presque à notre insçu.

Scyros a eu toute l'ivresse d'un premier succès , et s'est persuadé que lorsqu'on est beaucoup lu , on emporte tous les suffrages. De-là cette estime de soi-même , qui est toujours aux dépens des rivaux ; de-là le despotisme sur les sentimens des autres , qui contraste si plaisamment avec la cause que l'on défend ; de-là cet orgueil , qui s'associe quelquefois aux vrais talens , il est vrai , mais fait repentir les autres des éloges qu'ils ont prodigués au mérite que cet orgueil accompagne.

Scyros a l'austérité des mœurs que prescrit l'âge mûr dans un état qui n'excuse pas même les erreurs de la jeunesse ; la dureté du caractère que laisse une éducation négligée , et la fierté que donne la jouissance d'une réputation nouvellement acquise. La nature qui partage ses dons , a refusé celui de la parole à Scyros , l'organe est foible , le geste nul , l'expression tardive , la conception difficile , l'exposé confus ; les grands mouvemens ne sont pas à son usage , et il préfère la méthode à la chaleur.

D'assez bons juges ont prétendu que le principal mérite de Scyros avoit été de publier des vérités crues , qui , à l'époque du mois de janvier passé , étoient le der-

nier terme du courage ; Scyros prétend que toutes les brochures qui ont suivi ne sont que ses pensées délayées et conséquemment affoiblies.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Mais j'ai un penchant à croire , ou du moins à soupçonner que Scyros est un homme que le public a fait ; c'est-à-dire , que d'après la lecture de ses diatribes , l'un lui a prêté du génie , l'autre du talent , celui-ci de l'éloquence , celui-là le courage de l'ame. Chacun a raisonné sur cet être , moitié réel , moitié fantastique. Et comme dans toutes les révolutions il faut des points où l'on s'accroche ; la multitude à laquelle quelques hommes commandent a été portée vers Scyros. Alors , pour justifier des louanges exagérées , on a redoublé d'hommages.

Scyros a donné son nom à la fameuse motion d'après laquelle l'assemblée nationale s'est constituée telle. Mais dans la réalité que reste-t-il de cette motion revue , corrigée , renouvelée , dénaturée , mitigée et refondue ? Il est bon d'avoir de ces chefs d'émeute auxquels le grand nombre se rallie sans même bien comprendre ce qu'ils ont voulu faire penser et faire passer.

Je ne sais si c'est parce que les hommes sont un composé bizarre de contradictions , ou si nous regardons à travers un prisme trop transparent ; mais ces grands hommes

de six mois sont bien au-dessous de ces réputations précipitées. Serions-nous assez injustes pour refuser à Scyros beaucoup d'esprit, une portion raisonnable de talens, et sur-tout des intentions bien prononcées? Non, sans doute; mais pour ne pas tromper la postérité, il faut ajouter que ces qualités brillantes ne sont pas accompagnées de cette mesure qu'il est essentiel de porter dans les affaires politiques. Sans cela on joue le royaume à pair ou non, on détruit sans savoir comment on réédifira, et l'on oublie que pour changer les destinées de vingt-quatre millions d'hommes, il faut les avoir pesées longtemps.

Ce qui a toujours allarmé les bons esprits, c'est la manière leste dont on a parlé de se donner une constitution, et d'imprimer à la machine un mouvement tout nouveau, comme s'il étoit aisé de réunir les volontés de douze cents individus, comme si l'on pouvoit répondre que les provinces consentiroient des arrangemens dont un grand nombre contrarieroit les instructions et les pouvoirs.

Scyros ne semble pas connoître son siècle et sa nation. Rien n'est plus aisé que de montrer les abus, que de déclamer contre l'usurpation des aristocrates. Rien n'est plus difficile que de les corriger, et de partager les branches de l'autorité, de manière que les pouvoirs se balancent. Le peuple a un intérêt pressant de se soustraire

au despotisme , mais il en a un plus grand encore à prévenir l'anarchie ; et comment se dissimuler que les principes des démocrates outrés n'y conduissent ; lisez attentivement les brochures de Scyros , et vous conviendrez que son zele tient de l'enthousiasme , qu'il est plus hardi qu'éloquent , et plus propre aux révolutions qu'aux constitutions.

G U E L B O S I N .

LES formes les plus douces et les plus aimables distinguent Guelbosin. Il redoute les orages des révolutions , il porte tous ses vœux à la paix ; la France est pour lui dans le meilleur état possible. Comment peut-on se plaindre d'un pays qui donne , avec de la gloire et des honneurs , trois cents mille livres de rentes ? Que peut-on mettre à la place qui puisse équivaloir à un si bel ordre de choses ? On vit à Paris au sein du luxe et de l'amitié ; on le quitte un instant pour aller recevoir les vœux et les hommages d'une province , on y revient avec des affaires qui mettent dans la douce nécessité de jouer un rôle à la cour , et l'on exposeroit une si douce existence aux troubles des guerres civiles ! Non. A quoi ferviroit-il d'avoir plus d'esprit que les autres , si ce n'est pour poser sa félicité sur des bases

plus durables , et pour l'étendre aussi loin que possible ?

Guelbosin a une ambition modeste , mais non moins active. Il fixe un but et veut y parvenir. Un autre franchiroit dans un jour l'intervalle qui l'en sépare ; lui , fait tous les jours un pas ; cette marche adroite et sûre n'inspire point à la jalousie des rivaux cette activité qui les rend quelquefois incommodes. On dira peut-être , l'ambition ne se repose-t-elle pas quand on est parvenu au but qu'elle même a marqué ? Non. On s'accoutume aisément à la place qu'on occupe , on jette les yeux sur son mérite , on rassemble dans son imagination tous les services qu'on a rendus , et ceux sur-tout que l'on rendroit ; on se répète que la réputation est comme la flamme qui s'éteint si on ne l'alimente pas. Cédant à l'empire de ces idées différentes , on tâche d'embellir sa carrière , et l'on ne s'arrête qu'au plus haut degré d'élévation.

Guelbosin est un des principaux membres de ce corps qui fait une nation dans la nation , qui doit séparer ses intérêts de l'intérêt général ou cesser d'exister. Quoique né avec beaucoup d'esprit , l'habitude d'une erreur s'est changée en certitude , et il croit sincèrement que la formation actuelle du clergé est sage , politique , essentielle au soutien de la monarchie. Un esprit aimable , modéré , perspicace , défend cette opinion avec plus de succès que ne feroit l'emportement de l'enthousiasme ou l'orgueil de l'opiniâtreté.

On n'explique pas comment Guelbosin a pu se déclarer pour un homme qu'il ne peut estimer, mais pour lequel il n'est plus en son pouvoir de conserver de la considération. Tout changement est l'aveu d'une erreur, et cet aveu semble à ceux qui jouent un rôle, des gages donnés à leur adversaire. Sans cette considération puissante, Guelbosin abjureroit une liaison qui ternira la gloire de quiconque y demeurera fidelle, depuis que le masque a été arraché au visage hypocrite qui en a si long-tems imposé.

Guelbosin sera plutôt utile qu'indifférent dans l'assemblée nationale; il inspirera des idées heureuses, mais il ne les défendra pas avec courage; il éclairera ce qui est douteux dans des comités particuliers, mais il n'ouvrira pas une marche nouvelle. Il ne se vendra jamais à la cour; mais il s'efforcera de concilier ses intérêts avec ceux des peuples, et s'aveuglera au point de croire cela possible; il proposera des sacrifices pécuniaires momentanés, mais il ne renoncera pas à des privilèges usurpés et destructeurs de l'ordre social; il déplorera les vertus d'un homme probe, mais non les qualités d'un citoyen martyr de la patrie.

La province qu'il administre rend hommage à la générosité de ses procédés et à la pureté de ses vues. Il l'a préférée à une autre, et vraisemblablement ne la quittera que pour le ministère; si le ministère est à

l'avenir ce que nous l'avons vu, c'est-à-dire , un fort démembrement de la souveraineté. Sans se jeter dans le champ des folles conjectures , on peut prédire que cette responsabilité refroidira les ambitieux , et que cette surveillance de douze cents députés inquiètera les agens de la chose publique.

D'ailleurs, les esprits doux et pacifiques invoquent le repos plutôt que ces hommes de feu qui s'agitent jusques sur le bord de la tombe.

E U X I N.

DES vues patriotiques, des connoissances réelles, un cœur droit, l'habitude de penser, un désintéressement à l'épreuve, et avec tout cela une réputation incomplète ! Est-ce esprit de système ? Est-ce défaut de connoissance des hommes ? Est-ce le malheur des circonstances ? Je l'ignore. Mais si je ne me défiois pas toujours de l'opinion de la multitude, je pencherois pour l'esprit de système.

Cet esprit que bien des gens croient ne pouvoir s'allier avec la raison sévère, est cependant le produit du génie, ou du moins de cette imagination active qui cherche avec succès le remède aux abus. Dût-on acheter l'avantage qu'on en retire par quelques écarts, les hommes ont-ils un

bien pur, complet? existe-t-il des talens parfaits?

Euxin est vraiment estimable, parce qu'il est laborieux, fécond en ressources, pourvu de ces connoissances de détail qui sont les instrumens de l'homme d'état, et qui, sans constituer le grand homme, prennent cependant la moitié de la vie.

Un autre talent dont on ne parle pas, c'est l'habitude de l'expédition. Dans un gouvernement étendu, tout est soumis à des formes; celui qui les fait imparfaitement, jette par-tout la confusion, de tous les maux, le plus cruel sans doute, puisque si l'on pouvoit en être réduit à une si cruelle extrémité et à un choix, il vaudroit mieux préférer la déprédation avec l'ordre, à la probité avec la confusion.

On ne peut, sous peine d'injustice, refuser des qualités à Euxin; mais il y a loin de ce mérite à celui qui décide un homme, homme d'état. Cette expression présente à l'esprit l'idée d'un génie vaste, exercé, capable d'embrasser la totalité des intérêts de la société, et ce qu'elle exige pour maintenir l'harmonie parmi les individus qui la composent. A ce génie, don si rare, il faut joindre un amas de connoissances qui doivent guider dans les travaux que l'on se distribue sans les épouser partiellement, de manière que, comme Colbert, on ne soit pas exclusivement voué aux manufactures; et comme les économistes, entièrement à l'agriculture.

A ces connoissances , fruit d'un travail si pénible , on doit unir le talent de les employer : la clarté , la méthode , la fidélité aux mêmes principes , l'indulgence pour ceux qui exécutent nos idées , l'art d'évaluer le mérite des instrumens qu'on met en usage , les qualités qui font pardonner à celui qui commande , un empire que ceux qui obéissent ne donnent jamais qu'à regret.

A ces qualités morales , ensemble précieux aussi rare que le génie , heureux qui peut ajouter le courage propre à résister aux hommes conjurés contre leur propre bonheur ? Les difficultés s'hérissent de toutes parts contre celui qui veut servir ses semblables. Il faut enlever une partie de son ame aux méditations , pour la livrer à la défense des principes les plus purs.

J'en demande pardon à Euxin. Il y a un peu de malice à rapprocher de son nom le portrait que je viens de tracer , ce n'est pourtant qu'ainsi qu'on parvient à se faire des idées justes et à exciter l'émulation. Si nous persévérions à croire que nous sommes de grands hommes , le mal seroit sans remède ; ce n'est qu'en connoissant bien ce que nous sommes , que nous deviendrons ce que nous devons être.

L A B U I S.

UN de ces hommes de sens qui ayant toujours exercé leur esprit sur des choses solides, s'identifient pour ainsi dire avec la raison, et marchent à sa lumière dans une carrière inconnue assez lentement pour éviter les chûtes.

De-là cette modération qui n'est pas le résultat d'un plan bien assis et de la certitude d'en réaliser l'exécution; mais elle est l'effet de cette crainte de se compromettre, naturelle à qui va parler un langage étranger.

De-là cette timidité bien excusable chez celui qui se trouve placé entre le roi et la nation; la crainte de déplaire et le vœu de servir, l'amour du bien et l'inexpérience, la droiture personnelle et les intrigues des cours.

Pour présider avec succès une assemblée nationale, il faudroit être dans le secret du vœu général, tenir le gouvernail, et diriger sur la mer mobile des opinions le vaisseau au milieu des écueils de l'intérêt personnel.

C'est alors que la connoissance des hommes est un don précieux. Heureux celui qui pourroit distinguer le courtisan du citoyen, l'ambitieux du patriote, l'homme habile de l'homme faux!

On peut être érudit , bon dialecticien , accoutumé à la discussion de société ; avoir plusieurs genres de mérite et manquer de quelques-unes des qualités essentielles à un président. Cela s'est vu , et cela se verra encore.

La sécheresse n'est pas la fermeté , de même que l'aménité n'est pas toujours faiblesse. Trop de retenue inspire la défiance , et trop de facilité mène à l'insubordination. C'est une plaisante chose que ce que l'homme appelle les vertus. Elles sont presque toujours à côté d'un défaut et séparées par une ligne métaphysique.

Est-ce Labuis qui occasionne toutes ces réflexions ? Oui ; non qu'elles soient parfaitement justes , mais elles s'offrent à l'esprit de celui qui l'observe. Il y a donc un fond de vrai ; car en peignant , je ne puis avoir d'idées que celles que mon modèle m'inspire.

Quand Labuis n'étoit rien , on a cru qu'il seroit quelque chose au poste qu'on lui confioit ; quand il a été quelque chose on a vu que Labuis n'étoit rien. C'est l'histoire de beaucoup de françois. Le bien-dire éblouit ; ceux qui ont avancé que la nation n'étoit pas mûre pour des États-Généraux , avoient-ils grand tort ? Peut-on se dissimuler que le peuple , dans l'ivresse d'une prétendue indépendance , se portera à plus d'un excès ; que le Clergé , menacé d'une diminution de crédit , ne redoublera d'adresse à repren-

dre son ancienne marche ; que la Noblesse , se voyant réduite à sa juste valeur , combattra pour ses antiques chimères ; & que dans cet ensemble il n'y ait pas les forces suffisantes pour jeter les fondemens inébranlables d'une constitution. Il est très-possible que la députation soit ce qu'il y a de mieux , mais non prouvé que ce qu'il y a de mieux suffise à nos besoins. Nous expions cent ans d'amabilité , de gaieté , d'esprit. Quand nous renoncerons à la charmante frivolité , nous saurons nous gouverner. Nous avons dû à Louis XIV et à Philippe , Régent , le petit avantage d'être la nation la plus civilisée de l'Europe. Nous devons peut-être à Louis XVI l'aurore d'une régénération dont jouiront nos neveux. C'est pour eux que nous femons , car nous ne recueillerons pas le fruit de nos travaux actuels.

U. M. A.

DANS un siècle aussi vicieux on est cependant équitable assez pour ne pas faire grace à l'homme immoral en faveur du talent. Personne ne conteste l'éloquence à Uma, personne aussi n'y applaudit. Confondu dans la foule obscure des esclaves, il végète sans gloire, & n'a plus même d'ennemis. Orateur connu des douceurs de l'esclavage, la patrie, les lettres, la philosophie le désavouent également, et ce n'est qu'aux pieds du despotisme qu'il peut trouver un asyle.

Lorsque M. Linguet a pris hautement en main la cause de ce despotisme, on a vu un bel esprit qui trouvoit son compte à défendre un paradoxe, & de la gloire à lutter contre des principes reçus. On pardonne ce délire littéraire, et l'on ne voit plus qu'un lévite ambitieux, s'efforçant d'échaffauder sa réputation. Mais prêter sa plume en secret aux machinations contre la liberté de tout un peuple, appuyer des projets chancelans ou les revêtir d'une sorte de justice, c'est prostituer le don sacré du talent.

Voilà ce que produit cette soif démesurée de louanges. Ne diroit-on pas que la réputation est un bien dont on jouit sans mélange? Tout homme qui veut

être cité, a dix détracteurs pour un panégyriste ; & le frondeur le moins estimable cause à son amour-propre plus de tourmens , que le louangeur le plus décidé ne lui procure de jouissance.

Il y a dans la société un état monstrueux : c'est celui d'un citoyen inutile à sa patrie , d'un prêtre qui ne dessert pas les autels , d'un membre étranger à son corps , d'un homme qui détourne les vues de la nature , d'un laboureur qui ne cultive pas , d'un propriétaire qui n'a point acquis. Tel est un abbé commendataire. C'est bien pis quand , à cet état d'usurpateur fainéant , on joint l'activité de l'intrigue , & qu'on promène de bureaux en bureaux une plume intéressée ; je ne donne pas cela pour démontré , je dis seulement que certains noms réveillent certaines idées.

Uma n'a point encore paru dans les discussions survenues aux Etats-Généraux. Il travaille en secret , & quoiqu'orateur né , il est beaucoup plus propre aux menées , et préfère le labyrinthe des cabinets au grand jour des assemblées tumultueuses.

Dans le tems qu'on parloit des académies , on ne parloit guerre d'Uma. Il aime peu ces discours qui ne frappent que l'air ; il aspire à une gloire plus solide : il réalise son tems et ses périodes , & ne confie pas imprudemment à la renommée ses œuvres & son talent. Il

a peu semé, mais il a infiniment moissonné. C'est un secret inconnu aux économistes des campagnes dont les beaux esprits calculateurs de la capitale se sont réservé l'emploi.

Uma est fort content de lui, de la cour, du gouvernement, des ministres, de l'église, de l'académie; il n'y a que la voix publique dont il est moins satisfait.

Aristocrate déterminé, il s'est glissé dans le parti de Violens et mis à la suite de Ludval, Ludval, si célèbre par sa bouillante éloquence, et qui fait tout-à-la-fois les plaisirs de la cour, l'espérance de son corps, le soutien de son ordre.

Uma, moins ambitieux, se contenteroit du tiers de cette gloire, c'est-à-dire, du premier rôle.

Cette assemblée nationale développera les vues & les vertus, les défauts et les qualités de nos gens à réputation. Mettre à même la puissance exécutive de bien choisir ses coopérateurs, ne sera pas un de ses moindres avantages.

M O R I N V A L.

IL y a des Albinos en administration comme dans l'histoire naturelle. Ce ne sont pas des hommes dégénérés comme le prétend M. de Paw , mais c'est une petite espece , sans nerf , sans force , sans vues. Tel est Morinval : poli , gai , attentif , adroit , officieux , mais aussi incapable de porter le fardeau de l'Europe , que d'entrer dans le plan de la régénération intérieure. S'il étoit possible de l'opérer à un souper ou dans un petit conseil ; si l'on pouvoit calmer le peuple avec de beaux préambules ou des déclarations pleines d'une astutieuse éloquence ; à la faveur d'une loterie , d'un emprunt , d'un revirement , d'une vente d'offices , on pouvoit se promettre de garnir le trésor royal , Morinval feroit sa partie comme un autre , et marcheroit par un sentier étroit au temple de la gloire. Mais parvenu à une époque où la nation s'émancipe , & veut bien confier son autorité , où elle substitue à des marches ténébreuses une gestion publique ; où chaque citoyen est invité à vérifier par lui-même l'emploi des deniers auxquels il a contribué ; Morinval , épouvanté recule , et n'ose même pas être l'instrument secondaire de cette puissance colossale qu'il contemple avec effroi.

Il est des places pour lesquelles on ne devroit pas pouvoir trouver des hommes. La mort ou la disgrâce les fait-elle vaquer ? la médiocrité présomptueuse les sollicite avec une hardiesse qui trouve sa peine dans un prochain exil ; mais dans le court intervalle qui le sépare de l'installation , on a égaré la volonté des rois et obscurci la splendeur de sa nation.

Le vulgaire croit que , pour remplir certains postes , il suffit de donner des audiences , d'avoir des subalternes intelligens , de siéger dans le conseil des rois. Il est vrai que si l'empereur n'avoit pas un *Kaunitz* , la Prusse un *Hertzberg* , Naples un *Acton* , l'Angleterre un *Pitt* , les choses pourroient aller , mais opposer à de tels hommes un petit françois bien superficiel , bien confiant , bien ignorant ; un courtisan flexible , toujours prêt à nouer ou à dénouer une intrigue , passant d'un avis à un autre , parce qu'il ne leur donne jamais de base ; c'est une plaisanterie politique , dont on seroit souvent victime , si la providence ne réparoit encore plus de sottises que les hommes n'en font.

Aucune époque , aucun succès , aucune opération n'ont encore marqué l'administration de Morinval ; vraisemblablement il ne voudra pas faire une trop grande lacune dans l'histoire ; il seroit plus sage encore s'il en faisoit une dans le ministère , & si , nouveau *Curtius* , il se précipitoit

cipitoit pour sauver la patrie , dans l'abîme d'une profonde retraite. Il y a au moins une douzaine d'ex-ministres qui l'ont adoptée. Ils s'en trouvent parfaitement bien , & la patrie encore mieux. Un si bel exemple devoit être imité. L'opinion générale , distributrice des seules louanges à désirer , ne le laisseroit pas sans récompense. On auroit tous les honneurs d'un sacrifice qu'on peut éloigner à force d'intrigue , mais qu'on évite rarement.

Il y auroit de l'injustice à reprocher à un homme la médiocrité de ses moyens. La nature les distribue à son gré , et surtout nous ne sommes pas les maîtres de notre éducation. Mais ce qui rend excusable , c'est de se charger de fardeaux si disproportionnés à ses forces , c'est de sacrifier l'état à sa vanité ; quand un emploi demande évidemment un amas de connoissances qu'on n'a pas pu se procurer , peut-on se permettre de l'accepter ? Doit-on se taire quand il s'agit de compromettre les avantages de la paix , ou l'honneur d'une nation ? J'applaudirai tant qu'on voudra au zèle de Morinval , j'invoquerai pour lui la fortune , mes vœux le porteront au comble de la faveur , mais je le conjurerai de descendre d'un poste trop éminent.

Il est un genre de mérite auquel la cour offre un asyle assuré. Tout le monde remplit également bien les places d'hon-

neur ; et si par hasard on les remplissoit mal , tout iroit également bien. La cour vous réclame , Morinval ; la nature vous y a destiné ; et votre maniere de parler , d'exister , de plaire , de servir , la seconde merveilleusement bien.

J U N I U S.

EH ! quoi , Mathan , d'un prêtre est-ce là le langage ?

Il est des hommes qui ne sortent jamais impunément de leur médiocrité. Quand le ciel nous refuse certains talens , il nous commande un rigoureux silence. Junius s'étoit si mal trouvé de l'avoir rompu pendant les élections ! Quel ange de ténèbres lui a conseillé d'allumer les flambeaux de la discorde ?

Junius est un de ces braves gentils-hommes qui font de très-médiocres archevêques , & de ces passables archevêques qui font de très-mauvais hommes d'état. On dessert cruellement certains personnages quand on leur donne de grandes places , ou quand on les tire de ces places pour mettre en évidence des talens qu'ils n'ont pas.

Christophe de Beaumont , vertueux et entêté , généreux et intolérant , peu instruit , mais ayant un certain tact dans le choix de ses coopérateurs , mérita l'amour

du peuples. Quoique fidelle à ses principes , il fut constamment outré dans son zele , mais il renferma ce zele dans les affaires de son ministere.

Junius , qui n'a ni occupé la renommée , ni excité l'envie , ni armé les langues calomnieuses , se voit tout-à-coup en butte à la fureur du peuple. Pourquoi ? C'est que , comme prélat , on le tient pour nul et on lui pardonne de l'être ; mais on ne veut pas qu'il ne quitte sa nullité que pour passer dans le fanatisme féodal.

Ces prudentes combinaisons l'ont jeté dans l'assemblée nationale. C'étoit , sans doute , la meilleure façon de réparer ses premieres démarches & de faire oublier sur-tout cette fatale élection où tant de pouvoirs remis à la même volonté faisoient une espece de dérision , d'un choix auguste qui devoit reposer sur la plus grande liberté.

Quant à l'imprudente démarche faite auprès du Roi , le motif l'excuse. L'objet , les circonstances la rendoient hors de propos , & le peuple pensa le punir avec trop de sévérité ; la conversion subite qui l'a suivie la montre sous un jour plus défavorable encore. Dans cette suite de contradictions , ne voyons que la triste nécessité de s'abandonner à des impulsions étrangères , quand on ne peut pas soi-même imprimer à sa marche un mouvement réglé.

L I N A C O U R T.

UN homme simple et bon , mais qui a cette justesse d'esprit que nous appelons bon sens , se fait pardonner le défaut de perspicacité , comme celui de rendre mal sa pensée. Un homme médiocre et prétentieux , à qui cette présomption , fille naturelle de la bêtise que nous nommons fatuité , se fait siffler par quiconque prend la peine d'observer l'incohérence de ses démarches. C'est à propos de Linacourt que je faisais ces réflexions.

La figure , la naissance , la fortune conserveront-elles à jamais un si grand empire sur nos opinions ? Si elles abandonnoient Linacourt , que deviendrait-il ? L'un l'a rendu tyran de la beauté , l'autre ivre d'orgueil , le dernier insolent ; insolent est le mot.

Il a trouvé le moyen de se glisser aux Etats-Généraux : le titre de duc en impose aux provinciaux électeurs. Ces gens de cour jouent pour quelques instans la bonhomie ; et le tiers-état qui ne sait pas encore ce qu'il est , ne s'affranchit que peu-à-peu de l'empire du préjugé. Cet empire est plus fort encore , lorsque la renommée exagératrice a répandu qu'un homme est dans la faveur et vanté les ressources de son crédit.

Il seroit inutile de chercher une morale sévère chez un homme de la cour ; mais entre la sévérité des mœurs et l'immoralité profonde , la distance est immense. Jamais l'ordre privilégié n'éleva de si orgueilleuses prétentions , et jamais ses mœurs ne le ravalèrent autant.

Si nous vivions à cette brillante époque où la parole dispensoit des contrats , où l'honneur délicat présidoit à tous les arrangemens de la vie , où la délicatesse épuroit les sentimens , où l'humanité généreuse descendoit aux besoins du peuple , où la loyauté caractérisoit un gentilhomme , on rendroit hommage aux vertus comme au rang ; mais à une époque où la noblesse avide dévore les graces pécuniaires , où elle endure l'insulte la plus atroce , où croit l'effacer avec quelques gouttes de sang versé ; où le commerce avec les femmes est un tissu honteux de scélératesses et de fourberie , où l'homme en place , inflexible , n'accorde que par ostentation des secours long - tems mendiés , où le mensonge est une gentillesse , le jeu une spéculation , l'art de causer les jeux de la calomnie , l'ambition un métier ; la noblesse , dis-je , espere - t-elle toujours en imposer , et croit-on qu'au siècle des lumieres , on veuille encore tenir compte aux hommes des vertus de leurs ayeux , ou de l'antiquité des parchemins ? Le monde , en vieillissant , ne se corrige pas , mais il change de travers , ou du moins

il substitue à ceux qui sont fondés sur l'ignorance et le préjugé, des idées qui s'accordent davantage avec les lumières.

Un seul homme, sans doute, ne mérite point cette masse de reproches, mais respirant le même air, membre du même corps, on participe à ce relâchement de principes, et l'on est le jouet de ces répréhensibles erreurs.

Linacourt a peu de ces traits caractéristiques qui peignent un homme. Il a revêtu ses formes extérieures de dignité, de politesse, de bienfaisance, au besoin du patriotisme, de popularité, de zèle militaire; il est également prêt à être ambassadeur, ministre, colonel et également propre à ces différens postes. Cette disposition constante à tout solliciter, tout accepter, à tout garder, sans consulter ni ses goûts, ni ses moyens, ni les intérêts d'autrui, prend sa source dans une façon de voir bien coupable, et présente d'étranges conséquences si on veut les prévoir. Mais aujourd'hui mériter n'est rien, obtenir est tout.

B A L B U S.

Tout le feu et toute la présomption du talent. Un premier succès enivre. On croit que les louanges partent d'un cœur attendri ou d'un bel esprit subjugué. Ce n'est qu'après des expériences répétées, qu'on évalue le bruit passager des applaudissemens.

Balbus, enflammé de l'amour de la patrie, croyant que tout ce qui est possible est faisable, qu'il suffit de vouloir le bien pour l'opérer, Balbus, dis-je, se livre aux plus douces illusions, et berce son esprit d'une régénération nouvelle; il s'exprime avec chaleur, parce qu'il est pénétré; il a l'éloquence de l'âge, que l'inexpérience fortifie encore. Celui qui ne prévoit pas les difficultés, qui ne suppose aucun obstacle, est bien plus véhément que l'homme accoutumé à trouver des écueils, et qui sait que les hommes s'opposent à leur propre félicité.

Il est un âge où l'on se persuade aisément que l'esprit a un empire invincible sur les humains, et que le zèle coalitionné avec le talent ne doit pas rencontrer de résistance. De-là les projets de braver les préjugés, de porter la vérité aux pieds du trône, d'arracher le peuple à la servitude, d'épurer la route par où passent les

impôts. Les brillantes idées fermentent dans une tête chaleureuse, qui se refroidit insensiblement à l'aspect des ombrages de tout genre que suscitent les passions humaines.

Cette première tenue d'états-généraux servira surtout à faire connoître les hommes que la nation emploiera un jour. On voit que tel député est fini, que tel autre n'est pas mûr, que celui-ci est plus avide de louanges que de sciences réelles, qu'un autre met à profit les circonstances; et sans tromper aucuns des partis, cherche à leur persuader qu'il peut les servir tous.

Balbus ne s'est pas jeté dans tous les calculs encore : la soif de paroître est la passion qui l'agite; il emploie à écrire le temps où il n'est pas possible de pérorer, et il saisit les occasions de parler avec cette ambitieuse imprudence, qui ne permet pas de réfléchir sur les avantages de le faire désirer. Cette éloquence, prodigue de mots, de sentimens exagérés, de vœux enthousiastes est celle du premier âge; mais elle ne laisse pas les impressions profondes qui assujettissent les esprits à un parti, et érigent en loix et en principes les opinions.

Balbus promet de grands talens, mais le moment actuel n'est point appelé à en moissonner les fruits; à moins que, devançans son âge, il voulût tomber aux pieds de l'expérience, se dépouiller d'un certain respect pour les talens oratoires,

et

et se vouer à cette raison dont la lueur douce et permanente conduit sûrement à la vérité. C'est ainsi qu'a pensé le Marcellus de l'Angleterre et qui s'est rendu si utile à sa patrie. C'est le comble de l'habileté que de joindre à la vivacité , qui est l'apanage du jeune âge , le sang-froid qui est le partage d'une autre époque.

Il me semble qu'il n'est pas si difficile d'être modeste. Si l'on considère combien de gens nous surpassent , combien plus encore nous égalent , et combien sur-tout il s'en prépare qui vaudront mieux que nous : ils trouveront la carrière battue , et nous sommes obligés de la débarrasser. Quiconque n'est pas modeste , ne se fait valoir que parce qu'il craint de n'être pas mis à sa juste valeur. Il oublie que les hommes rebelles aux louanges qu'on sollicite , prodiguent celles qu'on a l'air de vouloir éviter.

Balbus a la conscience de son talent , et toute modestie lui semble une dérogeance. Il n'y a que les sots , dit-on , qui ne sachent pas ce qu'ils valent. Permis de le savoir , mais non de le montrer , et sur-tout de l'exagérer. Balbus , au reste , n'a que le défaut de son siècle. La mode est de tout confondre ; l'opiniâtreté est avoir du caractère ; être méchant , c'est avoir du trait ; l'amour de la paix est défaut d'énergie ; écouter l'ambition , c'est voir en grand ; et ce qui caractérise un esprit à lui , c'est de trancher , de résoudre.

dre les difficultés qu'on n'entend pas , c'est adopter des ouvrages pour siens qu'on n'a pas même lus , c'est paroître ce qu'on n'est pas ; différence sensible avec la fin du siècle de Louis XIV , où l'on n'étoit rien de ce qu'on paroïsoit.

S T E P H A N O.

STEPHANO écrit avec intérêt , parle avec facilité , mais n'est pas un penseur ; moins encore un homme d'état et nullement un philosophe. Il ne médite rien de grave , mais il profite des circonstances. Il n'a pas écrit pour la patrie , il a seulement fait un livre. Il mene de front le bien public et ses vues personnelles , et du moins espere la révolution dans ses affaires , si non prochainement celle de l'état. Parle-t-on de Stephano , on est tenté d'admirer. Parle-t-on à Stephano , on se reproche une ridicule facilité.

Tout prêtre veut être curé , tout abbé veut être prélat , tout prélat veut être cardinal , tout cardinal veut être pape. Qui ne peut parvenir à la thiare vise au patriarchat. Pour qui créeroit-on cette place , si ce n'est pour un citoyen zélé qui prêche contre la féodalité , comme il a prêché contre Rome.

Stephano se distingue des gens de son métier en ce qu'il est aussi tolérant que

d'autres sont entiers. Soit qu'une des deux religions compose moins que l'autre, soit que celle-ci long-temps humiliée n'aspire qu'à sortir de l'abaissement dans lequel on l'a tenue. Stephano, son principal appui, n'a pas, comme ses superbes rivaux, les pieds dans l'or et la tête dans les cieux.

Dans presque tous les corps la médiocrité officieuse remporte plus de victoires que le talent décidé. Le talent, si fier de ses avantages, parle en despote et abuse de ses droits; la médiocrité ne dissimule pas son insuffisance, propose avec l'expression du doute modeste, et cherche à mériter plutôt qu'à conquérir les suffrages. C'est en carressant la vanité des grands hommes qu'on les subjugue; comme c'est en prêtant de l'esprit aux sots qu'on dispose de leurs opinions.


Stephano se fait précéder d'un livre qu'on a lu; ce livre n'a rien appris, mais il a rassemblé sous un même point de vue ce qui s'étoit dit dans des écrits où l'on discute; l'esprit de l'homme, enclin à la paresse, sait gré à quiconque lui épargne des recherches et lui fournit une suite de raisonnemens dont il va se faire honneur dans une classe d'auditeurs moins éclairée.

Stephano a une portion de ce talent qui ne s'élève pas jusqu'aux circonstances actuelles. Mais la facilité à commenter des choses communes, use les moyens, consume le tems, et affoiblit les ressorts

de la pensée. Pourquoi se déguiser que l'assemblée nationale a trop pesé sur de minutieux détails , et que la manie de montrer de l'éloquence , a allongé l'examen des questions ? Stephano se disculperoit moins qu'un autre de ce reproche mérité.

Il a besoin d'exister dans l'opinion des hommes ; d'abord missionnaire , puis apôtre , ensuite pontife , il aspire à une autre sorte de gloire. Sans pouvoir marquer jusqu'où il étendra ses succès , du moins a-t-il sorti son nom de la foule , et s'est-il placé parmi les coopérateurs avoués de la révolution , dont personne ne peut fixer l'époque , mais dont chacun ne peut garantir l'existence.

Si nous n'avions pas dit que nous ne parlions jamais de probité , parce que nous la supposons dans tous les représentans , ce seroit dans ce moment le cas de rendre hommage à Stephano.



G O S L E R.

JEUNE encore , brûlant du désir de se faire un nom , Gosler s'est lancé dans la carrière. Ses titres sont un grand nom , le don rare de la parole , et une extrême clarté dans les développemens. Il n'a pas prodigieusement étudié , mais il a beaucoup écouté , ce qui revient à-peu-près au même.

Gosler s'est montré avec succès dans les élections de Paris ; zélé , actif , beau discoureur , esprit conciliateur , on l'a vu sous des rapports intéressans. Il est moins en évidence dans l'assemblée des nobles. Ce qui feroit soupçonner que c'est sagesse , c'est qu'il a peu de rivaux.

Un point allarme pour lui. Quelle part a-t-il eu à ce cahier de Paris , le plus mal conçu de tous ceux qui ont paru , le plus répréhensible en principes , le plus stérile en conseils , le plus avare des vues régénératrices. S'il l'avoit rédigé , il faudroit étrangement baisser d'estime , et reprendre une partie de nos louanges ; mais n'ayant que des raisons éloignées de l'en croire coupable , nous sommes peut-être injustes.

Gosler défend son ordre avec plus de chaleur que de vraie connoissance de ce que l'on en exige. On veut anéantir les

privilèges, dit-on, dépouiller la noblesse ; bientôt la démocratie donneroit des loix. Plus on examine ces objections, et moins elles sont fondées ; aucun pouvoir ne peut faire que ce qui est ne soit pas. Et si les démocrates avoient conçu le projet d'une égalité chimérique, ils feroient moins d'efforts pour être admis dans des corps distingués par l'opinion. Mais entre conspirer hautement contre la noblesse, et lui disputer la totalité des graces, il y a un intervalle immense, et c'est sur quoi Gosler n'a point assez médité. Les représentans du peuple consentent à ratifier tous les droits honorifiques, mais non à fournir les sommes immenses qui relevent l'éclat de ces races illustres, bientôt confondues dans la foule, si des graces pécuniaires ne les soutenoient.

Gosler a plus d'une fois dissimulé avec adresse cette distinction si essentielle. L'empire que donne les richesses est le plus fort de tous : c'est celui qui fait les tyrans. Quand on dispose de l'or, on dispose des graces : et qui dispose des graces, dispose des volontés humaines, toujours forcées en dernière analyse de se plier aux besoins. Or, est-il naturel que le peuple fournisse le métal avec lequel on doit forger ses chaînes, & qu'il mette à même les Grands de contrebalancer sa force, qui n'est que dans le nombre. La nation veut donc soutenir

l'honneur du trône , préparer la défense contre ses ennemis , fournir tout ce qu'exige une sage administration ; mais non enrichir annuellement une foule de familles oiseuses , qui cherchent dans l'intrigue des moyens de fortune.

Gosler , ouvrez les yeux , et vous verrez autour de vous deux familles seules qui coûtent à l'état trente millions pour avoir fait une besogne qu'un commis de dix mille francs auroit beaucoup mieux faite.

Vous répondrez , peut-être , que la moitié de ces graces , tant enviées , sont données à ceux qui viennent de quitter l'ordre plaignant , et qu'avec un peu de patience , ceux qui le composent passeront dans l'ordre privilégié & seront admis au partage des faveurs. C'est sans doute la meilleure des objections à faire , mais le plus grand des malheurs à prévoir , et le plus grand des maux à éterniser.

Gosler est digne de se mettre au-dessus de l'opinion générale & de se placer parmi ceux qui ont la noble fierté d'exister par eux-mêmes. Il a l'esprit qui subjugue , l'ambition qui fait passer par dessus les obstacles , le talent qui justifie les essais audacieux , la considération qui en impose aux envieux , l'adresse qui fléchit les honnêtes gens entêtés , cet ensemble de qualités qui donne le succès.

L A X E M.

PERSONNE n'est plus étonné de jouer une espece de rôle que Laxem lui-même. L'administration n'est pas dans sa tête, la patrie n'est pas dans son cœur, et l'éloquente vérité n'est pas dans sa bouche, la force n'est pas dans son caractère, l'ambition n'est pas un de ses besoins. Une jeunesse livrée aux femmes, un âge mur ressemblant à la décadence, un éloignement naturel pour la cour, ne présageoient pas une espece d'homme d'état.

Laxem est né avec de l'esprit, de la grace, de l'amabilité, un penchant marqué pour la paresse, pour les choses extraordinaires qui ne gênent pas, avec une hauteur difficile à allier avec la connoissance des choses et des hommes.

Son nom lui en impose à lui-même, et il croiroit affliger ses ayeux dans leur tombe s'il admettoit des principes qui, sans rabaisser les grands, élèvent des êtres qui ne sont pas faits pour ramper, et que nos préjugés ont tenu long-tems dans l'abjection. Il ne considere ni l'équité naturelle, ni la nécessité de céder à l'opinion, ni l'avantage général. Il ne rêve que connétable, et croiroit manquer à la postérité s'il lui laissoit l'exemple du patriotisme populaire.

Laxem

Laxem est comme les beaux esprits qui parent leur style des fleurs de rhétorique , ou comme les Virtuoses qui ne chantent jamais la note , ou comme les peintres qui négligent le dessein en faveur du coloris. La vérité toute nue a quelque chose de froid à ses yeux , et il prête volontiers des ornemens à cette fille du ciel , qui se fait gloire de se montrer telle qu'elle est. S'il raconte , il brode ; s'il veut étonner , il exagère ; si le fond est stérile , il ajoute ; s'il manque d'intérêt , il suppose ; s'il tourne court , il supplée , et imite les poètes qui se sauvent par les épisodes , de la stérilité , ou qui s'égarerent dans des fictions agréables. Il étoit possible d'exprimer en moins de mots ce que je voulois dire ; mais il y a des momens où il ne faut pas être si concis.

Si Laxem étoit un peu plus conséquent dans sa façon de raisonner , un peu plus versé dans l'histoire de son pays , un peu mieux au fait des droits du peuple et de ceux du roi , un peu moins docile à la voix impérieuse des préjugés , il auroit conquis beaucoup de suffrages. Mais si l'on raisonne d'après les autres , si l'on veut accommoder les affaires à ses penchans , si un esprit naturellement peu juste n'est pas dirigé par les opinions des maîtres de l'art , non-seulement on ne persuade pas , mais il est bien à craindre que l'on ne donne beau jeu aux plaisans

capables de rire aux dépens d'un duc et pair comme d'un bourgeois.

Deux mille députés comme Laxem ne feroient pas une constitution. Beaucoup de phrases , de sarcasmes , du trait quelquefois ; mais dresser un plan , faire un système , régler une marche , élever un édifice , tout cela est au-dessus d'un courtisan adroit , d'un françois aimable ; nous sommes faits pour les soupers , pour les spectacles , pour les parties de plaisir , mais non pour discuter long-tems le même objet , et errer dans le labyrinthe d'une nouvelle législation. Si tel est le caractère général des françois , ce n'est pas Laxem qui fera exception : gai , caustique , causeur facile , il n'est ni méditant , ni calculateur , ni philosophe , ni économiste.

T O M A N.

QU'UN homme , habitant les pays de l'intrigue , se montre tantôt sous une face , tantôt sous une autre , qu'il cherche à séduire le parti auquel il paroît se livrer , sans se rendre odieux à celui qu'il dessert , c'est une vieille marche qui n'étonne plus , et qui réussit encore quelquefois ; mais qu'au moment présent , lorsque cent mille personnes ont les yeux ouverts sur ce qui se passe à Versailles , un homme d'un esprit ordinaire , imagine jouer un jeu qui ne sera connue de personne , c'est le comble de la mal-adresse ou de l'orgueil.

Toman a voulu faire plusieurs person- nages , et paroître tour-à-tour bon ci- toyen et esprit conciliateur , l'oracle de son ordre et l'organe du ministre , etc. Ce rôle , fort au-dessus de ses forces , a bientôt été connu , et Toman a trouvé l'assemblée nationale sans estime , et le ministère sans confiance. La première l'a soupçonné vendu , et l'autre , n'être pas bon à acheter. Jugé tout-à-la-fois infidèle et incapable , le courage qui sert de prestige au talent , a manqué , et Toman commence à justifier le sort qui l'avoit fait pour les places très-sulbalternes.

Pour servir un parti quelconque dans

les grands troubles , au moins faut-il , au défaut du génie , avoir les grands moyens d'exécution , présens de la nature avare. Mais l'usage vulgaire de la parole , ce qu'on nomme la routine des affaires , un peu plus de hardiesse que le commun des mortels ; sont les ressources de la médiocrité officieuse , et non les resorts d'une ame enflammée de l'amour du bien. Toman n'a pas compté sur ses talens pour servir les Etats-Généraux , mais il a compté sur les Etats généraux pour faire briller quelques lueurs de talens.

Il est des hommes qui paroissent agités et conservent le plus beau sang-froid : qui parlent en belles phrases des calamités de l'état , abondent en descriptions et sont stériles en remèdes ; tel est Toman , fort affairé , mais peu occupé. Pensant peu à ce que deviendra la patrie , beaucoup à ce que fera l'assemblée , n'ayant qu'une idée imparfaite de la révolution , et aussi incapable d'en prévoir les suites , que d'en prévenir les malheurs , ou d'en accélérer l'époque , si elle est en faveur de la classe du peuple.

Toman n'étoit rien il y a un an. Car , qu'est-ce qu'un commis dans une masse de vingt-quatre millions de sujets ? Tout-à-coup son ambition naît des circonstances ; et comme si l'ambition émanoit du talent , ou le donnoit , il s'est présenté dans l'arène. D'abord on l'a vu cacher son indécision , ou plutôt l'opinion qu'il

vouloit faire passer dans des discours entortillés. Pressé d'être clair, il a feint du courage ; trop vaniteux pour se perdre dans la foule, trop foible pour se faire un parti, il a vacillé sans cesse ; et du moment que ces vacillations ont été connues, ses discours comme ses principes, sont devenus indifférens à la multitude ; il a été rangé dans la classe de ceux qu'on écoute sans les entendre, ou qu'on entend sans les réfuter. Toman ignore-roit-il que, dans toutes les circonstances quelconques, il faut prendre un parti..... La manie de les concilier tous prépare la chute de son protecteur. Il vaut mieux être conjuré comme Catilina, rebelle comme Pugatschew, oppresseurs comme Cromwel, ou despote comme Meaupeou, que l'organe timide d'un ministre astucieux qui veut calmer le peuple et non le soulager. Jamais il n'y aura de paix solide entre celui qui dévore et celui qui fournit, entre celui qui périt et celui qui souffre. Toute la nation n'a pas trop de sa force pour résister à une autorité de douze cens ans, souvent convertie en despotisme écrasant, et toujours mere d'une foule d'abus. Or, devenir le champion de cette autorité usurpatrice, c'est tromper le vœu du peuple et trahir le ministere passager qu'il a confié. Toman ressemble à la plupart des hommes qui se familiarisent avec les principes, parce qu'ils ne pesent jamais les conséquences ;

pressés d'obtenir un emploi qu'ils sont incapables de remplir, oubliant toujours que le mal n'est pas de vivre ignoré, mais de se montrer sous un jour défavorable.

L A N O S E.

LANOSE montre une fermeté de caractère qui n'est point à l'usage de sa maison. Fidelle à la cour, fidelle à l'église, fidelle à ses principes, il aime encore mieux les rois peres de la noblesse, que peres du peuple. Transfuge de cette famille, docile aux circonstances, Lanose a embrassé avec courage les intérêts de la multitude opprimée; et professé une doctrine tout-à-fait étrangère aux siens.

Lanose a la chaleur de l'ame, qu'il faut bien distinguer de la chaleur de tête : la première produit de grandes actions, l'autre n'occasionne que des disputes; aussi Lanose est-il éloquent sans penser à l'être, et ses idées s'échappent-elles d'une ame de feu, agitée tout-à-la-fois par la crainte et l'espoir, le desir du bien et la vue du mal, le chagrin de voir les questions mal saisies, et les moyens d'éclaircir l'erreur.

Les hommes vifs, pleins de leur sujet, exagèrent volontiers et vont ordinairement au-delà du vrai : c'est un défaut, sans doute, mais ce n'est qu'à ce prix qu'on achete les

grandes qualités de l'homme propre aux révolutions ; on passe le but , on revient sur ses pas et on le touche. L'expérience arrive lentement , elle seule instruit ; l'esprit entreprend , l'ame triomphe des difficultés , l'amour de la gloire soutient dans la carrière , mais l'expérience seule assure la marche et tranquillise sur toutes les opérations.

Dans les troubles qui font tant de malheureux et tant de coupables , celui qui , tel que Lanose , passe de la poussière des camps dans les tribunes , ne peut pas être deux hommes différens : l'un , plein d'ardeur , dépositaire et soutien des droits de l'autorité , toujours prêt à frapper ; l'autre , plein de sagesse , craignant de coopérer à l'abus de la puissance , et toujours ennemi des ordres qui versent le sang. Il ne faut donc pas s'étonner si , dans la discussion , on lui trouve le ton tranchant , hardi , et toujours quelque chose de militaire , si je puis hasarder cette expression.

Lanose l'avoit entièrement déposé le jour des élections. Se trouvant par sa place président de l'assemblée , il sentit que la volonté générale devoit seule le nommer , et se dépouilla d'un droit fondé sur la coutume , bien plus que sur la raison , et abjura sa présidence. Je ne veux pas donner à cette action noble et simple plus de valeur qu'elle n'en comporte , mais faire observer que tout parle en faveur de celui qui saisit les plus petites occasions d'exécuter ce qu'il

propose , et de convertir la théorie , toujours facile , en pratique , qui coûte quelquefois des sacrifices.

Il ne tiendrait qu'à nous d'étendre davantage les louanges dues , peut-être , à Lanose , mais on est dispensé de louer ceux qui ont déjà prévenu les hommages qu'on leur destine , et dont l'amour-propre va toujours au-delà de ce que les autres pensent. La modestie est un être de raison , et une espèce de crime aujourd'hui parmi les jeunes gens d'un certain vol , mais il faut avouer que Lanose passe les bornes. On n'est pas de cette présomption. Comme elle s'abaisseroit , si l'on jettoit les yeux sur ce qui manque , et qu'on voulût convenir avec soi-même , que le défaut de connoissances profondes seul , peut et doit dissiper les fumées d'orgueil dont on s'enivre à plaisir.

Il est difficile d'être modeste quand on est médiocre ; mais que cela est aisé quand on est placé hors de la ligne commune ! & que cela est adroit , si l'on est à portée de devenir un homme supérieur.

T I G E L L I N.

TIGELLIN ne songe ni à conquérir des suffrages , ni à jeter les fondemens d'une réputation ; convaincu que la pétulance , l'ostentation , le desir de briller , caractérisent certaines nations , il conserve un sang-froid inaccessible aux excès contemporains ; et sans jamais se départir de ses principes , il marche au but.

Il compte pour peu de chose le fracas de l'éloquence , l'honneur de rédiger des motions , et sur-tout tient au-dessous de lui de voler celles des autres ; mais quand il a mûri long-tems une idée , il la propose , l'explique , en démontre l'utilité ; et peu lui importe que ses rivaux la revêtent de leur coloris , et la donnent pour le fruit de leurs méditations politiques.

Les talens sont divers : l'un convainc , subjugue , et fait de son opinion une loi souveraine. L'autre insinue , persuade et fait de son avis un guide prudent , sur la foi duquel on entreprend des routes périlleuses. Celui-ci éblouit , et mêle l'onction du patriotisme à la justesse du raisonnement , et emporte les suffrages. Celui-là décide et fixe les idées chancelantes par la confiance qu'inspire la droiture de son ame et la bonté de son esprit. Tel est Tigellin.

Il sait que le vulgaire prend de la timidité pour de l'impuissance, la modération pour la médiocrité, la sagesse pour de l'inexpérience ; mais comme il aspire à être un citoyen utile et non un homme d'état, à servir son pays, et non à se faire une réputation, il abandonne le public à ses jugemens erronnés ; et sans les mépriser il s'en passe.

Il n'est pas toujours nécessaire de donner un grand ouvrage pour se faire une réputation. La confiance cede à la raison éclairée, comme aux mouvemens de l'éloquence. Qu'ils sont rares, qu'ils sont utiles les esprits lucides et profonds, dont la méthode est sûre, sans être froide, et la marche sage, sans être lente. Je ne sais s'il ne faudroit point bannir des matières économiques, les ressources decevantes de l'art oratoire, et adopter un langage proportionné au sujet ; de manière qu'on ne s'occupât que du fond, et non de la forme de l'objet, ni de l'auteur.

Si la justesse d'esprit est toujours un don précieux, combien cette rare qualité gagne-t-elle de prix dans une circonstance où tout est exagéré, et où tous les partis abondent chacun dans leurs sens ; à une époque où l'on n'est point encore assez instruit pour se renfermer dans les vrais principes, et où chacun regarde l'autorité comme un ressort qu'on peut plus ou moins serrer, il faut l'avouer,

avec douleur, une grande moitié des membres de cette auguste assemblée, donne trop ou trop peu d'étendue au pouvoir exécutif. Ils croient que c'est avoir remporté une victoire que de le restreindre, sans s'appercevoir que le pas qu'ils font pour s'éloigner du despotisme, les jette dans l'anarchie; mal plus réel plus insupportable que la sévérité outrée d'un seul.

Tigellin ne pense pas que la régénération d'un peuple soit l'ouvrage de quelques séances, qu'il faille saisir les circonstances où les têtes soient échauffées, qu'il faille faire une espece de surprise à la nation; et il croit que plus la réflexion aura mûri les projets et les réglemens, plus les réglemens acquerront de confiance et de respect. Il s'appuie de l'exemple de la convocation des états-généraux, faite avec précipitation, et sujette à mille inconvéniens auxquels on s'efforce de remédier depuis le 6 Mai.

R A B I N.

RABIN avoit un pere borné, distrait, complimenteur, bon-humain; il eût fait jetter par les fenêtres l'astrologue qui auroit prédit que son fils feroit placé au premier poste de la magistrature. Misérable ambition, à quel point tu nous aveugle! Le mal n'est pas d'être médiocre, mais d'accepter une place qui ne permet pas de l'être.

Rabin veut être magistrat, & n'en a point le nerf; il veut être courtisan, & n'en a pas la souplesse: il veut être & devrait en effet être orateur, & n'a point d'éloquence; malheureux combat entre sa place & ses moyens, dans lequel Rabin a toujours le dessous!

Je ne fais par quelle fatalité, une médiocrité avérée, une espece de nullité même, est devenue le trait caractéristique du moment. Tout ce qui est en place, cherche dans une adroite temporisation le moyen de voiler l'incapacité. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas faits pour les circonstances.

Tout homme qui veut être utile, doit commencer par déplaire aux individus qui ne sont heureux que dans le désordre de la chose publique. Tout homme qui veut concourir à un changement nécessaire, fait la satyre du temps passé; s'il veut se concerter avec les circonstances, les abus l'entraînent, & les courtisans qui le devinent, le culbutent avant qu'il ait réalisé ses plans. Tantôt c'est en louant ses talens, qu'on calomnie ses intentions, tantôt c'est en exaltant ses intentions, qu'on dégrade ses talens. A-t-il des foiblesses? on les métamorphose en défauts essentiels, ses défauts en vices, ses vices en crimes; s'il est sans tache, on l'attaque par le ridicule.

Tout homme qui n'a pas une naissance distinguée, & qui ne possède que des talens ordinaires, soutenus par une faveur peu éprouvée, ne peut oc-

cuper certains postes. Ses amis se lassent, ses créatures se soulagent du poids de la reconnoissance, ses ennemis préparent sa vengeance, les grands l'humilient, les méchants l'écrasent, les fots viennent donner le coup de l'âne, la populace s'anime, l'homme désolé se trouve seul, épuisé des efforts qu'il a faits avant de tomber, & résiste avec peine à l'injustice qui veut lui enlever jusqu'au bien qu'il a fait.

Pourquoi toutes ces réflexions ? Qu'ont-elles de commun avec Rabin ! Je répondrai par une anecdote : il y a en Angleterre un monsieur Stevens, homme de beaucoup d'esprit ; on lui donne des physionomies soit en cire, soit même en têtes à perruques. Ces physionomies lui inspirent des idées, il leur donne un caractère, ou devine celui des personnes à qui elles ressemblent. Voilà la source de mes réflexions. Elles ne s'éloignent pas de mon sujet.

Rabin occupe la place d'un homme qui « parvint, a-t-on dit, de souplesse en souplesse à la première dignité, qui ne fut ni l'homme du roi, ni l'homme du peuple, mais qui fut l'homme des circonstances. » Il est possible que cet exilé remis en exercice, eût changé de principes. Alors il pouvoit être utile, car ce n'est ni le courage, ni le talent qui lui manquoient. Disons même, à propos de cet homme, qu'il n'est pas fondé à se plaindre de ce qu'on a dit du mal de de lui, mais de ce qu'on a dû le bien qui pouvoit entrer en compensation. Il étoit plus pressé de faire du bruit que d'acquérir de la gloire ; plus propre à entreprendre qu'à combiner, plus confiant dans son étoile que dans ses moyens propres ; ses défauts lui sont communs avec la plupart des autres ministres.... Mais revenez donc à Rabin. J'en ai plus dit que jamais la postérité n'en dira ; & en disant un mot du Ch. M..., j'ai mieux peint Rabin qu'en douze pages.

Intelligenti pauca.

Z O H O R.

ZOHOR plus solide que brillant, il aime avec passion les amis du bien public, les amis de la liberté, les amis de la raison, les amis de l'ordre. Plus estimé que prôné, il ne s'est pas attaché à séduire les femmes qui se coalitionnent pour l'homme qu'elles veulent tirer de la classe ordinaire; à conquérir les suffrages d'éclat qui en imposent à la multitude; à se faire citer dans les cercles bruyans où les passions s'agitent; il a vécu pour lui, pour ses amis, & un peu pour la gloire.

Zohor, accoutumé à ces méditations profondes qui, à l'aide du calcul, changent les idées en démonstrations, n'est vraisemblablement pas propre à ces discussions orageuses, inséparables des nombreuses assemblées mises en fermentation par la chaleur & la variété des intérêts qui les occupent, & par les crises qui en proviennent. Peu habitué à parler en public, il n'a point à son usage les ressources des Démosthènes, & ne fait pas commander aux esprits par l'empire de son éloquente diction.

Mais il remplace ces moyens brillans par une suite d'observations qui le mettent à même de connoître les besoins de la patrie, & les remèdes à ses maux.

Zohor est peut-être le dernier défenseur de cette philosophie née en Angleterre, reçue un moment en France, la cause première de la révolution à laquelle nous assistons, de cette philosophie qui feroit le bonheur du monde, si, renfermée dans de justes bornes, ses avantages n'étoient pas exagérées par des apôtres enthousiastes, non pros crits par des ames timides. Si Zohor n'arbore pas ses étendards comme Voltaire, s'il ne la divinise pas comme

Diderot, on ne peut se méprendre à ses vrais sentimens; il faut dire de lui :

Et fugit ad salices & se cupit antè videri.

Il n'a rien inventé, & cependant est infiniment plus qu'un homme ordinaire. Pourquoi? Parce que l'art de penser lui doit beaucoup; si son imagination est avare ou lente, son jugement est sain & lumineux; aussi sera-t-il d'une utilité plus réelle qu'une foule d'écrivains qui aspirent avec quelques droits au génie.

Une dame dont on parloit autrefois l'a vivement attaqué, sans avoir pu obtenir la moindre réponse. Cette philosophique modération est beaucoup plus louée qu'imitée.

Zohor jouit d'un nom qu'il a illustré par ses travaux; l'Europe entière lui rend cette justice. Cette célébrité est quelque chose à une époque où l'on semble conjuré contre la médiocrité, & repousser cette foule ambitieuse qui assiège les parvis du temple de la Renommée.

Un mérite qui appartient à Zohor, « est d'avoir porté la géométrie, non-seulement dans les choses physiques, mais aussi dans les choses morales si compliquées, si casuelles, si changeantes; cette observation feroit peut-être elle seule la matière d'un éloge; mais il suffit de laisser échapper un rayon, sans développer des vérités en entier. »

L'homme se dégoûte bientôt de ce qu'il possède, un suffrage presque universel ne suffit plus à Zohor : il brûle de s'ouvrir une autre carrière; déjà il regrette tant de nuits passées dans les calculs, & il se jette dans les affaires d'état, il cherche au sein des orages, des discussions, une autre source de gloire.

Il fuit les cercles nombreux où les femmes président, où l'on anathématise les ouvrages mêmes dont on ne peut se dissimuler le mérite, où l'on encense la médiocrité dès qu'elle est en état de protéger ou de nuire, où l'on ne ménage des ado-

rateurs stupides que pour en faire des échos qui répétent au loin les décrets du tyrannique sénat.

Zohor est de cette académie que Richelieu, un peu pédant & assurément mauvais philosophe, imagina composer de grammairiens. Mais Zohor fait mieux que qui que ce soit combien il est puerile de s'occuper des mots, dans un siècle où la physique présente chaque année un nouveau phénomène, où la nature poursuivie laisse fréquemment échapper quelques-uns de ses secrets, où le commerce est devenu une science.

Zohor suit à la règle le conseil de son maître & de son ami, feu M. d'Alembert, qui disoit : " Le sage est officieux envers tous les hommes, familier dans la société de quelques-uns, intime avec un seul. "

M I C U S.

MICUS est un de ces hommes qui prennent ce qu'il pourroient ou auroient dû faire pour ce qu'ils ont fait, qui vont racontant leurs rêves au lieu de leurs exploits, & donnent leurs projets pour des opérations consommées. Il a vu l'Amérique, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suede, le Danemarck, la Russie, comme on lit les noms de ces royaumes sur la carte, sans observations comme sans plaisir. Il a son ame dans sa tête, sa tête toujours exaltée; c'est un sage en spéculation, une maniere de philosophe; mais si on l'essaye avec la sagesse, adieu la philosophie.

Micus parle beaucoup, ce qui suppose toujours de l'abondance dans les idées & de la facilité dans l'expression. Il ne médite pas, il cause encore moins; mais il a cette hardiesse qui en impose aux fots, & aux gens d'esprit même, que le bruit fatigue & qui préfèrent une approbation complaisante aux discussions orageuses.

Micus

Micus voudroit être original; il n'est que singulier; il voudroit passer pour frondeur, il n'est qu'inquiet; il consentiroit à être pris pour séditieux, il n'est qu'enthousiaste; excellent soldat, chef médiocre, homme d'esprit autant que cette qualité peut s'accorder avec de la jactance, d'excessives prétentions & l'usage fréquent des hyperboles.

Peut-on exiger d'un soldat les connoissances nécessaires pour jetter les fondemens d'une bonne constitution? Est-ce chez lui qu'il faut chercher les principes de la liberté individuelle? Contribuera-t-il à une sage législation? Comme presque tout est à refaire, il faudroit que les députés eussent tous les talens. Une des opérations les plus sages est de préparer maintenant des hommes qui épureront notre premier jet, qui consolideront l'édifice encore chancelant, & ajouteront ce qui nécessairement manquera à un grand ouvrage précipité.

Micus a cette activité de corps qui devient une qualité essentielle dans une foule d'occasions; il est bien difficile que cette ardeur ne trouve sa place dans la longue suite d'événemens qui s'apprêtent; car ce seroit mal voir que d'imaginer que toutes les provinces, aveuglément dociles aux oracles de la députation, recevront en silence le nouveau code. Les unes demanderont des modifications, les autres les rejeteront. Mais laissons ce dangereux secret dans le sein de l'avenir; le moment qui va les dévoiler à nos yeux n'est pas éloigné. Peut-être que l'ange tutelaire de la France veille sur sa félicité dans ce moment unique & essentiel.

C A D M U S.

CADMUS a parcouru plusieurs carrieres & ne s'est distingué dans aucune. Dans la politique il a eu des vivacités pardonnables à un militaire, dans le militaire il a eu des moyens astucieux qu'on tolere chez les négociateurs ; dans les affaires il a porté cette chaleur despotique dont la plupart des hommes détestent les effets sans les redouter ; à la cour il affecte la rudesse & la sévérité à laquelle on s'obstine à ne pas croire. En général ses intentions sont bonnes, mais les moyens maladroits.

La génération actuelle des nobles est convaincue que le peuple est de la boue qu'on foule aux pieds sans inconvénients ; la plupart ne distinguent pas même la bourgeoisie de la populace ; & s'ils parlent d'un cordonnier, d'un marchand de vin, d'un tailleur, d'un maçon, &c., c'est toujours avec un certain ton de mépris, comme s'il y avoit de la bassesse à faire un soulier, à vendre du vin, à couper un habit & à élever un mur. C'est un *homme de rien*, son pere étoit procureur ; un gentilhomme de province qui arrivoit à Paris pour faire valoir quelque talent, inconnu, sa famille étoit obscure, personne ne connoissoit ça, on ne voyoit point ça, &c., &c. Ces funestes idées avoient fait un si ridicule progrès, qu'on articuloit effrontément les plus incroyables absurdités.

Cadmus eut toujours la nobilomanie. Il auroit protégé mais non servi le peuple. Il n'est ni sans talens, ni sans qualités ; il lui manque seulement de savoir manier les hommes & l'art de gouverner la multitude. Il est assez actif pour n'aimer pas à laisser faire, & point assez habile pour faire le bien.

Une qualité dont il faut lui faire honneur, est d'aimer à consulter. Dans la premiere assemblée

des notables, un homme de génie, que la mort vient de nous enlever, qui étoit Cadmus; aussi cette époque est-elle une des plus brillantes de son histoire, si jamais il peut prétendre à y fournir quelques pages.

Les idées actuelles sont si différentes de celles qui régnoient il y a quarante ans, que ceux qui n'ont pas suivi la marche du siècle doivent à peine comprendre le langage qu'on tient aujourd'hui.

Dire que la puissance législative doit résider dans la nation, qu'un roi n'a pas le droit de mettre des impôts, que la noblesse est un accident, que la liberté est un des droits de l'homme, que la répartition doit être égale, que la responsabilité des ministres est le vœu de la raison & de la loi, que les parlements ne sont & ne doivent être que des tribunaux de justice; c'est se ranger sous la bannière de la constitution; ce sont cependant ces mêmes phrases, ces mêmes vérités qui eussent peuplé feu la Bastille il y a quatre ans; & les plus tolérans eussent dit: «l'administration ne peut faire autrement; quand il y a des fous, des énergumènes, il faut les séquestrer de l'ordre social; & celui qui ne garde aucune mesure, n'a droit à aucune indulgence.» Ce sont les expressions d'un homme en place, à propos de la détention de M. Linguet.

Or, un homme, un noble, un pair, nourri des anciennes idées, & qui est demeuré stationnaire à l'époque où il est entré dans le monde, peut-il ne pas croire que la nation est en délire? Telle est la situation de Cadmus.

Les loix militaires ont été écrites avec du sang. Mais quelque terribles qu'elles soient, elles n'ordonnent pas cependant de tuer son père, sa femme ses enfants, ses frères & ses sœurs. Or, si les troupes résidantes à Paris eussent tiré sur le peuple, les parricides eussent nécessairement eu lieu. Je fais bien qu'il y avoit de la mal-adresse à laisser sept mille hommes à Capoue; mais cette erreur une fois faite, ne falloit-il pas se gouverner en

conséquence , & prévoir sur-tout les maux qu'on vouloit empêcher.

Trop peu d'êtres pensans sont capables de calculer la force d'un million d'hommes réunis. Paris , Londres & Calcuta demandent des combinaisons différentes de celles que l'histoire peut nous aider à faire ; & les militaires qui prétendent que la tactique seule compense tous les moyens de la multitude , résistent à de terribles exemples. Ne citons que les turcs pendant la campagne de 1788. Qu'ont fait deux cens cinquante mille impériaux contre cet amas d'hommes indisciplinés mais braves , & sur-tout acharnés contre des ennemis qu'ils tenoient pour d'injustes agresseurs.

Cadmus , il faut être martyr des bons principes , ou mourir dans de nouvelles idées.

P I S A N I.

SI Pisani n'appartenoit pas à une famille qui ne permette à aucun de ses membres une complète inutilité , il eût végété comme tant d'autres , & personne n'auroit su qu'il avoit passé cinquante ou soixante années sur ce globe ; mais les Pisani ne permettent à aucun des leurs de n'être rien. En vain la nature les aura faits peu propres aux affaires de ce monde ; ils peuvent bien être sans talens , mais non sans emploi ; ils peuvent demeurer sans succès , mais non sans récompenses ; & c'est la raison pour laquelle Pisani se croit obligé de faire des motions , & quelquefois d'interrompre celles des autres.

Il n'y a qu'en France cependant où l'on s'imagine que parce que le hasard vous a fait naître d'un sang , sinon illustre , du moins passablement distingué , il faille absolument s'exposer au grand jour & aux huées déconcertantes qui poursuivent la médiocrité lorsqu'elle usurpe les places du talent & du zèle éclairé.

Pisani est un bon homme ; & si vous exceptez cinq défauts , neuf ridicules , quatre manies , onze travers , il y a peu de reproches à lui faire. Otez-le de l'assemblée nationale , je me tais ; mais appeler Pisani à faire une constitution , mettre Pisani sur le même rang que les Penn , les Francklin , les Frédéric , les Pitt ; c'est aussi par trop déplacé. Je fais que tous les députés ne peuvent pas être des Chapelier , des Sieyes , des Mirabeau ; mais je fais mieux encore que la distance doit être moins frappante. Au reste , dans le moment actuel , il est presque égal d'avoir ou de ne pas avoir une grande capacité.

Le temps des projets est passé. Je ne fais quelle terreur a frappé les esprits. Les gens de cour , embarrassés des vicissitudes , flottent incertains au milieu des partis qu'eux mêmes ont formés. Comme s'ils se repentoient de leur ouvrage , ils ont l'air de penser à de nouveaux plans. La connoissance des malheurs de l'état , des dissipations qui les ont causés , des désordres qui facilitent les dissipations , a réveillé le patriotisme dans des ames jusqu'ici étrangères aux secrets de l'administration. Les écrivains politiques , regardés comme d'éloquents déclamateurs , commencent à inquiéter les esprits & troublent par leurs prédictions cette sécurité perfide qui permettoit le sommeil au sein des plus pressans dangers. Les énormes dépenses , commandées par le faste ou par le caprice , ont trop alarmé ceux qui doivent y fournir. La difficulté de voir les comptes , depositaires trop fideles des maux où conduisent les complaisances ministérielles ; ont légitimé les craintes ; des voies secrètes ont procuré les éclaircissimens refusés ; alors les soupçons se sont changés en certitudes. On a excusé ceux qui n'avoient pas le courage de confesser leurs torts & de désavouer les auteurs de la calamité publique. Ceux à qui l'on ne demandoit que leur avis , ont cru pouvoir y ajouter des conseils. Aux économies indiquées on a mêlé des plans de réforme. Après en avoir obtenu la promesse , on a voulu en voir l'exé-

cution. D'un autre côté, on a souhaité la dispersion des membres que le tableau des abus électrisoit, & qui publioient leur vœu avec d'autant plus de confiance, qu'ils se croyoient nécessaires dans un moment où leur adhésion devoit rappeler le crédit fugitif & ranimer la confiance éteinte à la vue des opinions vacillantes du gouvernement. Cette assemblée, à une époque où les hommes sont aussi éclairés sur la teneur du contrat fait avec les rois, est un grand événement; elle tournera les regards de tout citoyen utile sur les objets mis en délibération. Sans regretter le don de leurs libertés, de leurs personnes, de leurs biens, les sujets se croiront fondés à répéter les équivalens en économie, en sagesse, en vigilance. Les ministres, toujours auteurs des fautes en politique, ne seront plus des demi-dieux dont on recevra les décrets en silence, mais des comptables auxquels la volonté générale demandera hautement le tableau de leur gestion. Les courtisans, sans lire aussi clairement dans l'avenir, voient cependant l'aurore du jour qui éclairera le désordre au milieu duquel s'élèvent les fortunes rapides, & anéantira la faveur qui enlevait ce que le mérite doit recueillir. Voilà d'où naît la tristesse répandue sur tous les visages de Versailles; l'intrigue même a suspendu son activité, & dissimule les forces jusqu'à ce que le temps ou les événemens aient amené un nouvel ordre de choses.

Ce n'est pas des Pisani qu'il faut l'attendre. Heureux s'ils ne suspendent pas l'accomplissement des grands événemens qui se préparent! Les moindres oppositions peuvent apporter des retards à la félicité générale.

F R A N C U S.

CE citoyen estimable fert sa patrie comme il a servi les autels ; il termine sa longue carrière avec plus de gloire encore qu'il ne l'avoit commencée. Trop de zele ressemble au fanatisme. Mais dans cette brillante & orageuse époque , Francus a montré la modération d'un homme d'état , & la chaleur patriotique d'un citoyen éclairé.

Les connoissances sont un dépôt qu'on trouve au besoin. Il est rare qu'un homme n'ait pas dans le cours de sa vie l'occasion d'employer ce fond précieux sans lequel on est rarement un homme hors de ligne. Avec de l'esprit on éblouit , avec de l'éloquence naturelle on entraîne ; mais ce n'est qu'avec des vues combinées avec l'expérience du passé , qu'on fait une révolution durable dans les opinions.

Ce qui doit grossir les éloges dus à Francus , c'est qu'il a toujours mieux défendu les droits sacrés de la religion que les prérogatives ambitieuses de son ordre , & a été plus prêtre qu'archevêque.

Des mœurs rigides, un désintéressement éprouvé , une modestie sincère , nul attrait pour les dignités , le partage constant de ses revenus avec les pauvres , sont de puissantes recommandations aux yeux sévères de la postérité. Francus y a droit depuis quarante ans ; & le sarcasme qui l'a poursuivi longtemps , a lui-même respecté la morale & la marche régulière de ce prélat. Ce n'est pas sa présidence momentanée qui lui vaut nos éloges , mais la conduite ferme & sage qu'il a tenue en Dauphiné au moment des troubles ; moment d'autant plus délicat , que l'on n'étoit nullement familiarisé avec les émeutes auxquelles depuis la Bretagne , la Provence , la Franche-Comté nous ont un peu accoutumés.

Francus a transporté sur sa patrie le zele qu'il

avoit pour son bercail , & s'est par là réconcilié avec des hommes qui l'avoient mé-jugé Le clergé est aujourd'hui forcé d'abdiquer ; en vain il essaie de disputer à l'empire de la raison des droits si long-temps usurpés ; il sent que le moment de l'ordre est arrivé , & qu'il faut paroître céder à la patrie , tandis que l'on ne cede qu'à la nécessité.

Nous ne prononcerons point sur le talent de Francus , quoique d'heureuses préventions nous portent à l'estimer ; mais nous appuierons sans crainte sur sa moralité. Ce mérite est devenu si rare aujourd'hui dans le clergé , que l'on ne peut lui rendre trop d'hommages. Il sembleroit même que les prélats administrateurs affectent une indifférence pour les mœurs qui suppose moins la force de l'esprit , que la corruption de l'ame.

On est inexcusable quand on ne se rend pas aux principes. Ils sont si peu nombreux , si simples , si évidens ; ils ont été développés de tant & tant de façons , qu'il suffit de suivre la bannière d'un certain nombre de bons esprits , pour être sûr de ne pas s'égarer. C'est le parti adopté par Francus ; le succès l'en récompensera , si le suffrage des humains est un des besoins de son amour propre.

Mais quel bruit ! quelle scène désastreuse ! Mon pinceau échappe de mes mains tremblantes , un nouveau spectacle m'appelle. Ciel ! qu'apperçois-je ! en croirois-je mes yeux ? Un ministère dissous , le maire d'une ville qui pourroit être maire du palais , cent mille bourgeois convertis en soldats , un ministre exilé par ceux qui ne le méfestoient pas , & rappelé par ceux qui ne l'aiment point , une cour épouvantée , pour qui la tête d'un magistrat proscrit a été la tête de Meduse ; un parlement paralysé , qui ne sort de sa léthargie que pour faire une sottise , dont la plupart de ses membres ont rougi dans la réflexion ; un noble à la tête d'une milice
bourgeoise ,

bourgeoise, un académicien chef de la plus vaste municipalité, un roi autour duquel on chante : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* dans le moment où sa famille démolit les châteaux & fait trophée des canons qu'elle lui a pris comme des vivres qu'elle vient de lui enlever ; le frère d'un roi fugitif, & sa tête mise à prix ; les ateliers déserts, la renommée ne pouvant suffire à raconter les troubles des provinces ; le système de la police anéanti ; un comédien colonel, un libraire major, un poète capitaine, des bourgeois timides devenus des citoyens courageux, la populace allant au carnage comme à une fête ; voilà l'ouvrage de six jours, voilà ce que nos yeux ont vu sans le croire, ou ce que nous croyons sans le concevoir.

Cependant lorsque les sens sont devenus plus calmes ; lorsque l'âme a voulu se rendre compte de sa pensée, elle cherche la cause de cette révolution dont les fastes de l'histoire ne fournissent pas un second exemple. Cette cause n'est-elle point que toutes les espèces d'abus étoient parvenu à leur comble ; qu'ils les avoit multipliés comme les sables de la mer ? la fréquente mutation des ministres qu'il avoit occasionnée ; le peu de connoissances qu'on avoit de ceux qu'on employoit. On leur croyoit du talent, ils n'avoient que du charlatanisme ; du zèle, ce n'étoit que de l'ambition ; des vues, ce n'étoit que des projets hasardés. C'est à cette connoissance des hommes (qui seule feroit un grand roi) qu'il faut travailler ; & c'est ce qui nous a décidé à donner la *galerie des états-généraux*, c'est-à-dire, le portrait d'environ deux cents membres de ceux qui jouent & joueront un rôle.

Il étoit peut-être difficile de faire un plus bel usage de la liberté de la presse. Qu'on en compte les avantages.

La puissance exécutive a besoin de connoître ceux à qui elle confiera son autorité ; besoin d'autant plus essentiel, que la responsabilité des ministres fera partie de la constitution ; & qu'un choix ha-

fardé exposeroit tout-à-la-fois la prudence du commettant & le destin des préposés.

Les provinces ont besoin de connoître leurs députés, ceux sur-tout qui sont venus dans les bailliages solliciter des voix qu'ils ont obtenues en faveur de leurs noms. Soit qu'elles forment elles-mêmes leurs états, soit que les états-généraux fassent entrer dans la constitution des réglemens qui entraîneront la formation des états-provinciaux; il faut connoître ceux sur qui doit tomber le choix de la nation.

Une réflexion bien simple nous ramenera ceux qui s'éloigneroient de nos idées sur ce sujet. Nous reprenons à chaque instant notre suffrage, nous désavouons nos louanges, nous condamnons nos sévérités; d'où cela vient-il? de ce que nous n'avons pu examiner les droits des individus à la confiance générale; de ce qu'entraîné par une foule de préventions, nous y obéissons machinalement.

Il n'en sera pas ainsi dans la suite, du moins aurons nous une espece de miroir que nous pourrons consulter; & la glace fût-elle quelquefois un peu infidelle, du moins la ressemblance approchera-t-elle beaucoup de la vérité. C'est au public impartial à juger; lui seul donne la palme, lui seul fixe la réputation, lui seul crée les talents. Aussi est-ce de lui seul qu'il faut s'occuper, & c'est à lui seul qu'il faut plaire, & c'est lui seul qui dispense la célébrité aux talents, & l'immortalité au génie.

F I N.

Narsès	— M. Necker.
Mitis	— Le duc de Nivernois.
Garbès	— Bergasse.
Iramba	— Le comte de Mirabeau.
Tergat	— Target.
Amène	— L'évêque d'Autun.
Phulbert	— Le chevalier de Boufflers.
Philarette	— Le marquis de la Fayette.
Ludval	— M. d'Eprémesnil.
Antenor	— Le comte d'Antraigues.
Scyros	— L'abbé Sieyes.
Guelbofin	— L'archevêque d'Aix.
Euxin	— M. Dupont.
Labuis	— M. Bailly.
Uma	— L'abbé Maury.
Morinval	— Le comte de Montmorin.
Junius	— L'archevêque de Paris.
Linacourt	— Le duc de Liancourt.
Balbus	— M. Bernard.
Stephano	— Rabaud de Saint-Etienne.
Gosler	— Le marquis de Clermont-Tonnerre
Laxem	— Le duc de Luxembourg.
Toman	— M. Malouet.
Lanose	— Le vicomte de Noailles.
Tigellin	— Guillotin.
Rabin	— M. de Barentin.
Zohor	— Le marquis de Condorcet.
Micus	— Le comte de Custines.
Cadmus	— Le duc du Châtelet.
Pisani	— Le prince de Poix.
Francus	— L'archevêque de Vienne.



LA
GALERIE
DES

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

*Nulla discrimine habeo
Tros, Rutulove fuat.*

VIRG.

TOME SECOND.

1789.

DC

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1789

A V I S

D E L' É D I T E U R.

ON a distribué, il y a quelques jours, une brochure de 50 pages, intitulée *Supplément à la Galerie de l'Assemblée Nationale*, avec cette épigraphe ingénieuse, *Et pourquoi ne dirions-nous pas la vérité?* Il ne nous appartient pas de juger cette production, mais nous devons prévenir les Lecteurs qui s'en rapporteroient au titre, que les deux Auteurs de la *Galerie* & du *Supplément* n'ont pas les mêmes principes, le même style, la même manière de voir, le même tact, la même philosophie, le même ton. Peut-être n'est-ce pas un grand talent que celui de

portraire , mais du moins c'est un secret communiqué à peu de personnes, & il nous a semblé que l'Auteur du *Supplément* n'y a pas été admis.

On trouvera dans ce volume les portraits de quelques personnages qui ne sont pas députés aux Etats-Généraux , mais ils sont dans les Municipalités , ou ont une influence considérable sur les opinions , ou ont tant contribué à ce qui se passe , que l'on n'auroit pas une Galerie complète si nous les omettions.

INTRODUCTION.

LE premier volume de cette *Galerie* a fait quelque sensation. On l'a trouvé hardi. A ce sujet, je réfléchissois sur la liberté de la Presse. Elle doit ouvrir un champ libre à toutes les idées quelconques. Il faut que l'aristocrate prêche le despotisme, que le citoyen wante la liberté, que chacun puisse imprimer tout ce qu'il croit utile, sans jamais craindre seulement d'être inquiété & poursuivi. Sans cela, on ne saura pas le vrai; on n'aura que des plumes hypocrites, & l'Imprimerie ne servira qu'à accréditer tour-à-tour différens systêmes.

Il n'y a que le vrai qui frappe.
 Tout le reste amuse, distrait & passe.

Qu'est-ce qui nous intéresse dans ce moment ? d'avoir des loix sages. Pour les avoir, il faut choisir des législateurs éclairés ; pour les choisir, il faut les connoître ; pour les connoître, un homme doit les peindre d'après des études multipliées.

Nous avons, dans ce moment, douze cents dépositaires de nos volontés, desquels cent, tout au plus, sont cités. De ces cent, il faut retrancher ceux qui n'ont que des poumons, de la chaleur, l'éloquence des mots ; après ce premier triage, supprimez encore ceux qui cherchent à se faire un nom, à obtenir

une place , à devenir les colonnes d'un des trois partis. Il vous restera un petit nombre de citoyens , parmi lesquels seront des esprits timides , qui , ne pouvant mesurer les suites du courage , aiment mieux attendre du concours des circonstances le bien général ; des esprits téméraires qui détruisent dans l'idée que , quoiqu'on supplée , cela sera préférable à ce qui existe ; des esprits flottans , qui s'affoiblissent au milieu des difficultés qu'ils élèvent ; des esprits opiniâtres , qui se réjouissent dans leurs conceptions ; des esprits confians , qui pensent qu'on exécute comme on conçoit.

Si toutes ces nuances sont bien marquées , si ces caractères divers

sont connus , si les talens comme les qualités sont avoués , la confiance ne se donnera plus au hasard.

L'assemblée actuelle a fait des prodiges , si l'on considère que les François n'étoient point exercés à ce genre de travail ; que victimes des plans ministériels , ils ne savoient que prêter ou payer , & chanter : on s'étonne de ce que dans la chaleur des discussions les séances deviennent tumultueuses ; il faut s'étonner bien plus de ce que , vu la vivacité *nationale* & le peu d'instruction , il y ait autant d'harmonie.

Les inconvéniens diminueront quand les élections se feront avec connoissance de cause. D'accord pour les principes , dira-t-on ,

mais alors il faudroit nous donner des portraits plus ressemblans.

Je répondrai d'abord que la plupart des physionomies sont d'après nature , & que les critiques , sur le défaut de ressemblance , ajoutent ce qui vous manque ; en prouvant que ce qu'on a dit de tel homme est exagéré ou foible , on apprend au public ce qu'il faut retrancher ou ajouter. Ce que l'auteur a dit & ce qu'il donne occasion de dire , complètent l'instruction de celui qui examine le portrait.

Est-il permis d'affoiblir ou d'anéantir ainsi les réputations ? Qu'appellez-vous permis ? cela est ordonné. Comment ! un homme usurpera un nom , à la faveur duquel il

surprend mon suffrage ; ce suffrage lui donne droit de m'affujettir à telle ou telle loi , & je ne prendrai pas toutes les précautions quelconques pour connoître celui que je constitue mon souverain & l'arbitre de mon existence ! Mais, continue-t-on, tous ceux qui forment cette assemblée ont pour garant de leur intégrité un bailliage entier. Qu'est-ce qu'un particulier quelconque auprès d'un bailliage ? Je répondrai d'abord qu'il y a tel & tel particulier qui voit beaucoup plus clair que dix baillages. J'observerai ensuite que cette objection n'est qu'un sophisme. Cent esprits médiocres n'acquerent pas un degré de force de plus en se réunissant. Il y a un degré de perspicacité au-delà duquel ils ne vont pas.

Aussi cent hommes réunis ne sont pas plus forts contre un homme supérieur , que chacun de ces cent hommes ne le feroit individuellement contre lui. Cent opinions médiocres n'équivalent pas à une opinion vigoureuse & éclairée. Je dirai encore que le bailliage-électeur ne connoît le candidat que par l'ostentation , qui prend le masque de la bienfaisance , ou que par l'éloquence , qui prend le langage du patriotisme ; au lieu que le philosophe observateur examine , écoute , recueille , rapproche & connoît au vrai cet homme qui va jouer la popularité ou acheter une élection. J'ai connu un homme qui prit des chevaux de poste , au milieu de la fête d'une Foire , pour aller enlever la

filles d'un Tabellion , pendant qu'on chantoit dans son château la bien-faisance du Seigneur. Je dirai enfin qu'aujourd'hui ce mot de probité ne signifie plus que le bon sens de ne pas faire de ces sottises d'éclat qui empêchent d'en faire d'utiles.

Quelqu'un , qui est dans mon secret, m'a demandé si les dames n'occuperont point aussi ma palette. Pour peindre les Graces il faudroit le pinceau de l'*Albane*. Je hasarderois cependant un troisieme Volume , si je ne me défiois d'un secret penchant pour ce sexe impérieux & charmant , plein de défauts, mais sur-tout de qualités, dont on peut médire sans le calomnier , mais qu'il est encore plus aisé de louer sans flatterie.

Les femmes n'assistent pas aux Etats Généraux, mais elles tiennent le sceptre de l'opinion. Il est peu d'hommes qui ne viennent le soir déposer leurs doutes dans le sein de l'amitié, & qui, après avoir écouté le compte qu'une femme leur a rendu de ce qu'elle a recueilli dans la journée, ne raisonnent avec elle de ses propres opinions, & ne cherchent dans sa perspicacité un conseil ou un appui.

Quand les femmes ont passé la courte époque que leur enlèvent l'amour des conquêtes & l'orage des passions, elles reviennent sur elles-mêmes, & le monde qui les a adorées & trompées leur fournit une inépuisable matière de réflexions. Elles les conduisent à la

solitude , ou plutôt à une retraite ouverte à un petit nombre choisi d'êtres assortis par leurs goûts. C'est alors le vrai moment des conquêtes, des liaisons durables , des plaisirs sans mélange ; & c'est dans cette classe que je choisirai mes modeles, si je retrouve encore des couleurs sur ma palette épuisée.

Quelques journaux , le *patriote* sur-tout , dont le rédacteur connoît aussi bien le caractère des hommes que le mérite des ouvrages , ont pris nos portraits pour une *caricature*. Rien n'est si aisé que de dire une injure ou une sottise. Ce *Patriote* impartial , mais qui recueille avec grand soin tout ce qui peut flatter ceux qui vont devenir puissans ; ce journal impartial , na-

tional , original , trivial ; prétend que le mépris est la seule arme qu'il faille opposer aux ouvrages.

Il en parle fort à son aise. Le mépris n'est pas un sentiment libre. Je défie de mépriser un livre modéré , dépositaire du vrai , en y découvrant même quelques erreurs. On les indique sans mépriser celui qui les a commises. Je vais plus loin , on ne méprise pas même un fatras de compilations , sans goût , sans utilité , sans ordre ; de prétendus livres économiques , répétitions mal digérées de ce qu'on a entendu dans d'autres pays ; des critiques lâches , injustes , mal motivées du moins. Pourquoi ne méprise-t-on pas tant d'insipides volumes ? c'est qu'il y a

souvent une intention de patriotisme , une espece de facilité , fruit de la mémoire & d'une plume routinée. A plus forte raison ne mépriserat-on pas des ouvrages médités , & dont une nation entiere peut retirer un avantage inappréciable , celui de savoir à qui elle confie ses intérêts.

Combien de gens font consister le courage dans des déclamations vagues en faveur de la liberté ! car c'est le siecle ou plutôt le moment des déclamateurs. Ces belles propopées se perdent dans la foule , c'est un vain bruit qui a frappé l'air. Il n'en est pas ainsi du langage étudié de la raison sévere. Son impression est durable.

Jamais

Jamais les déclamateurs n'ont tant exalté l'égalité, le patriotisme, & jamais on n'a montré tant d'aristocratie dans la pensée, dans l'éloquence.

Les salles des districts, qui devoient voir des assemblées paisibles, occupées, sous l'auspice du bon sens, de la recherche des améliorations, ont retenti des inutiles discours de nos rhéteurs modernes. Ils se sont emparé de la parole ; & de sages & modestes bourgeois, mais étrangers à l'art de subjuguier les esprits, ont dû se taire, parce qu'ils n'avoient que le talent nécessaire pour énoncer avec clarté les résultats de l'expérience & d'un jugement sain... Nos journaux, qui

devroient n'être que les historiens véridiques des événemens qui nous pressent, sont les organes de toutes les passions excitées par les faux récits. Aussi tout le monde s'est fait Journaliste , Ecrivain , Dissertateur , & croit excuser , par un lieu commun , une entreprise au-dessus de ses forces ; il imprime jusqu'à satiété , *lira qui pourra.*



LA GALERIE

DES

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

SOSTHÈNES.

SOSTHÈNES est né brave, ambitieux & probe, mais avec des moyens ordinaires. Il en a tiré plus de parti qu'un autre n'eût fait, parce qu'il a eu la sage habileté d'associer ses pensées & ses sentimens avec des personnes qui pouvoient suppléer à ce qui lui manquoit.

Ses défauts lui ont été utiles. Sa hauteur, par exemple, ne lui a pas permis de descendre aux intrigues, qui, dans le succès même, ont quelque chose de bas. Son insouciance pécuniaire l'a éloigné de ces spé-

culations trop ordinaires chez les grands , & toujours repoussées par *Sosthenes*.

Ami fidele , aux dépens même de sa fortune , il a porté ce genre d'héroïsme au plus haut degré. Les objets de son affection ont été bien differens , & cependant son dévouement a été le même , & la probité austere a excité en lui les mêmes sensations que l'amabilité facile.

Sosthenes a toujours tenu aux charmes de l'esprit , soit qu'une société choisie fût un besoin pour la compagne de son existence , soit qu'elle fût l'instrument de sa réputation , soit que ses goûts appellassent autour de lui des hommes qui anticipent sur l'avenir & préjugent les événemens.

Il a été lié au même degré d'intimité avec quatre hommes qui formoient entre eux le plus parfait contraste. L'un , voué à une obscurité profonde , fuyoit la cour , les grands , l'éclat , les plaisirs , & mettoit son bonheur suprême à régner sur un petit nombre d'adorateurs que l'amitié entretenoit autour de lui pour les besoins jour-

naliers de son amour-propre. L'autre, le plus aimable des égoïstes, ou peut-être le seul égoïste aimable qu'il y ait eu, plaçoit le plaisir avant tout, ensuite les affaires, ensuite la réputation, enfin les devoirs. Le troisième avoit le piquant de la légèreté, & les ressources du génie; en effleurant une affaire, il la marquoit d'un trait ineffaçable. Il s'étoit approprié tous les agrémens du vice & ceux de la vertu, & avoit soigneusement laissé ce que l'un a d'odieux & ce que l'autre a de rebutant, ne calculant jamais ce que pouvoient coûter les plaisirs & les succès. Le dernier possédoit la probité, mais accompagnée de toutes ses épines; l'esprit sans graces, sans aménité; la sûreté du caractère, sans indulgence; de la capacité sans talent; de l'intelligence, sans vues. Comment la même ame peut-elle s'amalgamer avec des ames si différentes? Comment se prête-t-on à des goûts si opposés, défend-on des systèmes si contraires? Sans doute que, dans les différentes époques de notre vie, les circonstances

nous font voir les objets sous des jours opposés. Quoi qu'il en soit, celui qui a pour amis les hommes que nous avons esquissés n'est pas dans la tourbe des humains.

Sostrhenes est entré dans le ministère. Il y portera l'expérience des événemens, qui n'est pas une chose à dédaigner, un sens droit & une ame ferme. Les rois n'ont pas toujours fait des choix aussi heureux. Ses principes sont bons, puisqu'il redoute également les troubles de l'anarchie & le silence farouche du despotisme. Il a d'ailleurs accoutumé son esprit à certaines méditations philosophiques qui trouvent toujours leur place dans les affaires de la société actuelle.

Ce qui caractérise un homme sage, c'est que son nom ne soit jamais mêlé dans les scènes qu'une cour donne dans l'espace de cinquante années. Le cabinet tyrannique de madame de Pompadour, le boudoir libertin de madame du B...., les conspirations formées contre le vertueux Turgot, les pasquinades, les vaudevilles du jeune

Maurepas , les intrigues d'une famille errante , & les plans combinés en faveur du désordre , auroient tour à-tour déshonoré bien des noms à Versailles , si dans nos mœurs le déshonneur étoit inamovible. Celui de *Sosthenes* n'a jamais été souillé dans aucune de ces opérations où le pouvoir donne au crédit la facilité de vendre les honneurs , les emplois & tout ce qui entoure les hommes qui se disent grands.

Sosthenes eut un moment de disgrâce. Il la soutint comme s'il l'avoit méritée , ne voulut pas être plaint ; il rejetta la voie suppliante de la justification , & se reposa sur le temps , qui apprend aux rois à être justes.



B R E M U S.

QUAND le sort nous a fait naître dans un rang distingué, & que l'on se place, par le caractère, au-dessus de la naissance, on est quelque chose. Tel est *Bremus*. Il n'a pas cru que ses aïeux eussent payé sa dette à la patrie; il s'est mis en état de la défendre avec intelligence & de la servir avec succès. Son rôle est rempli. C'est à elles maintenant à mettre en activité les talens qu'il veut lui consacrer.

On n'en fera jamais un homme de cour, mais bien un homme de guerre ou un homme d'état. Ce n'est pas qu'il n'ait l'esprit qui plaît, mais il en dédaigne l'usage, parce qu'une ame d'une trempe vigoureuse s'élève à de plus dignes objets.

Bremus a examiné, pesé & jugé ses contemporains; voilà pourquoi il a pris une marche un peu singulière: ce n'est pas celle que par goût il eût choisie, mais

c'est celle que l'état des choses l'a forcé d'adopter.

Les négociations ne sont plus aujourd'hui un secret espionnage ; les dépêches ne contiennent plus les secrets des boudoirs ou les intrigues des cabinets. Il ne s'agit pas de séduire un ministre, de corrompre un commis, d'exalter la tête d'une favorite. Il faut s'associer au gouvernement de l'état auprès duquel on est placé, le suivre dans ses vues, & les deviner lorsqu'il les enveloppe ; il faut se conduire, non d'après ce qu'il dit, mais d'après ce qu'il fait, & dominer par l'opinion le conseil du souverain, quels que soient ses principes politiques. Telles sont les grandes fonctions dont *Bremus* se fût acquitté avec succès.

Ce n'est pas que *Bremus* n'ait une certaine infouciance dans l'esprit, mais elle provient de la connoissance des hommes & non de son caractère, & disparoît quand des ressorts puissans viennent agiter son ame. Les gens d'une certaine classe vivent de si bonne heure, ils usent si rapidement

toute espèce de jouissance, que le monde finit pour eux-mêmes avant leur courte existence.

Bremus s'est donné l'éducation des choses, des hommes, des affaires en voyageant beaucoup. C'est en parcourant le globe, tout imparfait qu'il est, que l'on épure ses idées, que l'on acquiert le calme de l'ame & l'usage complet de sa raison. Il reste surtout une conviction de l'impuissance humaine qui rend extrêmement indulgent.

Bremus a conservé, ou plutôt sauvé du naufrage des mœurs la loyauté de l'ancienne chevalerie ; & quoique ce siècle & la cour ne permettent pas de la revoir dans toute sa pureté, du moins en a-t-il plusieurs fois montré des traces qui ont donné des jouissances & des regrets. Il a l'extérieur de l'indifférence ; mais quand on le connoît, on voit que ce n'est que la réserve d'un homme qui ne se prodigue pas.

Quoiqu'il ait vécu à une époque où les grands vendoient publiquement un crédit qu'ils n'avoient point, ou cherchoient dans

toute espèce de spéculation l'argent qu'ils adorent, mais qui disparoît sous leurs mains fastueuses, ou se permettoient des ressources dont rougit la délicatesse, il a montré une ame défintéressée, généreuse, & inaccessible aux conseils du calcul.

Dans l'assemblée nationale la seule opinion est quelque chose. J'ignore si au mérite de penser sainement il joint le talent de s'expliquer avec énergie, mais je fais qu'il ne sera jamais indifférent au parti où il se trouvera, & qu'on comptera invariablement sur sa parole & sur ses actions. Cet éloge semble vulgaire. Pourquoi faut-il que cette phrase, appliquée à un grand nombre, fût la plus sanglante épigramme, & vaudroit des huées au flatteur intrépide qui la risqueroit avec la moitié de ceux qui habitent la cour ou pourroient l'habiter, si nous n'avions fini par joindre à nos autres bonnes qualités l'oubli des égards ?

Si je ne pese sur aucun défaut, ce n'est pas que *Bremus* en soit à l'abri ; mais ils sont d'un genre à n'avoir aucune influence

maligne : ils nuisent à peu de monde. Quand on possède certaines qualités, elles jettent un éclat qui ne laisse plus appercevoir les petites taches.



CLITIPHON.

CLITIPHON s'est reposé de sa gloire sur son nom, & a voulu arriver à la fortune par la route des plaisirs. Il avoit de ce genre d'esprit qui est une grace à vingt-cinq ans & un ridicule à cinquante. Il est une époque dans notre vie où l'étourderie tient de la vivacité & de la franchise; il en est une aussi où elle n'est que le triste résultat d'un esprit avorté.

Rien n'est aussi nuisible qu'un grand nom sans de grandes qualités, que des places éminentes sans moyens pour les remplir, que des dignités sans la considération qui les relève encore.

Non-seulement *Clitiphon* n'a pas meublé son esprit, mais il y a laissé pénétrer un amas d'idées fausses; l'illusion a pris la place de la vérité; la crédulité a remplacé la foi.

Il étoit à la cour dans un poste qui au-

roit absorbé son ambition , s'il ne l'eût pas occupé ; il a tout sacrifié pour en obtenir un qu'il eût fallu , pour sa gloire , abandonner si la faveur l'y avoit une fois porté. L'unique ressource qui restoit à *Clitiphon* pour être quelque chose , étoit de ne rien faire. C'est du moment qu'il a fait qu'il a commencé à n'être rien.

L'état que nous avons choisi ou embrassé dans le monde fixe le degré de sévérité que nous devons mettre dans nos mœurs. Ce qui est foible dans les uns est indécent dans les autres. La société , d'ailleurs si indulgente , défend , sous peine de mépris , une certaine publicité dans les jouissances.

Les malheurs qui naissent de l'imprudence excitent notre commisération ; les malheurs qui proviennent de l'intrigue nous trouvent pour un instant sensibles , mais nous laissent bientôt froids & indifférens.

Clitiphon a courru trois carrieres. Dans l'une il n'a montré qu'un esprit superficiel ,

dans l'autre un caractère intrigant , dans la troisième une âme de glace. Amoureux comme un mousquetaire , fastueux comme un financier , spéculateur comme un homme ruiné , il trouva , dans l'amour , des chagrins & des ridicules ; dans ses agens , des flatteurs & des fripons , & dans ses entreprises , des procès & la perte du crédit.

Un homme sans caractère est celui qui compteroit pour rien les services & les offenses , qui traiteroit également les hommes instruits & les charlatans , qui trouveroit des agrémens dans le vice & des ressources dans la vertu , qui auroit quelques créatures & jamais d'amis , à qui la jouissance de la beauté feroit oublier les langueurs de l'exil , chez qui la douceur feroit pusillanimité , la générosité ostentation , la religion un épouvantail ; que les soins maîtriseroient , & qui préféreroit une espèce de nullité aux efforts nécessaires pour recouvrer une réputation altérée.

Clitophon répète sans cesse qu'il est dégoûté des hommes. Ils ont cependant tout

fait pour lui , qu'a-t-il fait pour eux ? Ils l'ont appelé à cette assemblée auguste , arbitre de nos destinées futures. Qu'il y embrasse les droits du peuple , la cause de la liberté ; qu'à force de sacrifices , d'éloquence , de courage , il impose à ses ennemis un silence éternel sur le passé , & donne à ses partisans le droit de lui créer une nouvelle réputation.

Qu'il restitue à l'état les biens immenses que les pauvres revendiqueroient , quand même l'état ne travailleroit pas à ce qu'il n'y eût plus de pauvres , & que , vivant dans une honorable simplicité , il expie le luxe de trente ans. Qu'il déshérite de vieux flatteurs qui l'entourent , & qui affectent leurs projets du moment & leurs ambitieuses espérances sur son insatiable vanité & son infouciante paresseuse.

Hélas ! il vient une époque fatale où l'ame est sans ressorts ! On éprouve une décadence au physique comme au moral ; on n'a plus que des ressouvenirs ou des momens de capacité ; & dans ces instans cruels ,

cruels , on sent tout à-la-fois ce qu'il faudroit faire , & l'impuissance de l'exécuter . Parmi les gens de cour , peu d'hommes survivent à leur maturité . Que resteroit il alors ? Une vieilleffe bienfaisante . Graces à la nature , il ne faut ni talens , ni efforts , ni application pour faire le bien .

Clitiphon abandonnera à la religion ses derniers momens . Sa docilité aux choses surnaturelles , l'empire que prennent sur lui les merveilles , présagent le sort qui l'attend . Il lui faudra une bonne piété bien superstitieuse ; toujours un peu de prodiges , & la promesse ordinaire de lire dans cet avenir ténébreux le désespoir des ames foibles , qui voudroient ne rien perdre de ce monde & s'assurer les jouissances de l'autre .



Z O H A M I R.

POUR attraper la ressemblance de *Zohamir* il faut se soustraire à l'opinion générale , & peindre un homme qui n'a guere eu de modele , & qui n'en servira à personne. Mélange inoui de presque tous les contraires , ayant de la vanité comme un homme médiocre , resté bourgeois en dépit de la société des ducs & des princesses , amalgamant les puérités d'un auteur & les grands mouvemens d'un homme d'état , moins fin que grand calculateur , plus sage encore qu'habile. Laissions les traits généraux pour nous attacher aux nuances.

Zohamir , homme d'esprit , l'a appliqué à tant de genres que cette expression vague ne dit rien à propos de lui ; artiste , spéculateur , courtisan , homme de lettres , négociateur , avocat , économiste , il a eu des succès qui l'ont fait tour-à-tour connoître sous ces différens points de vue. On l'accuse de s'être enrichi de toutes les

façons , & d'avoir trouvé sa réputation dans le théâtre Espagnol , comme sa fortune en Amérique. Reproche mal-adroit. Eût-il emprunté le fonds , les détails lui resteroient ; & certes , ils suffisoient pour constater l'homme d'esprit. On lui conteste ses mémoires dans l'affaire de Gœsman. Quelle preuve ? Ceux qui les ont suivis étoient moins gais. La gaîté s'évapore à mesure que les années viennent. La nécessité de rentrer souvent en lice fatigue , & les ennemis que depuis *Zohamir* a dû combattre ne prêtoient pas autant qu'une jolie femme ridicule , & un magistrat usurpateur de sa place. *Zohamir* n'est pas un homme de lettres , mais un homme qui donne de jolis ouvrages ; ce n'est pas un écrivain , mais un homme d'esprit qui sème des faillies sur les sujets dont il a occasion de parler. Peu instruit , il ne se met point dans le cas de montrer qu'il ignore ce dont il traite. Ses productions plaisent ; on pleure à *Eugénie* , on rit au *Barbier* , on cherche à démêler l'intrigue de *Figaro* ,

on estime quatre scenes des *Deux Amis* ; & tout en se moquant un peu de TARARE , on applaudit à l'idée du prologue.

Zohamir , homme d'affaires. C'est ici qu'il a montré la connoissance des choses, de son pays , de ses concitoyens. La nature lui avoit donné ce coup-d'œil juste qui saisit, au premier instant , le côté vicieux , foible ou avantageux d'une proposition. A ce don rare , & créateur des fortunes , il joignit cette activité qui brise les obstacles , & électrise les agens choisis pour exécuter ses volontés. Mais cette activité qui , chez les uns , touche à l'étourderie , & chez les autres à la violence , n'étoit chez lui que le grand art d'employer le tems ; le tems , seule richesse d'une foule d'individus. A ces deux grands agens , dominateurs des circonstances , il associa l'ordre , sans lequel il n'y a point de vrais succès , & l'exactitude scrupuleuse à ses engagements , qui émane de l'ordre. Une fortune élevée sur ces fondemens le met dans l'heureuse position de spéculer en

grand. Il aima à triompher des esprits rebelles à ses projets , des obstacles qu'élevoient les gouvernemens , & des hommes qui , animés par la jalousie , entravoient sa marche , & lui suscitoient ces nombreuses querelles qu'un autre eût méprisées peut être , mais que lui a vidées. Les deux mondes furent le théâtre de ses conquêtes : cette expression n'est pas impropre ; car il est plus difficile à un particulier de s'emparer de vingt millions , qu'à un prince de prendre une province. Deux observations parlent en faveur de son habileté : 1°. le choix de ses associés qui d'abord furent ses maîtres , & de ceux dont dans la suite il le devint ; 2°. le genre d'affaires qu'il a embrassées. Elles étoient presque toujours liées aux opérations de l'Etat , de sorte qu'en travaillant à l'édifice de sa fortune , il servoit quelquefois la Patrie , & sortoit ainsi de la classe peu honorée des entrepreneurs , & de ceux que le besoin livre aux spéculations incertaines.

Zohamir , homme à talens , n'en a jamais fait un amusement stérile. Son principe fut toujours la jouissance du moment. Tel est l'aveuglement de la plupart des hommes. Ils consacrent trente ans au travail , aux privations qui doublent la peine pour une prétendue félicité dans un avenir qui n'existe jamais pour eux. *Zohamir* , loin d'une pareille duperie , fit marcher les plaisirs à côté des affaires. Il avoit , au défaut d'une belle voix , l'art de chanter , qui la supplée. Complaisant avec les femmes , elles l'occupèrent sans le maîtriser ; mais , comme à tous les hommes aimables , il lui arriva d'employer plus de tems à les servir qu'à les adorer.

Ce trait nous mène au caractère de *Zohamir* , attaqué avec acharnement , & trop noirci pour être connoissable. Ses ennemis ont fini par ne plus se venger. Quand on dit d'un homme ce qui est incroyable , on ne voit plus que la haine aveugle frappant indistinctement. Quand on a dit que *Zohamir* étoit confiant jus-

qu'à la présomption , & présomptueux jusqu'à l'audace ; quand on iroit même au-delà de l'audace , on pourroit avoir raison ; on pourroit , sans humeur , lui reprocher de s'être jetté dans quelques commissions au-dessous de ses talens & de sa politique ; mais en convenant de ses torts apparens , je voudrois qu'on soupçonnât du moins que des raisons inconnues l'engageoient à accepter des négociations où il n'y avoit pas de gloire à moissonner.

Il est méchant , dit-on ; un homme gai l'est rarement. Mais qu'est-ce que la méchanceté ? La peinture des mœurs des hommes , le rapprochement de leurs ridicules , le tableau de leurs vices ; alors les poètes , les prédicateurs , les philosophes sont les plus méchans des hommes. Il y en a peu qui aient le droit de nuire ; nous bavardons , nous ne causons plus , & nous mettons si peu de prix à nos propres jugemens , que le même jour nous voit pleurer sur les victimes que nous avons immolées , guérir les blessures ou par des désaveux ,

ou par des réconciliations. Quand un homme est par - tout , quand il fait trop valoir ses succès , la multitude le punit de cette supériorité. Nous participons tous plus ou moins à ce relâchement de mœurs , qui a corrompu un vieux peuple de 1200 ans. Or , quand on accumule sur un seul les vices de tous , ce tableau est effrayant.

Les événemens nous frappent peu dans le cours journalier de la vie , parce qu'ils viennent de loin en loin : ils nous font une impression terrible dans l'histoire , parce que peu de pages nous présentent ce qui s'est passé dans une année. Il en est de même de tous nos travers concentrés dans un particulier. Expliquons-nous , ceci n'est pas clair. Mille personnes ont donné de l'argent à un Suisse de porte. On achete la possibilité de parler à celui dont on a besoin , & cela s'appelle adresse & savoir faire des sacrifices. Dans un homme que la haine jalouse poursuit , cela se nomme corruption. Dix mille gens du monde ont prêté

des cabinets officieux à l'amour épié , surveillance , & ont conspiré , en faveur de la beauté , contre les tyranniques précautions d'un mari sévère , & cela s'appelle être serviable. Dans l'homme que les procès investissent , cela s'appelle favoriser l'adultère , & troubler le sein des familles. Ainsi , selon la maniere d'envisager les objets , l'activité est intrigue , l'adresse est fausseté , la complaisance est bassesse , la fermeté est insolence , la bienfaisance est ostentation ; & comme il est dans la nature de l'homme d'altérer le bien qu'il fait , & de gâter souvent ses qualités , la malignité saisit avec empressement les occasions passageres qu'on lui fournit , pour les étendre sur le cours de la vie entière.

Zohamir n'a presque rien des choses auxquelles il prétend. Il a peu de goût ; il juge assez mal les arts , la littérature & les hommes. Médiocre en politique , à la discussion il mêle trop souvent les pointes , les jeux de mots , les calembourgs ; dans les choses les plus ordinaires il a

prouvé que jamais il n'eut le sentiment du vrai beau. Sa maison est gothique, ridicule; son édition de Voltaire mal conçue, mal exécutée; son *Figaro* tout-à-la-fois gai, indécent, grossier, philosophe, trivial & plein d'esprit. *Tarare* est un amas triste de toutes les absurdités morales & théâtrales. La conversation de *Zohamir* est pénible, ses entours médiocres, sa manière d'exister mal organisée. Son immense fortune le mettoit à même de donner un spectacle encore inconnu. Il pouvoit réunir dans une société unique les ressources inépuisables de l'esprit, le charme des talens, le bonheur de la liberté, & composer ainsi sa félicité de celle de tout ce qui nous entoure, & dût la reconnoissance des hommes ne pas payer ses services, il y a même un certain plaisir à faire des ingrats.

La brillante chimère de *Zohamir*, c'est d'avoir du caractère; il ne parle de lui que pour établir cette grande vérité, & il en parle volontiers. Si la vanité étoit le point

central où toutes les affections se réunissent , elle lui conseilleroit d'occuper toujours le public. Alors , la tenacité avec laquelle on alimente cet amour - propre insatiable , s'appelle du caractère. Si le desir de posséder étoit le second pivot , sur lequel roulassent toutes nos affections ; & que , fideles à tout ce qui peut enchaîner la fortune , nous missions tout en œuvre pour fixer les faveurs de cette femme volage , cette persévérance s'appelleroit du caractère , & ne seroit que le besoin d'accumuler.

Zohamir ne fera pas sans doute partager l'idée qu'il a de lui ; mais on seroit injuste , si on ne le plaçoit pas au-dessus de la plupart des hommes de sa sphere pour la partie du talent. Sous plus d'un rapport il sera utile dans une municipalité , & l'on peut devoir beaucoup encore au citoyen auquel on doit déjà la liberté de l'Amérique ; car *Zohamir* a bien voulu nous apprendre qu'il avoit été l'heureux artisan de cette grande révolution. Les

Américains , les Anglois , les François n'en avoient encore rien su ; cette grande nouvelle a été révélée dans un mémoire publié il y a quelques jours. On prétendoit que *Zohamir* avoit perdu de sa gaieté. Je défie d'écrire rien d'aussi gai que les deux pages de cette requête sur l'Amérique & son Libérateur.



R A M B I N E L L I.

DE lui-même il n'eût jamais pensé à faire valoir quelquefois ses opinions , mais il avoit la gloire d'un pere à soutenir & la réputation d'un frere à balancer. Il n'a pas réfléchi que , dans ce moment , la nature avoit agi comme agit la société , qui partage bien différemment les cadets & les aînés.

Rambinelli alloit tranquillement oublier les hommes & attendre les événemens, lorsqu'un bailliage l'arrête sur la route , & lui fait rebrousser chemin pour venir défendre ses intérêts dans l'auguste assemblée dont il est membre. Il profita de cet hommage rendu à son nom.

Il met avant tout ses titres & son épée. Noble il naquit , noble il veut être. Il renoncera à ses pensions , il volera aux combats , mais qu'on ne lui parle jamais d'égalité : si *Jramba* eût été aristocrate , peut-

être Raminelli eût été plus traitable sur l'article de la liberté.

Il est né plaissant , sans doute ; car , dans les matieres les plus sérieuses il jette des éclairs de gaieté : mais comme il choisit mal le moment & le lieu , à la place d'applaudissemens il reçoit des conseils aigres & même des épigrammes ameres.

M. *Cerutti* écrivoit , il y a plus de 25 ans , à un François ; « à quelques excep-
» tions près , le *badinage* est le caractère
» marqué de votre nation ; vous *badinez* au
» conseil , vous *badinez* à la tête d'une ar-
» mée ; le *badinage* va se placer dans toutes
» vos conversations. J'ai connu des prédi-
» cateurs qui trouvoient le moyen de le
» placer jusques dans leurs sermons ».

Les tems sont si fort changés que ce qu'il imputoit alors, bien ou mal à-propos, au caractère françois , ne pourroit plus s'appliquer aujourd'hui qu'à un petit nombre d'hommes exceptés de la politicomanie , tels que *Raminelli*. Peut-être cependant faut-il préférer les *Raminelli* aux hommes

que peint le même M. Cerutti. « Heureux
 » parce qu'ils sentent , ils sont toujours mal-
 » heureux parce qu'ils imaginent ; jamais
 » à leur aise en marchant sur les roses , ils
 » ne ressentent que les épines. Abattus
 » sous les moindres coups , la moindre
 » pierre qui les frappe est un rocher qui
 » les écrase ».

Certains caractères portent dans eux une violence qu'on prend pour de la force , & qui tient de bien plus près à la foiblesse. La force agit , la violence empêche d'agir. L'un est le résultat de tous les moyens combinés , l'autre ne permet pas même l'usage des moyens naturels. La force frappe juste , & la violence à tort & à travers. Je ne fais pourquoi , en faisant un portrait , il me vient des idées entièrement étrangères à mon occupation.



T R A S E A S.

JE n'ai jamais bien su ce que *Traseas* faisoit de sa place , mais je sais que sa place en faisoit un personnage. Quand on est quelque chose par soi-même, comment n'est-on plus rien parce qu'on n'est plus dans telle position ? une retraite forcée ne laisse pas les moyens de multiplier les heureux , mais elle donne le tems de spéculer en faveur de la félicité publique.

Traseas avoit le talent de tirer parti de celui des autres ; il écoutoit avec profit , & répandoit sur son travail une certaine facilité qui adoucit aux grands l'ennui d'entendre les détails. Il n'y a qu'en France où les gens d'affaires mettent un certain art à parler avec grace des matieres les plus seches. Il consiste à prendre les expressions du doute au lieu d'annoncer un parti arrêté , & à mettre un homme puissant dans le cas d'avoir un avis , quoiqu'il soit dans la nécessité de se plier à celui de ses agens.

quelques

Quelques succès dans une place où il faut plus d'ordre que de génie , légitiment toute espèce de projets aux yeux de l'ambition. *Traseas* voulut saisir le timon des finances. Sur quoi se fondeoit son orgueilleux espoir ? On l'ignore. Il crut qu'il suffisoit d'arriver , & que l'esprit , qui ouvre toutes les carrières , suffisoit encore pour guider l'homme qui s'y jette.

Qu'est-ce donc que cet esprit dont on croit pouvoir faire l'instrument de sa fortune , de sa gloire , de sa félicité ? Il consiste dans une espèce de perspicacité qui saisit promptement les objets à une distance éloignée , dans une abondance d'expressions qu'on acquiert par l'habitude de traiter souvent ces mêmes objets. Que de gens partagent ces foibles avantages ! Ils ne suffisent qu'à l'homme présomptueux. L'homme vraiment habile les prise ce qu'ils valent. *Traseas* crut leur devoir son élévation. Ils préparèrent sa chute. Depuis il a fait des livres qu'on ne lit pas , des projets qu'on rebute , des offres qu'on rejette.

S'il avoit eu l'idée de ce qu'exige de talent une place à l'assemblée nationale, il eût mis autant de soin à éviter sa nomination qu'il en a mis à la faire réussir. Comment se place-t-on en évidence quand on ne peut que perdre à être connu ? On peut se passer, sans doute, de ce beau talent de l'éloquence, qui fait plutôt la réputation de celui qui le possède que les affaires de ceux qui l'emploient ; mais alors il faut donner en observation, en bon sens, en justesse, ce qui manque en chaleur, en invention, en célérité.

Lorsqu'on a l'exemple d'un succès extraordinaire dans une famille, on se croit obligé d'en soutenir l'honneur par des efforts périlleux ; on s'arme d'un courage capable de dévorer toute espèce de difficultés ; on s'approprie, sinon le talent, du moins les entreprises des autres ; & cette audace, soutenue d'un peu d'habileté, surprend la bonne volonté, dérobe l'estime, & parvient quelquefois jusqu'à la faveur. L'homme simple, au contraire, qui persiste à croire

que la modestie est le cachet du mérite, croit tôt ou tard être apprécié, & se permet à peine de recevoir les hommages qu'on lui rend.

Il y a une médiocrité aimable, séduisante même. On ne la juge bien que lorsqu'elle est mise en activité. Avant de la voir à la besogne, on la croit capable. On résiste aux conseils ; l'expérience seule dé trompe. Que de gens ont cru Duval habile avant son aventure ? comme il a avorté depuis ! on a vu un petit intrigant à la place d'un homme d'Etat ; & l'immense disproportion de son rôle avec ses moyens l'anéantit tout-à-fait. Bien des gens disent que Duval est le page que l'on corrige, & *Treseas* le prince qu'on instruit.

Peu de mal à dire de *Treseas*. Ses torts ne sont pas d'abuser des faveurs du sort, mais de vouloir braver ses arrangemens. Il nous classe tous, & nous agissons en conséquence. Lorsque l'ambition nous conseille, nous voulons outre-passer le but qui nous est marqué, delà le désordre général.

H O R T E N S I U S.

PEUT-ETRE y a-t-il autant de variétés dans les esprits que dans les physionomies. Les uns ont de l'éclat, les autres de la finesse. Ceux-ci de la régularité, ceux-là de l'expression. Les premiers ont de la grace, les seconds de la force. *Hortensius* a un mélange de sagesse, d'habileté, de sens, qui ne permet pas de le laisser dans la classe ordinaire.

Ne cherchez pas en lui les dons impérieux de l'éloquence, ou du moins le charme de bien dire. Mais vous y trouverez la justesse, la clarté, la cohérence, l'harmonie des opinions & des principes. Ses conseils ne vous entraîneront peut-être pas, mais ils vous tranquilliseront sur votre propre façon de penser, & vous acquerrez de la confiance dans des sentimens appuyés par lui.

Il n'adopte point sans examen, moins encore sans conviction. En vain la nature

lui a donné quelque penchant à l'opiniâtreté , il résiste à ce penchant dès que la vérité se fait entendre. Il ne nous donneroit pas une aussi belle déclaration des droits de l'homme que celle de Scyros ; mais il feroit mieux peut-être , il n'en donneroit pas du tout , bien sûr que ceux qui feront une bonne constitution auront en même-tems constaté le mieux possible les droits de l'homme.

Hortensius est arrivé à Versailles , persuadé que les Grands ne sont placés à leur avantage que dans le lointain ; *Hortensius* partira de Versailles , persuadé que cette place convient à presque tous les hommes. *Hortensius* avoit conçu de grandes idées de certains Avocats célèbres , il a écouté & redressé ses jugemens , & s'est dit à lui-même que l'habitude de parler passe pour un talent aux yeux des hommes que la facilité éblouit.

La simplicité est exilée des tribunes comme des académies. Homère , Démosthenes & Cicéron la préféroient peut-être à toutes

leurs autres ressources. Il y a aujourd'hui une création d'expressions , moitié obscures , moitié singulières , un contraste puérile & mécanique des mots , des ornemens étudiés , qui surchargent sans embellir. *Hortensius* n'a ni prétentions , ni droits à ce mérite d'un genre nouveau , & laisse les sectateurs s'emparer de la renommée & jouir des suffrages surpris & non obtenus.

Il est une classe d'hommes qui n'a point un rang assez distingué dans l'opinion , c'est celle des hommes utiles ; la patrie trouve en eux un agent ; les loix , un défenseur ; les pauvres , un appui ; les esprits faux , un conseil ; l'état , un serviteur. Une carrière aussi remplie n'est pas glorieuse. Les hommes ont juré d'accorder leur estime à qui brille.

On pourrait appliquer à *Hortensius* ces quatre vers :

Son cœur n'hésite point & vole sur la bouche ,
Chaque réponse est simple & nous charme & nous touche ;
Son maintien , son air seul peint l'ingénuité ,
Avant qu'il la prononce il dit la vérité.

R E S I U S.

RESIUS a toutes les choses qui menent au succès. Je dis les choses, car ce ne sont pas toujours les talens & les qualités qui l'assurent. Les talens excitent l'envie, les qualités répugnent aux moyens ordinaires de parvenir.

Activité d'esprit, courage de l'ame, amabilité de caractère, il réunit tout. Ni contempteur des préjugés, ni esclave de la vertu, il a prudemment écarté les embarras jettés par l'envie ou le besoin de réussir sur la route de la fortune.

On appelle les jolies femmes grandes prêtresses de cette divinité capricieuse. J'ignore ce que *Resius* leur doit, mais il était en fonds pour s'acquitter; car s'il n'avoit pas les petits riens qui les amusent, il avoit au moins l'inégalité qui les tourmente, défaut souvent préféré à la monotone complaisance.

On eût été moins surpris de voir *Resius*

au timon des finances que dans un département moins orageux. Louis XV fut assez heureux pour s'en emparer deux fois *Je le garderai tant que je le pourrai*, dit-il , *car il me rapporte beaucoup*. On voit que les rois ne sont pas toujours martyrs de la gloire.

Resius dirigea ses savantes recherches contre d'inutiles usufruitiers d'un bien nouvellement revendiqué par la nation. C'est un triple service rendu à l'état qui se libère , aux moines qui recouvreront leur liberté , aux pauvres qui rentreront dans leurs possessions.

Un autre prélat , d'une ambition encore plus nourrie , confie à ses amis que *Resius* lui a fait un vol , & que son indifférence apparente masquoit le desir effréné d'occuper cette première magistrature ; qu'il avoit , pendant vingt mois , spéculé sur la première disgrâce , spéculation qu'un *discours métaphysique* a rendu vaine.

H I L A S.

HILAS ne se doutoit pas d'être éloquent. On lui a fait accroire qu'il étoit homme de génie , homme difert ; d'abord il s'est moqué de ceux qui le pensoient ; mais voyant qu'on prenoit la chose au sérieux, il s'est donné pour tel, & à chaque instant a demandé la parole. La tête pleine de vers tragiques , il a mis dans ses discours une certaine redondance qu'on a prise pour de la force ; mais bientôt épuisé , on a vu la différence des efforts de la mémoire aux élans de l'ame , de l'envie de briller au besoin de convaincre , de la passion d'être applaudi à l'espoir de servir sa patrie.

Jamais *Hilas* n'a creusé un système , approfondi une question , pressé un raisonnement , analysé les développemens. Sa chaleur est dans sa tête , un événement le monte , les expressions affluent , les idées se

perdent ; il a paru bien dire , mais il n'a laissé aucune trace. On étoit disposé à céder, un motif étranger l'arrache à sa propre conscience. Alors , jouet de ses opinions, il vacille & ne laisse qu'un sentiment de pitié à ceux qui le connoissent , & des regrets honteux à ceux qui l'ont trop estimé.

Les femmes ont promis une réputation à *Hilas*. Il étoit fort aise d'en avoir une , de quelque part qu'elle vînt. Avant de s'être montré , il n'étoit pas sans renommée. Ceux qui , sur-tout , n'ont pas entendu sa tragédie , en avoient une idée favorable.

Mais l'Assemblée a tout gâté. Il a été jugé l'écho de ceux qui ne font pas de bruit & le commentateur de quelques hommes paresseux ou modestes , mais insensibles au murmure passager des louanges.

Celui qui a dit qu'on étoit ce qu'on se faisoit , a dit une grande vérité. *Hilas* s'est imaginé qu'il étoit poète , & tout de suite a dialogué quinze cents vers destinés non au théâtre , mais aux cercles.

Il existe encore des hommes qui croient

bonnement que, même pour une mauvaise Tragédie, il faut avoir beaucoup d'esprit. Quoi, pour gâter ce que les autres ont dit, ou pour le répéter d'une autre façon, il seroit nécessaire d'avoir du talent ! Autant il seroit vrai de dire qu'une bonne tragédie seroit le chef-d'œuvre de l'esprit humain, autant une tragédie médiocre est une misérable production. Elle ne mérite ni encouragement, ni indulgence, parce qu'il n'est nullement nécessaire de composer ce prétendu chef-d'œuvre.

Hilas m'a souvent fait penser combien Paris est prodigue de louanges, avec quelle facilité il prête de grands moyens. Certes, *Hilas* est un homme d'esprit, mais ne distinguera-t-on jamais l'esprit du talent ; n'admettra-t-on jamais des nuances entre l'homme éclairé & l'homme profond, entre l'homme estimable & l'homme d'Etat ?

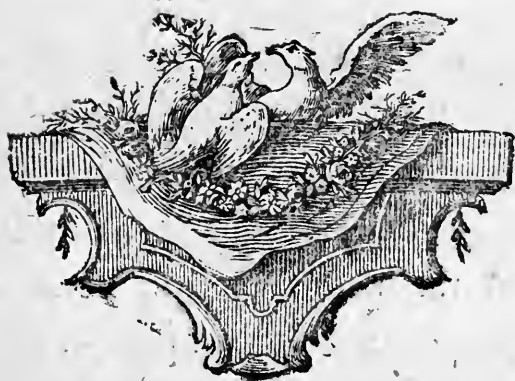
L'homme d'Etat embrasse les besoins de la société, fait de quel degré de bonheur les hommes sont susceptibles, calcule

les avantages du don illusoire de la liberté , pese les dangers des commotions , étudie l'art de préparer les esprits & même les hommes à la félicité par les routes les plus unies. Il jette au loin ses regards , examine les climats , pese les circonstances , & , se pliant aux événemens , lorsqu'il ne peut plus les diriger , il cede sans se laisser entraîner. Si je rapproche *Hilas* d'une pareille esquisse , toute imparfaite qu'elle est , elle l'écrase , & l'on ne voit plus qu'un discoureur à grandes phrases , & la foible explosion d'un talent avorté. Que conclure de cet apperçu rapide ? Rien contre *Hilas* , tout contre ceux qui l'ont choisi. Que l'état l'arme d'un glaive , que Melpomene pare son front d'une feuille de laurier ; mais que la Nation remette ses intérêts à l'expérience , que la loi sorte du sein de la méditation , & ne soit pas l'ouvrage de l'effervescence.

Peut-être me trouvera-t-on sévère sur *Hilas*. Ce n'est pas pour en médire , mais pour ac créditer mon opinion sur les autres.

Le doux mais foible pavillon a dit :

Celui qui , fans discernement ,
Adresse à tous venans les louanges qu'il donne ,
Fait grand tort à son jugement ,
Et ne fait honneur à personne.



C L E O N D A S.

CLEONDAS abonde en projets , en spéculations , en vues critiques , en plans de réforme. Il ne loue jamais , tolere quelquefois , approuve rarement , modifie toujours , & se croit appellé à perfectionner l'esprit humain. Il n'étoit pas propre à exécuter , mais à remédier , à conseiller , à suppléer. Il a plus médité qu'écrit , & l'on ne pourroit pas dire de lui ce que l'on disoit de l'Abbé de Saint-Pierre : « C'étoit un machiniste qui ne savoit pas » la théorie des mécaniques ». *Cleondas* connoît parfaitement , sinon notre constitution , du moins le régime qui nous a fait exister pendant douze cents ans.

La nature lui a donné un genre d'esprit original. Né caustique , il mêle toujours un peu d'amertume à tout ce qu'il présente. Il s'affocie avec un rédacteur , comme un bailleur de fonds avec un négociant ac-

tif & intelligent. Ses idées sont bonnes , mais il faut les clarifier. Il y a toujours un peu d'astuce dans sa maniere, & les gens qui traitent avec lui sont plus occupés à deviner ce qu'il ne leur dit pas qu'à saisir ce qu'il leur confie. Quand on professe hautement l'extrême habileté, la finesse, il en coûte toujours quelque chose à la bonne foi, à la sincérité. Le point où s'arrête la finesse est bien voisin de l'astuce, & l'astuce n'est séparée que par une nuance métaphysique de la fausseté.

Son ame est naturellement craintive. Il redoute le despotisme des gens en place, les effets de l'opinion, jusqu'aux événemens, qu'il personnifie & qu'il imagine s'élever contre lui ; delà naît une espece d'inquiétude, qui éloigne la confiance & ceux qui préfèrent la peine même aux succès mêlés d'alarmes. Il est riche, ou du moins plus que dans l'aisance. Malgré lui l'avenir le tourmente au point de gâter tout-à-fait le présent. Le moment prête ; ainsi, pour peu que l'on ait de dispositions,

il est facile de se rendre aussi malheureux que si l'on étoit en effet victime du sort.

Cleondas est sans doute martyr de sa mauvaise santé ; car il a donné des preuves de courage dans un tems où le despotisme ministériel punissoit jusqu'à la pensée.

Né dans un pays libre , il professe des principes exagérés aux yeux des gens timides , justes selon les ames fortes ; ils posent sur un riche fonds de connoissances économiques. Il n'a ni le charlatanisme de la parole , ni le coloris du style ; mais il marche sûrement dans une carrière où il s'est fait un nom en faisant plus produire qu'il n'a produit lui même. Le mérite de tel ou tel opuscule , publié sous un nom connu , lui appartient. On sait qu'il a un garçon coloriste , comme un jouaillier de la place Dauphine des metteurs en-œuvre. Ne pourroit-on pas le comparer à Alcibiade , qui fit couper la queue à un très-beau chien , pour que les Athéniens ne s'occupassent que de ce ridicule , au lieu de ses projets ; de même *Cleondas*

livre

livre son coloriste aux sarcasmes de la critique, pourvu que l'on lui tienne compte du fonds.

Cleondas est un mélange de gaieté & de mélancolie, d'ambition & d'insouciance, de calculs & de désintéressement. Quoique né dans un pays où l'on aime à ramasser l'argent, comme on aime à respirer l'air, il préfère cependant la gloire ou la réputation, aliment d'une ame ardente, & qui souvent fut froissée par les peines & les chagrins, & susceptible de cette jalousie dévorante qui compte sans cesse les succès d'autrui, & retombe ensuite sur elle-même pour accuser le sort.

Si *Cléondas* se faisoit graver, il faudroit mettre ces deux vers au bas de son portrait :

On tombe , on se relève , on terrasse , on détruit ,

On recule , on avance , on s'arrête , on poursuit .



M O N T E S E.

MONTESÉ se promet de parvenir , & il est parvenu. Il n'avoit rien de ce qui fait prospérer , si ce n'est de l'esprit ; c'est avec cet esprit qu'il s'est donné tout ce qui lui manquoit. Il a épuré la source peu connue de ses ayeux , il a conquis une fortune immense , qui les relèvera un jour infiniment ; il s'est donné des places importantes , & même a fini par s'asseoir sur un fauteuil , où ne se reposent pas ordinairement ceux qui se sont fatigués sur la route de l'ambition. Il mit tout en mouvement , les grands qu'il n'estimoit gueres , le jeu qu'il n'aimoit pas , les femmes dont il se défioit , les affaires qui lui répugnoient ; bref , il a fini par violer la fortune.

Montesé fit plus. Après avoir profité de cet éclair , il mit , au rang de ses devoirs , l'art de faire oublier une foule de petites

manœuvres , ni tout-à fait condamnables ni tout-à fait régulières , mais avec le secours desquelles on réussit. L'exemple n'absout pas , mais il excuse. Dans un moment , pressé par le besoin du succès , on se justifie à ses yeux ce que l'on se promet bien de faire oublier , à l'époque où il est si aisé d'être sévère , délicat , scrupuleux même.

A l'époque où chacun croyoit devoir compte à la patrie de ses sentimens , *Montezze* prend la plume , & dans un petit écrit , fait avec précision , il consigne d'excellens principes & dépose ses titres de citoyen. Pendant l'assemblée nationale , il n'a pas affecté de saisir à chaque instant la tribune , mais il a placé ce qu'il avoit à dire , si à propos , que cinq ou six petits discours lui tiennent lieu , dans l'opinion générale , de ces fréquentes & volumineuses discussions , dont une douzaine des honorables membres ont été prodigues.

Montezze est caustique sans être bon plaisant. Il est un peu comme ces gens qui

détruisent & ne mettent rien à la place. Rien n'est si facile, dit-on, que ce genre d'esprit. Il y a abus de termes dans cette espece de proverbe répété jusqu'à l'ennui. Il est aisé, sans doute, de médire, de calomnier, de donner de fausses interprétations, d'injurier son prochain, mais ce n'est pas ce qui s'appelle plaisanterie.

Ce seroit ici le cas de rappeler ce qu'un magistrat disoit à sa compagnie assemblée : « Loin de nous ces saillies passageres, ces » partis extrêmes, ces erreurs brillantes » d'un esprit ébloui par l'amour-propre ou » par la singularité de ses idées. Prenons » l'expérience pour juge ; elle nous appren- » dra que, dans les matieres importantes » & difficiles, où les ténèbres regnent de » toutes parts, l'on ne peut y répandre le » grand jour que lorsque les lumieres sont » rassemblées, non avec cette confusion » qui offusque les yeux, mais avec cette » sage distribution qui les éclaire. Mais » les lumieres de l'esprit ne se rassemblent » ainsi que lorsque les cœurs sont réunis ;

» Est-il question du bien public & d'y pour-
 » voir par un sage règlement, tous auront-
 » ils part à la gloire ? oui, sans doute ;
 » mais il y faut procéder comme à la conf-
 » truction d'un édifice, & tous doivent
 » mettre la main à l'œuvre, sans s'écarter
 » capricieusement du plan & des moyens
 » solidement réfléchis ».



B A R G È S.

IL n'étoit pas né sans talens , mais ses talens mêmes sont devenus des vices , parce que l'ame étant corrompue , elle a corrompu les instrumens qu'elle employoit. Pour parvenir , il a fallu saisir indistinctement tous les moyens ; parvenu , il a fallu , à quelque prix que ce soit , se maintenir ; stable dans une place orageuse , il a fallu songer à l'avenir & parer aux coups de la fortune , inconstante jusqu'à la perfidie. Dans cette marche , que de contrariétés ! delà , la nécessité de se venger des uns , d'écraser les autres , d'enfermer ceux-ci , d'éloigner ceux-là , & cet amas infect de crimes ministériels & de *roueries* , mot que nous ressuscitons à regret , mais que le caractère de *Bargès* réclame , puisque ce mot seul peut mettre d'accord & l'écrivain & les lecteurs.

La vindicte publique a immolé Fleffelles ,

& *Bargès* vit encore ! Ce *Bargès* , qui a peuplé la Bastille & fait du ministère , un tripot ; de son cabinet , un b.... ; de ses bureaux , l'ancre de l'injustice ; de la police , les suppôts de ses vengeances ; du nom de son Roi , un nom effrayant.

Bargès , ministre au-dehors , sauvoit par le faste , la bassesse de ses intrigues , par d'habiles secrétaires , la médiocrité de son esprit ; il achetoit ce qu'il ne pouvoit obtenir , & a fourni , sans désagrémens pour lui , sans risque pour l'Etat , sans gloire pour la Nation , une carrière que tant de gens ont frayée , qu'il faut être tout à-fait sans ressort pour y broncher.

Il a la dose d'esprit pour suppléer en insolence à ce qui lui manque , & cette espèce d'effronterie , qui en impose à la multitude , toujours avertie & toujours dupe. Prince aimé de vos concitoyens , écarterez de vos conseils un homme que la France n'y verroit qu'avec effroi. La force qu'on lui suppose , les talens qu'on lui accorde , sont à un degré fort insuffisant , mais ils pourroient

être utiles ; d'ailleurs , que font les talens seuls dans un moment où il s'agit de conquérir la confiance d'un peuple qui croit encore entendre résonner ses fers , & qui jette des regards d'indignation sur les coupables artisans de ses malheurs , suspendus peut-être & non encore détruits ?

Pourquoi *Bargès* , en soustrayant sa personne , n'a-t-il rien dit en faveur de son innocence ? Est-ce dédain de la publique opinion ? Est-ce impuissance de la changer ? L'un & l'autre déposent également contre lui.

C'est un de ces courtisans routinés, qui, sous prétexte de connoître les hommes , ne s'étonnent de rien , ne s'affligent de rien , ne s'inquiètent de rien , parce qu'ils ne sentent rien.



H U G O.

HUGO fait parfaitement réussir , parce qu'il a toujours recours aux petits moyens. Les hommes s'y laisseront éternellement prendre ; jamais on ne se défiera d'un génie minutieux , & on lui laissera faire un chemin si rapide , que lorsque la jalousie s'éveille il n'est plus temps de l'arrêter. L'homme à grandes vues appelle autour de lui la multitude ; ne fût-il rien , on croit toujours qu'il fera beaucoup. L'homme à petits expédiens n'humilie personne , & on lui pardonne ses succès , parce qu'on a le plaisir d'en avoir un peu la source.

Malgré les petiteesses répétées d'*Hugo* , on ne peut , sous peine d'être injuste , lui refuser de véritables connoissances , & l'incroyable talent de tourner à son profit les fautes d'autrui , ou de plier à ses besoins les volontés de ceux avec lesquels il traite.

On soutiendra que tant d'habileté n'existe qu'aux dépens de la franchise , & l'on se trompera : *Hugo* va sans façon jusqu'à l'importunité ; il persécute , il lasse , il excède , mais il l'emporte : quel autre qu'*Hugo* eût franchi les barrières élevées contre l'assemblée & les colonies ? Quel autre fût parvenu à introduire les farines américaines dans les Antilles ? Dès que les hommes cedent à l'indiscrete chaleur des sollicitations , pourquoi cette voie sera-t-elle défendue ? On effuye quelques rebuffades ; mais ceux-mêmes qui ont vendu leur suffrage ou leur adhésion , finissent par faciliter ou estimer ceux qui les ont ravis.

Dans les pays où rien ne se donne qu'à la faveur , le mérite modeste est rebuté , la médiocrité officieuse en profite ; le zele , à plus forte raison , tire parti des circonstances.

Hugo est de ces hommes qui ont besoin d'agir. Ils ont une activité de bienfaisance qui jamais ne repose. On leur distribue

quelques petits ridicules tout en recueillant le fruit de leur indiscrete vivacité ; marche ingrate & ordinaire qui , cependant , ne lasse pas encore certains caractères officieux. Ils ont juré le bonheur de leurs semblables, en dépit des obstacles qui s'élevent de toutes parts.

Mais pour être juste , il faut malheureusement convenir que cette sorte de talens ne jette pas un grand éclat dans une assemblée où se traitent les intérêts de vingt-quatre millions d'hommes , & où il s'agit de saisir une effervescence , qui peut porter le moment présent à un siecle de distance , qui influe sur l'Europe entière , incapable d'assister à une pareille révolution , sans revenir sur elle-même & projeter l'époque de la liberté.

Liege , Hesse-Cassel n'ont point donné un vain exemple. Il est des pays où il faut préparer plus long-temps la régénération ; mais tout en la préparant on l'assure , & peut-être se met-on à même de la consommer en moins temps.

Hugo est prompt à répandre l'alarme ; mais l'ascendant de l'assemblée est tel encore , que Paris , tout orageux qu'il est , tout voisin du despotisme qu'il se montre , en parlant sans cesse de liberté , ne se croit cependant pas assez fort pour appeler des décrets des représentans de la nation.

En général , les hommes aiment mieux admirer que lire ; mais aujourd'hui ils aiment mieux lire qu'admirer. Chacun porte une disposition plus que sévère dans l'examen des questions , dont il faut faire la base de notre future félicité.

Un tel homme qu'*Hugo* ne fera le malheur de personne & coopérera au bonheur de plusieurs. Il faut de ces génies qui embrassent la cause du genre humain : sans eux l'égoïsme trop paisible contemplerait la chute des monarchies , on se contenteroit de prédire les malheurs sans les prévenir : le mouvement est à la bienfaisance ce qu'il est à la machine du monde ; il est l'ame de la société , comme le ressort universel de la grande machine , que nous nommons l'univers.

N A U S I C R A T E S.

D'EXCELLENS principes, l'amour du bien, des talens plus que médiocres , ont donné dans deux mois une assez grande réputation à *Nausicrates*. Il ignoroit avec quelle facilité les hommes reprennent ce qu'ils donnent , & combien ils sont prompts à s'enthousiasmer & sur-tout à briser l'idole à peine sortie de leurs mains. Ils n'ont pas revendiqué les louanges données à l'esprit facile de *Nausicrates* ; mais ils osent se rétracter sur la fermeté qu'ils lui avoient supposée , & vont chercher ailleurs cette résolution inébranlable qui marche devant tout Breton voué à la patrie , & doué des connaissances économiques & politiques.

Mais parce qu'une qualité manque à un homme , faut-il méconnaître les moyens puissans d'éloquence & de zèle : je ne dis pas de patriotisme , il est douteux qu'il existe , & même qu'il puisse exister ; car

enfin le patriotisme suppose une patrie ; or il n'y a point de patrie. Nul individu n'a intérêt à aimer la France qui , depuis si long-temps , est forcée d'écraser ses habitans sous le faix des impôts ; mais cet écart , si raisonnable aux yeux du philosophe , pourroit-être dangereux à ceux du vulgaire. Revenons à *Nausicrates* , dont le trait caractéristique semble être la modération , vertu méconnue dans les momens d'orage , vertu si bienfaisante pour les humains.

Il n'y auroit sans elle ni treve , ni négociation , ni harmonie. Elle soumet les hommes aux calculs , & dès-lors triomphe de leurs passions fougueuses ; tout est calcul dans le monde , & si les humains l'adoptent jamais , ils lui devront l'espèce de bonheur , dont peut-être est susceptible la déplorable humanité. *Nausicrates* , étranger aux cours imposantes , aux grands flatteurs adroits ; aux mouvemens d'assemblées tumultueuses , n'a été ébloui , séduit ni intimidé. Cette résistance est la marque

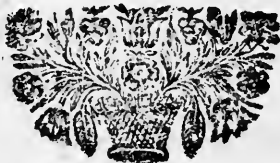
d'un excellent esprit ; le prestige est si puissant que peut-être ne faudroit-il que plaindre celui qui s'y laisseroit surprendre.

Dans les élections , les bailliages cherchent celui que la renommée indiquoit , & c'étoit déjà avoir beaucoup fait que de l'occuper dans un moment où mille personne la pressoient de répéter leur nom à la France.

Nausicrates fait par cœur l'*Esprit des Loix*. En vain ce livre perd dans l'opinion depuis quelques années. On ne lit guere impunément quand la nature nous a douée d'une trempe d'esprit à examiner ce que les hommes appellent Gouvernement. Il faut devenir un écolier docile ou un économiste rebelle. Dans le premier cas ; on se pénètre de son sujet pour le répandre, dans le second , on s'en pénètre d'avantage encore pour les combattre , & dans tous les cas on s'instruit. Heureux celui qui , comme *Nausicrates* , n'eut jamais de goûts foibles où de demi-volontés ! Aux ux de ceux qui lisent en courant ,

c'est une espece de contradiction , mais le petit nombre fait qu'il est possible d'avoir de l'énergie dans l'esprit sans le courage de l'ame : on bravera les difficultés , mais non les hommes , & l'opinion , maîtresse des souverains , est une divinité terrible , aux regards de laquelle trop peu d'individus savent échapper. Son ascendant est d'autant plus impérieux qu'il y a autant de mal apparent à s'y soustraire que de danger à plier sous lui.

Nous nous sommes étendus sur les bonnes qualités de *Nausicrates*, il est si doux de louer ! Notre penchant nous ramene sans cesse à trouver tout bien ; & lorsque nous prenons un autre ton , c'est pour ne pas mentir à la Nation , ni prolonger ses erreurs.



M I N C I U S.

QUAND on s'est accoutumé à ne penser que d'après les autres , qu'on a toujours cherché des idées , non dans les combinaisons des faits , mais dans les livres , bientôt on ne suffit plus aux événemens de chaque jour. Au défaut des écrivains qu'on n'a pas le temps de consulter , on prend les idées de ceux qu'on écoute ; & de cet amas de réflexions qui échappent , soit dans la discussion , soit dans les mouvemens oratoires , on forme un tout qui n'a rien de neuf ; le vulgaire prend pour un ouvrage médité une suite de remémorances lues avec peu d'art.

Telle est l'histoire de *Mincius* , tels sont les ouvrages , telle est la constitution. Quand on n'a point une extrême clarté dans l'esprit , on pose mal ses questions ; on élève un doute dans le même instant qu'on propose un article. Si le défaut de clarté dans l'exposition est accompagné

d'une espece de lenteur dans la maniere de concevoir, de sorte qu'on hésite avec soi-même, & qu'il faille revenir plusieurs fois sur sa pensée, on est nécessairement obscur & l'on jette la confusion dans les esprits. Ils murmurent de ce qu'on les embarrasse, ils s'impatientent de ce qu'on les expose à se tromper à leur tour ; de-là les signes de désapprobation qui s'élèvent dans une nombreuse assemblée.

Telle est la présidence de *Mincius* ; telle est la suite du malheur d'accepter un fardeau au-dessus de ses forces.

Quant à l'inconvénient d'un esprit nébuleux, on peint une figure sans expression, une voix sans harmonie, une éloquence aride ; on ne contient point les esprits toujours prêts à s'égarer ou du moins à s'éloigner de la question ; on veut mettre de la force, & ce n'est que de l'humeur ; qui commande sans être obéi, emporte un ridicule, & la multitude, si docile à l'empire du génie ou à l'autorité du talent, se révolte contre la médiocrité

& la punit de ce qu'elle ne fait pas lui en imposer.

Tel est le spectacle qu'a donné *Mincius*, en s'asseyant dans un fauteuil que cinq ou six hommes ont occupé, mais qu'un seul a rempli.

Mincius étoit un aigle dans sa province, & l'auteur supposé d'une révolution qui n'a pas existé. Il en a été de son talent comme de cette proportion trop vantée de seize contre deux fois huit. Elle parut un chef-d'œuvre il y a un an. On proteste aujourd'hui contre toute division, tout ordre, toute proportion. Pour démontrer qu'il ne faut pas de distinction d'ordres, je ne voudrois que la distribution de la salle & la façon de prendre les voix *par assis & levé*. Il y a une foule de questions qui n'intéressent pas le clergé; il ne les suit point; il ne pense seulement pas à se lever, & cependant son immobilité le décide. Dirait-on que tout membre prend un égal intérêt aux affaires publiques ? avant de

détruire cette objection, j'attendrai qu'on prouve que cent cinquante curés de campagne sont des hommes d'état.

Plus d'un lecteur conclura que j'ai voulu classer *Mincius* parmi les hommes médiocres. Non; mais il est sage de se redire sans cesse que,

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier,

& que notre frénésie, notre engouement nous empêchent de mettre les hommes à leur place. Choisissons pour exemple ce qui est nécessaire à un président, & l'on verra si la nature, toujours avare des grandes qualités & des grands talens réunis, aura la complaisance de former quarante hommes extraordinaires; parce qu'il nous aura plu de faire des dispositions qui supposent, dans le cours d'une session, quarante présidens.

Cette place éminente demande une connaissance parfaite de la marche de l'opinion; l'art de contenir les esprits sans se choquer ou les gêner; de tirer toute

son autorité de l'ordre & non de sa volonté ; d'énoncer rarement ses suffrages , parce qu'ils ne doivent jamais être donnés en vain. Il faut avoir une réputation de capacité assez bien établie pour que chaque membre s'applaudisse intérieurement & demeure convaincu que sa motion , fût-elle erronée , sera relevée par celui qu'il a créé surveillant de l'opinion générale ; le don de la parole qui éclaire , dispose , entraîne , redresse , (le seul despotisme enfin qu'il soit permis à l'homme d'exercer ;) le sang-froid inaccessible aux passions humaines , à la flatterie comme à l'épigramme , à l'incapacité comme à l'éclat du talent , qui voit d'un œil égal se former les orages , & compte pour rien ses dangers particuliers dans la crise générale.

Peut-on se flatter de trouver beaucoup de gens dont les traits puissent former ce portrait ; & cependant on recherche , on accepte du moins une pareille place avec une confiance qui n'est presque jamais justifiée.

Après ce que nous venons de dire ;
on sent bien qu'il n'est plus possible de
parler de *Mincius*.



G A R I N E T.

« **L**E ciel vous fit bon , sensible. N'est-ce donc rien ? Pourquoi mettez-vous votre félicité à paroître ? Pourquoi brûlez-vous du desir puéil d'étaler vos opinions ? Ces hommes qui vous flattent , je ne fais pourquoi, reprendront bientôt leurs éloges prodigués , & vous feront payer leur propre erreur ». Tel est le discours qu'un homme sévère & droit forçoit *Garinet* d'entendre.

Un homme , à peu près inconnu , vient à Paris. On le cite. L'idée de percer à travers cette foule immense l'effraie d'abord ; mais , s'il y parvient , il s'estime en raison de la difficulté vaincue. L'idée de membre de la nation souveraine élève ses prétentions , & par une métamorphose incroyable , un pasteur modeste devient un homme d'état. Un prêtre , transfuge des autels , se livre aux calculs de la finance , aux réformes économiques ; & oubliant

la chaire , l'autel & ses ouailles , il est tout entier à des discussions profanes.

Garinet a prêté sa plume aux Juifs , nation moins infortunée qu'on ne le dit , puisqu'elle a trouvé des défenseurs parmi des hommes faits pour diriger l'opinion. Quel peuple cependant ! Cloaque impur de tous les vices , justement rejeté du reste des humains , puisqu'il n'existe qu'en buvant leur sang & en dévorant leur subsistance. Qu'est-ce qu'une société qui vit de vols , d'usures , de rapines , de spoliations ? Eh ! qu'on ne cite pas quelques maisons de Londres , d'Amsterdam , de Bordeaux , de Berlin ; le commerce les a dispensées de la fraude. Mais je dénonce la plupart des Juifs de la Lorraine-Allemande , de l'Allemagne , de la Pologne , dont l'industrie est de tromper. Ils promènent dans les campagnes quelques écus pour avoir le droit de venir enlever les moissons , gages de leurs perfides secours. Qu'est-ce qu'un peuple qui professe hautement la coupable habileté de vendre

cherément des denrées viciées ? Tel est cependant celui que , d'après des plumes éloquentes , *Garinet* est venu exposer à la commisération publique.

Ses motifs sont louables , sans doute , il est citoyen , il est homme , il est bien-faisant ; mais le desir de jouir de sa réputation lui fait rechercher l'instant de paroître , instant qu'il faudroit attendre.

S'il n'a pas les agrémens de la société , il en évite aussi les périls ; d'ailleurs les gens vifs , réfléchissant après coup , n'y sont pas mal reçus. On préfère celui qui ne se pique pas d'une logique naturelle à celui qui croit que le premier attribut de l'homme est de raisonner.

Garinet a vu la mître suspendue sur sa tête ; & peut-être est-ce un malheur ?



P O S I N.

IL y a des défauts qui font plus de tort que des vices. Un homme, par exemple, qui ne sauroit jamais ce qu'il fait, rarement ce qu'il dit, ni bien ce qu'il veut, n'auroit certainement qu'une imperfection ou un ridicule; & cependant il nuirait davantage, ou du moins seroit plus inutile à la chose publique que celui dont les principes seroient suspects & le cœur facile à corrompre. Qui connoît *Posin* peut aisément faire l'application de cette doctrine.

Mais par une de ces contradictions dont l'esprit humain fournit tant d'exemples, ce même homme a une facilité d'analyser les discours, de resserrer les motions, d'extraire les articles essentiels, qui suppose une méthode & une clarté rares. Il porte le jour sur des questions obscures, & passe avec une extrême facilité au milieu des détours de la métaphysique.

Il n'est pas rare de trouver des esprits brillans & fertiles , fins & agréables , profonds & laborieux ; mais c'est un phénomène de rencontrer dans la même personne ces qualités avec la justesse & la clarté. Un esprit clair dispense , pour ainsi dire , de penser , d'examiner. Il ne nous en coûte que le doux mouvement d'approuver ou l'acte involontaire de rejeter ce qui déplaît. Ces deux opérations si simples se compliquent dès que l'orateur est confus ; il embarrasse & gêne l'attention au lieu de l'occuper.

Posin ne savoit comment s'y prendre pour sortir de la foule. Il s'est mis en action , sans trop prévoir les résultats ; sûr que les hommes tiennent un certain compte de la bonne volonté officieuse , lors même qu'elle nuit au lieu de servir , & agit au risque de tout brouiller.

Sans le concours des circonstances , on n'eût jamais parlé de *Posin* ; même après ce concours , il ne reste pas grand chose à en dire.

M E N O X E.

L'ABONDANCE n'est pas une ressource à dédaigner , lorsqu'il faut parler en public ; mais si on la prodigue , on l'assomme les auditeurs , on finit par ne plus écouter quiconque abuse de la permission de parler. C'est ce que je me disois il y a huit jours en écoutant *Menoxe* , dont la voix forte & dure , l'accent désagréable , & la prononciation épaisse , fatiguent déjà ceux qui assistent à ses discours.

Dans une assemblée aussi nombreuse , où tant de gens ont droit & besoin de s'expliquer , chaque membre devrait s'interdire les longues périodes , & les déclamations brillantes : point d'exorde , point de peroration ; le fait , l'opinion , la conséquence. Il n'est guère d'observation qu'on ne puisse renfermer en dix lignes : les précis ont tant d'avantage : ils sont écoutés , retenus , acceptés. Il faut avoir

bien de l'esprit pour résister à l'occasion de le montrer.

Un long discours donne nécessairement prise à des décisions : l'envie de briller se jette sur la partie foible. Que fera-ce des prolixes motions de *Menoxe* ? Ne pourroit-il pas supprimer aussi cette confiance présomptueuse , qui tout-à-coup d'un opinant fait un professeur : ne peut-on pas acquérir le goût (1), la vraie preuve du talent ?

Il ne faut pas croire que le zele excuse tout. Je m'explique mal : il excuse toujours l'individu , mais non l'abus. Aussi faut-il s'expliquer amicalement avec *Menoxe*, & lui confier l'opinion des deux mille spectateurs qui l'écoutent. Je l'ai défendu dans ce que j'ai dit jusqu'ici ; & si j'ai adouci mon pinceau, c'est que l'estime pour

(1) « Le goût est une qualité qu'un génie médiocre » regarde comme la sienne, qu'un esprit critique croit » n'être, celle de personne, dont tout le monde parle, » que peu d'hommes connoissent, & qui à force d'être » définie est devenue presque indéfinissable ».

les intentions pures , conseille l'indulgence & toujours les égards.

On reproche à *Menoxe* , avec quelques fondemens , de courir sur les propositions qui échappent aux discutans. Il est cependant quelque chose de plus merveilleux que l'art de bien dire ; c'est celui d'apprendre aux hommes à vivre en citoyens paisibles sous l'empire des loix. Cet esprit de chicane , qui détruit l'harmonie , rallentit aussi le cours des affaires. Loin de rivaliser , « montrons-nous plutôt animés du même zèle dont étoient animés les anciens romains ; souvenons-nous sans cesse qu'ils rapportoient toutes leurs richesses au commun trésor. C'est sur ce modèle que des hommes éclairés devroient déposer sans épargne , sans présomption & sans déguisement , toutes leurs connoissances dans le sein de leur assemblée , où réside le trésor commun. Tels ont été nos prédécesseurs , & tel est encore l'esprit des corps qui ont conservé la noble franchise & la simplicité des mœurs antiques : c'est sur ces maximes

pures & constantes qu'est établie la solide gloire des compagnies. Loin de nous ces saillies passagères , ces partis extrêmes , ces erreurs brillantes d'un esprit ébloui par l'amour propre ou par la singularité de ses idées : prenons l'expérience pour juge , elle nous apprendra que , dans les matières importantes & difficiles , où les ténèbres regnent de toute part , l'on ne peut y répandre le grand jour que lorsque les lumières sont rassemblées , non avec cette confusion qui offusque les yeux ; mais avec cette sage distribution qui les éclaire. Mais les lumières de l'esprit ne se rassemblent ainsi que lorsque les cœurs sont réunis : est-il question du bien public & d'y pourvoir par un sage règlement , tous auront-ils part à la gloire ? Oui , sans doute ; mais il faut y procéder comme à la construction d'un édifice , où tous doivent mettre la main à l'œuvre , sans s'écarter capricieusement du plan & des moyens solidement réfléchis ».

A N A C H Z E S.

LA rudeſſe tient de près à la probité. L'homme poli a beſoin d'être connu pour être cru ſincere. Cette urbanité trop vantée dans nos mœurs ne ſert ſouvent qu'à cacher des vices : *Anachzes* l'a abjurée ; & c'eſt peut-être le plus beau trait de ſon éloge. Il a les formes brufques , l'ame franche , la phyſionomie ouverte , le caractère décidé , le cœur ſenſible. O nature ! pourquoi t'arrêteras-tu en ſi beau chemin ? Pourquoi ne pas joindre à tant de bienfaits un coup-d'œil plus ſér , un eſprit plus juſte.

Rien n'eſt ſi facile à prendre que les partis extrêmes : il ſuffit de ſaiſir l'oppoſé de ce qui a fait le plus de bruit ; on étonne , on excite des murmures , on arme la contradiction , on donne lieu aux partis de ſe former , on éveille la curioſité languiffante , on fait révolution dans la penſée : mais
lorsque

lorsque le prestige a disparu, les hommes se repentent, en secret, d'avoir suivi les drapeaux de l'enthousiasme, & humilient en public ceux qui les avoient arborés.

Anachzes propose une dissolution d'assemblée. Que d'inconséquences dans une pareille idée ! Elle détruisoit une lueur de confiance, rendoit vains six mois de travaux, relevoit l'espoir de l'aristocratie, déconcertoit les provinces, étonnées de voir briser leur ouvrage, récréoit nos ennemis, qui espèrent de nos troubles l'affoiblissement de la plus grande monarchie de l'Europe. Tout homme qui sans cesse obéit au premier moment, ou défera lui-même ses œuvres précipitées, ou les verra détruire par d'autres.

Le talent d'écrire en impose, même à ceux qui l'emploient : ils se complaisent dans leurs tableaux. Ces Narcisses littéraires sont des juges dangereux. *Anachzes*, enchanté du style de ses considérations, n'aperçut que bien tard l'absurde politique qu'il déploya à l'Europe, en parlant

des Turcs & des Russes. Lorsqu'on présenta ses *inconsidérations* à l'académie de Pétersbourg, un homme malin dit qu'il falloit choisir un pareil négociateur pour la nation rivale, & que s'il avoit le don de parler comme il possédoit celui d'écrire, il vaudroit à lui seul une armée.

C'est un spectacle bien plaisant que toute une nation qui se met à gouverner. On en est venu à faire crier ses titres dans les rues ; d'où vient ce ridicule *national* ? de ce qu'aucun journaliste n'ose s'armer du fouet de la satire, & se charger de faire taire les crieurs publics, qui appellent les passans : charlatans d'une nouvelle espece, au lieu d'établir leurs tréteaux dans un carrefour, il font promener leur orviétan.

Cette épisode est entièrement étrangère à *Anachzès* : son style, sa façon de penser le mettent à l'abri de toute malignité, qui le confondroit avec les précepteurs du peuple ; & si nous avons pesé sur les dangers d'une tête impolitique, c'est qu'il

est des hommes qui ne savent jamais résister aux phrases.

Les vers suivans pourroient bien s'appliquer aux *Anachzès* de l'assemblée nationale. La saison des vers est passée ; mais quand ils renferment des vérités , on peut encore les citer.

Vous faites & la honte & l'honneur des mortels,
Sentiment , qui dans Rome avez eu des autels.
Quel contraste étonnant ! Amour de la patrie ,
Es-tu vertu , foiblesse , ou n'est-ce que manie ?
Pourquoi donc quelquefois offenses-tu les yeux ,
Si le ciel t'envoya pour faire des heureux ?
Guidé par la prudence , armé par la sagesse ,
Aux sentiers de l'honneur tu marches sans foiblesse.
Le cœur de l'homme encor s'ennoblit par tes traits ;
Ambitieux ou vain , tu produis des forfaits ;
Tantôt feu tempéré qui donne la lumière ;
Tantôt feu dévorant qui met tout en poussière ;
Source qui fertilise , ou torrent qui détruit ,
Le vertu t'accompagne , ou le crime te suit.
Tel tu parus souvent , injuste ou sanguinaire ,
Tant que tu n'as frappé que les yeux du vulgaire.
Ce qui lui paroît crime est effort de vertu ;
Il devrait l'adorer , il en est abattu.
Quel est ce fier romain , dont le cœur inflexible
Ose à l'humanité paroître inaccessible ?
C'est Brutus. A mort il condamne ses fils.
Quel crime ! quelle horreur !... Non ; l'amour du pays

Illustre le forfait qu'abhorre la nature;

Il étouffe en son cœur jusqu'au moindre murmure;

Il voit frapper le coup sans détourner les yeux.

Ils ne font plus , dit-il , rendons graces aux dieux.

.....

L'amitié ne craint point de trahir l'amitié ;

Contre un pere infidele un fils est sans pitié ;

Faut-il donc n'aimer rien pour servir sa patrie ?

Si l'on ne trahit tout , se croit-elle trahie ?

Sans doute , & rien ne doit balancer dans nos cœurs

L'intérêt du pays. Il doit sécher nos pleurs :

La voix du sang alors n'est plus qu'une foiblesse ,

L'amour , un attentat , & la pitié , bassesse.



C U R A S S E S.

CURASSES porta au dernier degré la double aristocratie , celle du clergé & celle de la noblesse. Il n'est ni assez fort pour faire une secte , ni assez foible pour être dédaigné. C'est un de ces hommes qui peuvent nuire & presque jamais servir.

La meilleure preuve que les aristocrates ne pouvoient plus gouverner , est la manière dont ils ont défendu leur propre cause. Mit-on jamais plus de foiblesse , plus d'indécision ! Ils n'ont su être ni dehors ni dedans. Leurs demi-projets ont été connus avant qu'ils fussent entièrement arrêtés.

Curassès fait un livre médiocre pour dévoiler ses opinions ; il fournit des armes contre le parti qu'il défend mal ; il intrigue pour occuper une place momentanée , mais où le talent peut paroître avec un grand avantage , il échoue & est forcé d'abandonner la chaire curule.

Je me suis souvent demandé , qu'est-ce qu'un aristocrate ? Est ce un homme qui desire qu'il n'y ait qu'un gouvernement , un roi , une loi ? Non. C'est celui qui veut immoler la multitude au petit nombre , enchaîner l'opinion , & faire régner un préjugé à la place de la raison ; c'est celui qui fait d'un roi une marotte , du peuple un troupeau , des citoyens autant d'esclaves , du revenu public sa propriété , des officiers civils ses serviteurs ; c'est celui qui anéantit l'ordre , qui maintient le luxe , la corruption des mœurs , la confusion des principes , la misère publique , afin que les hommes ne retrouvent plus ce nerf , cette élasticité qui conduit aux projets vigoureux ; c'est celui enfin qui cherche , par la crainte ou par les cachots , à paralyser les plumes , pour qu'elles ne révelent pas les complots contre la nation , & qu'elles laissent les conspirateurs jouir paisiblement de leurs infernales machinations.

Curasses n'est pas tout cela. Son ame n'est pas d'une trempe à mettre en jeu de

pareils ressorts ; mais il lui paroît dur de descendre , & il lutte contre l'impérieuse nécessité qui le lui commande.

Ce qui a tourmenté *Curasses*, c'est l'union de tous les ordres. Les idées de fraternité , d'égalité , lui paroissoient très-saines dans les chaires évangéliques , parce que , revenu dans son palais , il se persuadoit aisément qu'il n'étoit pas l'égal du curé qui venoit de débiter son prône. Mais dans ce qui concerne l'administration , il eût fort mal réfuté cet axiome de Machiavel : *L'inimitié des citoyens contribue à l'avantage de la république.*

Curasses , il ne m'appartient pas de vous donner des avis , quoique , de quelque part qu'ils viennent , ils sont utiles s'ils portent sur la vérité ; mais veuillez lire le passage suivant : il est d'un homme de beaucoup d'esprit , sur un sujet toujours important , mais plus encore dans les circonstances actuelles ; il parloit *sur l'union*.

Toutes les opinions sont respectables , parce qu'il est à présumer qu'elles tendent

au bien public. Mais ces opinions sont diverses , & , avant de prendre un parti , l'on est obligé de flotter entre la vérité & l'erreur ; elles se présentent l'une & l'autre avec les mêmes avantages ; quelquefois même la vérité paroît trop simple , tandis que l'erreur , plus parée , se sert de tout l'art qui peut séduire. Quelle est alors notre ressource ? L'union ! l'union , ce remède souverain contre le poison de l'opiniâtreté ! C'est elle qui rétablit la tranquillité dans les esprits & le calme dans les cœurs ; elle impose silence aux passions ; elle prévient toute antipathie personnelle ; elle défile les yeux fascinés ; elle dissipe les nuages qui enveloppent la vérité ; elle montre avec éclat le sage qui la découvre ; il la présente sans faste , on la reçoit sans envie.



N É B O S I S.

NÉBOSIS a reçu de la nature un présent dont il tire un grand parti, c'est un organe brillant & sonore, une voix harmonieuse, & ce débit facile qui fait passer jusqu'au cœur ce qu'il énonce. A ce don enchanteur, il joint une extrême clarté d'esprit, qui se marie si bien avec la première qualité. Il y a bien un peu de présomption, une teinte d'opiniâtreté, & les petits mouvemens d'un amour-propre prompt à s'irriter; mais les imperfections ne trouveront pas en nous un censeur, nous qui sommes malheureusement accoutumés à peindre des vices, ou du moins des défauts, qui produisent presque les mêmes résultats.

Nébofis ne fournira pas des ressources nouvelles, mais il développera l'utilité de celles qu'on présente; il ne bravera pas l'orage, mais il préviendra les difficultés; il ne lancera pas la foudre contre les abus,

mais il les fera connoître , suivis du malheur public ; il n'ira pas à grand frais chercher le remede , mais il emploiera sa douce éloquence à faire valoir ceux qui l'ont trouvé.

Telle est l'utilité des grandes assemblées , elles renferment des esprits de tous les genres , des talens de toutes les especes ; ce qui échappe aux uns est recueilli par les autres ; & de toutes ces parties , il résulte un tout inappréciable. Les passions troublent pour quelques instans l'harmonie de ces grands corps , mais la raison ramene le calme & l'équilibre des opinions.

Il est des esprits nerveux qui tiennent dans leurs mains presque tous les vœux de la multitude , il est des esprits tenaces qui s'attachent au piedestal de la vérité ; il en est de violens qui dépassent le but , & dont les efforts inutiles les épuisent sans qu'ils s'en apperçoivent ; il en est de riches , prompts à se révolter contre tout ce qui les choque ; de bizarres , qui n'ar-

rivent jamais que par des voies détournées ; de prompts qui n'ont que le premier moment ; d'obscurs , qu'il faut étudier au risque de ne les jamais comprendre : de despotes , qui croiroient s'avilir s'ils s'éclairaient avec les autres : c'est de ce mélange , bon & mauvais , que sort l'utilité générale.

Les talens de *Nebosis* ne pourroient pas satisfaire une vaste ambition, mais bien contenter un amour-propre raisonnable , s'il en étoit de tels : ce qui fait son éloge , c'est d'être content de son lot sans se l'exagérer.

Un auteur italien a dit que dans un bloc de marbre il y avoit toujours une belle statue , mais que la difficulté étoit de l'en tirer. On pourroit appliquer cette idée à tout homme choisi par ses concitoyens pour défendre leurs intérêts. Il y a certainement un nombre de qualités qui ont déterminé leur choix , il s'agit d'en tirer parti.

Je ne fais pas un mérite à un homme

d'avoir une physionomie prévenante ; mais je lui en fais compliment. Elle détermine cette première disposition qui rend accessible à tout ce qu'on desire. Une amitié de dix ans peut m'aveugler sur *Nebosis* ; en tous cas , c'est de toutes les illusions la plus pardonnable.



C L E M O N.

U NE jeunesse voluptueuse ne promettoit pas à la liberté un défenseur aussi zélé & sur-tout un apôtre aussi utile. Il y a des fautes qui sont celles de l'époque où nous nous trouvons. La fin du règne de Louis XV invitoit au plaisir. L'austérité devient étrangère dans la société quand toutes les jouissances s'en sont emparées. *Clemon* se laissa entraîner par les circonstances , obéit à des goûts exigeans , il prouva que c'est presque un malheur d'être aimable dans la brillante époque du jeune âge.

Le desir de comparer deux peuples rivaux emporta souvent *Clemon* sur les bords de la Tamise. Il voulu connoître à fond les deux Nations de l'Europe parvenues à un haut degré de civilisation , pleines de défauts , sans-doute imparfaites dans leur

gouvernement, mais toujours supérieures à celles qui les environnent. Il vit que cette émulation nourrit l'industrie, & fait qu'elles se balancent sans jamais se surpasser. Il vit que l'état de l'homme n'étoit pas plus à désirer dans l'un ou l'autre pays, & qu'à la jurisprudence criminelle près, la France avoit peu de choses à envier à l'Angleterre.

Elle nous a précédé dans l'usage de la liberté, & c'est dans son sein que *Clemon* puise sans doute les principes généreux qui ont électrisé la Nation. Il les professa à une époque où l'on ignoroit encore l'accueil que les François leur destinoient, & où il étoit impossible de prévoir que, vainqueurs du préjugé, ils iroient du premier saut se placer à côté des peuples qui ont abdicqué le plus lentement la tyrannie. Qu'on se rappelle les documens qu'il scella de son nom & qui encouragerent les bailliages à calquer leurs instructions sur un si beau modele.

Ce n'est pas d'avoir conquis l'amour

du peuple qu'il faut louer *Clemon* , mais d'avoir retenu son enthousiasme ; il suffisoit pour le premier d'exciter le penchant des citoyens vers cette branche populaire de la Maison de Bourbon ; mais pour l'autre il falloit une victoire sur soi-même , & d'une espece moins commune. Malgré son rang , *Clemon* a des amis , parce qu'il l'est lui-même de ceux qu'il admet à sa familiarité. Ce qui tient à sa personne est heureux. Lorsque le service est libre ; les devoirs sont des plaisirs.

Clemon est généreux ; le peuple en a reçu des soulagemens , des secours , les gens de lettres des bienfaits ; l'animosité des propriétaires qui perdirent l'agrément d'une promenade a été remplacée par le suffrage de l'Europe. Les étrangers de tous les pays conviennent qu'il n'est aucun édifice qui présente cet ensemble de commodités , de richesses , de jouissances. On y trouve le luxe & la simplicité , l'étude & la dissipation , les promenades & les spectacles , la tranquillité des clubs & les

tumultes, des cafés. Ces tableaux divers de la vie sociale ont tous leur agrément, & peut-être leur utilité.

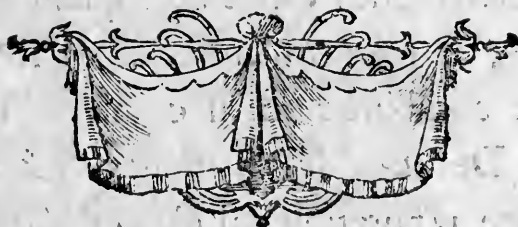
Il est d'autant plus agréable de louer *Clemon* sur un certain sujet, que sa patrie ne l'avoit pas flatté; il l'a servi comme s'il eût eu une dette à acquitter. Quest-ce qu'une campagne? quest-ce qu'une victoire à côté de ce qui peut décider, hâter, consommer une révolution?

Les guerres dépeuplent les États, les grands exemples peuvent les changer, & le courage de l'ame les porter à un degré de splendeur que n'ont jamais donné les plus brillantes conquêtes.

Clemon choisit une route singulière pour faire arriver ses enfans au but moral qu'il avoit marqué! Le succès a couronné un essai qu'il ne falloit qu'un peu de philosophie pour tenter. Pourquoi une femme d'esprit, instruite, zélée, ne formeroit-elle pas de jeunes princes à la vertu, & ne développeroit-elle pas les talens dont la nature leur auroit donné le germe.

Il a prévu les sacrifices auxquels l'assujettiroient ses propres instructions, & surpassé de beaucoup la taxe que lui imposeroient les besoins de la patrie.

On le croira difficilement, *Clemon* ne réunit pas tous les suffrages, même du parti qui se fait gloire de suivre ses principes. La cause de sa modération a échappé aux yeux du vulgaire, & l'on n'a pas vu que s'il eût mis plus de chaleur, il eût eu l'air de travailler pour lui & non pour la cause publique. Mais savez-vous que *Clemon*.... Non, je ne fais rien, je ne crois rien. Et si jamais une lumière terrible venoit défilier mes yeux, je maudirois l'instant où je traçai ce portrait.



S T A N I S B A Y.

STANISBAY offre un grand sujet de méditation , & , de tous les portraits de cette galerie , c'est celui devant lequel il faut s'arrêter le plus long-tems , non que le sujet soit plus intéressant , n'on qu'il soit mieux peint , non qu'il soit plus fidele , mais parce qu'il offre des contrastes qui doivent étonner l'esprit humain & instruire ceux qui lisent avec un but.

Stanisbay , sous les dehors les plus populaires , est un aristocrate furieux ; sous l'apparence de la franchise , c'est le courtisan le plus raffiné . On le croit plein d'intelligence , il n'est qu'audacieux ; il agit sans avoir combiné , ou il combine sans données . De tous les hommes qui ont usurpé une réputation , il n'en est pas qui puisse l'appuyer de moins de prétextes .

Jeune encore , il affectoit une indifférence profonde sur l'avantage de porter

un nom pur & respecté. On le voyoit aux spectacles , sous l'habit le plus modeste , se confondre dans la foule tumultueuse , écouter les propos , vanter l'égalité , s'élever contre le prestige des dignités , attaquer le luxe des grands , & rappeler l'antique simplicité comme le premier des biens.

Lorsqu'il entra dans le corps de la marine , il atteignoit son septieme lustre. Pour n'être pas dispensé des premiers grades , il se met à la tête de cent enfans , gardes de la marine , & fait son entrée dans le port de Brest. Ce charlatanisme lui réussit. On trouve , je ne sais quoi d'heroïque à voir un vieux jeune homme se confondre avec les enfans de la patrie , destinés au service de la marine.

Stanisbay montroit de la souplesse à la cour , & de l'audace aux camps ; il caressoit ses supérieurs & demouroit inflexible pour ceux qui devoient lui obéir. Ces deux qualités le firent choisir pour commander les Antilles. Il y paroît , & déploie les

maximes tyranniques qu'on abjure aujourd'hui, qu'on respectoit alors. Le peuple se soumit, rongé en secret son frein.

Ses plaintes s'élevaient, remplissent les isles, traversent les mers, arrivent à la cour. Les insulaires attachent à sa porte le fatal drapeau, & prononcent ainsi sa proscription. Il la reçoit en silence. Dix-huit mois lui avoient valu l'horreur du peuple & la vengeance de la cour. Il lui restoit dix-huit mois encore avant de venir rendre compte de sa conduite, il les emploie à reconquérir le suffrage de ce même peuple. Sa fierté s'humanise, il reconnoît des loix, il descend aux besoins de la multitude, & cet homme prosrit inspire des regrets, voit la foule repentante suivre ses pas, & pleure sur l'instant où il va repasser les mers.

La fortune l'attendoit à la guerre d'Amérique, c'est-là qu'il mit la témérité à la place de la science, & qu'il voulut forcer l'Europe à lui reconnoître des talens. Sévere jusqu'à l'humanité, brave

jusqu'à la folie, il ose tout & réussit, c'est-à-dire, que le courage de tout entreprendre en imposa à la multitude.

Quelques succès qui n'aboutirent à rien, assez de charlatanisme, un peu de singularité, de la brutalité ; tout le fit passer pour un homme capable. Tantôt on le désigne pour le ministère, tantôt pour le gouvernement des mers, mais il n'arrive jamais. Un ministre clair-voyant qui l'avoit jugé, le tint à une sage distance des affaires. Mais, profitant depuis cinq ans de l'interregne des ministres, il est devenu courtisan, non des rois, mais de tout ce qui les entoure.

Il saisit le commandement d'une troupe nouvellement créée, & trouve, dans une institution plébéienne, une façon de se rendre l'homme du prince. Soyez-le ouvertement, *Stanisbay*, & ne vous rendez pas suspect par foiblesse.

Peu d'esprit n'est pas un grand inconvénient, c'est ce dont on se passe le mieux dans les affaires d'administration. Mais peu

de caractère est tôt ou tard l'écueil contre lequel vient se briser la réputation. Otez à *Stanisbay*, comme à ceux de sa caste, le préjugé de la naissance, l'empire que donnent les richesses, l'éclat des dignités qui en imposent, & vous ne trouvez rien.

Undes grands défauts de *Stanisbay*, c'est de ne rien prévoir, il s'affervit aux événemens, parce qu'il s'en laisse envelopper. A juger de certains hommes par l'acharnement avec lequel ils poursuivent les places, on jureroit que le patriotisme les dévore, ou qu'ils sont tourmentés du noble besoin de servir leurs semblables.



P H O E D O R.

PHOEDOR trouve place dans cette Galerie , parce que ses ouvrages ne ressembleront pas à sa personne ; c'est-à-dire , qu'un petit particulier , sans mission , ne peut guère se flatter d'occuper le public.

Phoedor a beaucoup écrit , quelquefois sur des sujets intéressans , toujours des choses utiles ; & cependant , si l'on faisoit l'extrait de ses ouvrages , peut-être n'y trouveroit-on pas six phrases neuves. Quant aux pensées , il n'en faut pas parler. Ce ne sont cependant pas des compilations ; mais rien n'est mal , rien n'est faillant. Vous lisez avec plaisir , & vous ne vous instruisez jamais. Votre tête devient , pour un moment , le tonneau des Danaïdes.

Il a de la hardiesse , mais il n'en résulte rien. Vous sentez le patriote , l'ami de la liberté , mais il ne vous échauffe

pas assez pour décider votre opinion & vous faire courir aux armes. Il présente des *plans* très-bien levés , mais inexécutables. Il a le *faire* de tout le monde , sans réunir les talens de tous. Vous retrouvez les Germains , les Anglois , les Américains , les François dans ses compositions ; chaque imitation est bonne , mais l'ensemble n'est pas fondu.

Il faut tenir compte à *Phoedor* des peines qu'il a prises pour s'instruire. Il a passé les mers , bravé les régions du nord , sacrifié sa liberté , pour acquérir des connoissances utiles à l'homme dans la vie sociale. Il s'est lié avec cette classe d'érudits , dont la fréquentation habituelle épargne bien des lectures , & dont les idées passent sans peine dans des mémoires soigneuses de ne rien perdre. Il semble que *Phoedor* se soit plutôt attaché à reproduire ses amis que ses propres conceptions.

Il avoit aussi des prétentions oratoires. Mais il semble que tous les dons naturels que nous avons reconnus dans *Nebosis*

aient été accordées aux dépens de *Phoedor*. Alors il faut chercher dans sa plume tout le secret de sa réputation.

Phoedor ne connoît point de mesures. Il loue à perte de vue, où il déchire à belles dents ; toujours de l'enthousiasme ou de l'aigreur ; aussi ses jugemens n'affligent personne. Quant à la louange , elle est sûre de plaire , de quelque part qu'elle vienne.

Loin de nous la pensée de blâmer le noble desir d'être quelque chose , à l'instant glorieux où un peuple brise ses chaînes ; loin de nous l'égoïsme , l'insouciance , & même jusqu'à un certain point l'esprit de calcul. Mais le zèle , le patriotisme consistent-ils donc à gouverner ? N'existe-t-il d'autre place que celle de législateur ? Que chacun présente ses doutes , offre ses lumières , hasarde ses conseils ; mais avilir les chefs en leur donnant de continuelles leçons , embarrasser les esprits au milieu d'une foule de réglemens contradictoires , c'est servir son amour-propre & non sa patrie.

A M P H I A R A U S.

L'AMOUR du plaisir embellit ses premières années, & triompha même de quelques chagrins domestiques, provenus d'un mariage très avantageux dans les idées reçues, & mal assorti pour les rapports. D'ailleurs il eut peu de goût pour l'étude en général, & plus que de l'indifférence pour celle des loix.

A peine cependant fut-il membre de ce grand corps, le dépositaire des loix, selon quelques-uns, & jadis leur maître, selon d'autres, qu'il entrevit dans les fréquentes convulsions dont il étoit agité, un moyen utile de sortir de la foule. Il contracta sans peine l'habitude de soumettre aux événemens ses projets à demi-formés, & de plier son caractère aux ministres divers qui se succèdent si rapidement en France, ce caractère naturellement docile, & qui devint, par les épreuves, d'une souplesse extraordinaire.

De souplesses en souplesses, il parvint à la dignité de premier président. Il ne fut ni l'homme du roi ni l'homme du parlement, il fut l'homme des circonstances. Alors le duc de Choiseul remplissoit avec éclat les grandes places de l'administration. M. de *Maupéou* fut sa créature, & lui assujettit son département, sa personne, & ce qui tient à la magistrature. Peu après, *Aspasie*, (exemple unique de ce que peut la beauté chez une femme & la foiblesse dans un prince) *Aspasie*, dis je, s'éleva à la plus haute faveur ; *Amphiaraus* se déclara son courtisan, son appui, & de plus, son cousin. Un satrape luttoit contre un parlement, une province & l'opinion générale. Le roi vouloit sauver son ministre, pardonner & imposer silence. *Amphiaraus* se trouva là tout prêt pour enlever jusqu'à la trace de ces dangereuses accusations & de quelques douteuses répliques.

Bien des gens, cependant, ont soutenu qu'*Aspasie* sollicita cette démarche auprès du roi, à l'insu même du chancelier.

Ces traits font connoître un personnage ; & cent autres , qui les avoient précédés , devoient ouvrir les yeux au duc de Choiseul. Mais , quel est l'homme d'esprit sur qui le patelinage n'ait pas quelque empire ? Quel est le ministre en crédit qui ne se croye pas toujours à temps de briser son ouvrage ? Quel est le cœur franc qui se doute des ressources de la perfidie , ou du moins qui connoisse toute l'étendue de ses manœuvres ?

Quoi qu'il en soit , ce fut M. de Choiseul qui mit *Amphiaraus* à la première place , & ce fut *Amphiaraus* qui exila M. de Choiseul dans sa terre. Ces détails sont connus ; il est plus court de les indiquer à ceux qui les ignoreroient , que de les transcrire. Suivons *Amphiaraus* dans ses opérations ; on ne découvre point une marche combinée qui enchaîne les circonstances , mais un homme qui , s'abandonnant aux ondulations de la cour , travaille à les faire servir à ses vues générales : c'étoit l'ambition , le projet de se venger

d'un corps qui l'avoit humilié & avoit voulu le punir ; c'étoit l'envie de se soustraire au pénible sentiment de la reconnoissance , qui tient un homme esclave , sous peine des affronts dont l'opinion générale flétrit encore les ingrats ; c'étoit enfin cette malheureuse activité dans laquelle la vie des cours tient ceux qui y existent.

A quel autre motif attribuer tant de manœuvres insolites dans l'affaire du satrape ? Il pouvoit le servir sans compromettre la dignité de la sîmarre , & s'exposer aux désagrémens inséparables de l'arrêté du 6 septembre 1770 , au sujet de la séance du roi au parlement , pour enlever les minutes du procès intenté au commandant de Bretagne.

C'est cet arrêté , dirigé contre le chancelier , que l'on doit regarder comme la cause de la révolution en France. Le parlement & le chef de la magistrature jurèrent , sur l'autel de la vengeance , de s'entre-détruire.

Le premier acte fut l'édit du 27 no-

vembre , qui renversoit en un moment les loix fondamentales de l'enregistrement. L'enregistrement est un fantôme de résistance que le peuple étoit censé pouvoir opposer , par les organes parlementaires , aux volontés despotiques du souverain. Ce fantôme (comme tous les fantômes dont il est question dans le monde) n'étoit rien en lui-même , mais il embarrassoit la marche rapide de la volonté arbitraire ; il éloignoit les effets , & il faisoit briller des lueurs de vérité aux yeux , souvent aveuglés , de l'autorité.

Il en est vraisemblablement d'*Amphiaras* comme de beaucoup d'autres personnages qui occupent une place dans l'histoire , sans qu'elle puisse les faire exactement connoître. Ce qu'on découvre , c'est que cet homme ambitieux étoit plus empressé de faire du bruit que d'acquérir de la gloire ; plus propre à entreprendre qu'à combiner ; plus confiant dans son étoile que dans ses moyens propres. Que la vengeance ait été son premier motif ,

cela est incontestable ; mais que son opération soit vicieuse , c'est ce qui est encore douteux.

Dès qu'il a été dans son exil , les faiseurs de couplets , d'épigrammes , de brochures se sont tus. Cela ne prouveroit-il pas que sa personne étoit plus odieuse que ses opérations ? Cette conjuration contre ses réformes ne plaideroit-elle point en leur faveur ? Qui a jamais nié que la justice étoit dispendieuse ; que les ressorts des parlemens étoient trop étendus ; que la vénalité admettoit dans les corps la jeunesse riche & sans expérience ; la roture corruptible & sans une certaine délicatesse ; l'ignorance présumptueuse & ordinairement favorisée ? Une grande partie de ces abus ne résistoit pas aux changemens réalisés par *Amphiaraus* ; ce que l'assemblée nationale a décrété ne le justifie-t-il pas ?

Peut-être que la société a plus de reproches à lui faire que l'histoire ; & sans les nécessités politiques , sur lesquelles les

particuliers doivent étendre un voile , on lui rendroit vraisemblablement une liberté dont il ne feroit usage ni pour Versailles ni pour Paris.

Celui , qui a beaucoup réfléchi , qui a goûté les douceurs de la campagne , doit peu desirer le séjour bruyant des grandes villes , & seroit impardonnable de regretter le ciel orageux des cours.



M O N T A L B.

MONTALB est né pour gouverner l'esprit de ses concitoyens , parce qu'il est composé de ces ressorts qui brisent les intérêts particuliers. Il possède l'activité née d'une longue méditation & de la certitude de la bonté de ses opérations. Capable de grandes vues , dominé du desir de rendre les hommes heureux , il a le rare courage de vaincre les obstacles qu'eux-mêmes apportent à leur propre félicité , & l'éloquence entraînant , fruit d'une raison exercée & d'un cœur brûlant.

La carrière des affaires , si brillante quand les circonstances vous secondent , & si ingrate quand la fortune n'aide pas un peu le talent , lui offrit une occasion de le faire connoître. Il la saisit & triompha d'une classe vindicative. Dans toutes les

cours , un certain nombre de familles riches & puissantes prétendent à une influence qui gêneroit l'administration si elle ne savoit pas se soustraire à l'importunité de gens qui sollicitent comme on exige. Trois choses caractérisent la noblesse de cour; fierté, ignorance, fausseté. Si on l'humilie, elle se révolte; si on veut l'employer, elle est incapable; si on l'essaye, elle abuse. Il ne s'agit pas ici de faire une satire ou un portrait d'imagination, tout est dans la plus exacte vérité.

Montalb instruisit aussi la capitale, qui ne met aucune différence entre l'aisance & le luxe, entre le repos & la paresse, entre l'industrie & la rapine. On n'y connoît plus la bonne foi qui pourroit animer un commerce immense, & l'on y a substitué le coupable usage de tout altérer. *Que feriez-vous, SIRE*, disoit le régent à *Pierre premier*, si vous aviez une ville comme Paris? *Je mettrois le feu aux quatre coins*, répondit le sauvage monarque. Que feroit-il donc aujourd'hui que Paris est in-

finiment plus corrompu qu'il ne pouvoit l'être il y a un siècle.

Montalb s'est fait certains principes dont il a juré de ne jamais se départir.

Tout homme qui veut être utile à la société doit commencer par déplaire aux individus, car ceux-ci ne sont heureux que du désordre dans la chose publique. Si tout étoit sagement réparti, s'il y avoit quelque ombre de proportion entre les jouissances, un homme n'absorberoit pas à lui seul la portion de mille. Pour rétablir l'équilibre, il faut ôter à l'un pour donner aux autres, & c'est cette opération qui excite les murmures des grands, & livre son auteur aux conspirations de l'avidité méchanceté.

Tout homme qui opère un changement nécessaire fait la satire de l'ancienne administration. S'il se concerte avec le temps, les abus l'emportent, & les courtisans qui le devinent le culbutent avant qu'il ait réalisé ses plans. Pour réussir, il faut brusquer les volontés, profiter de la chaleur

momentanée des souverains & se sacrifier , bien sûr que les services rendus à la patrie seront , dans peu , la cause de sa décadence.

Quelque parfait que puisse être un roi , c'est un homme. Or , tout homme est accessible à la flatterie , à l'amitié ; la confiance qu'il a dans son agent ne peut pas être exclusive ; il tient à une épouse qu'il chérit, ou à une autre maîtresse qu'il adore, ou à des serviteurs qui sont devenus ses amis. Or , ce sont ceux-là qu'on suscite contre le ministre. Tantôt c'est en louant ses talens qu'on calomnie ses intentions ; tantôt c'est en exaltant ses intentions qu'on dégrade ses talens ; s'il a des faiblesses , on les métamorphose en défauts essentiels ; ses défauts en vices , ses vices en crimes. S'il est sans tache , on l'attaque par le ridicule jusqu'à ce qu'enfin il soit forcé de s'occuper d'avantage de sa conservation que des affaires de l'état. Alors il survient quelques négligences , on entame le ministre , il se défend ; son

maître , étonné qu'il ait besoin de justification , diminue sa confiance , se rend accessible à des conseils étrangers ; ce serviteur , affailli , résiste encore , & succombe enfin sous ses propres efforts.

Tout étranger qui n'a pas une naissance distinguée , une fortune considérable , des amis puissans , & qui n'a , au contraire , que des talens & la faveur de son maître , ne peut plus rien faire des premiers dès que l'autre lui est ravie. Ses amis se retirent , & ses créatures se soulagent du poids de la reconnoissance ; ses ennemis préparent la vengeance , les grands l'humilient , les méchans l'écrasent , les fots viennent donner leur coup de pied ; la populace discourt , & il se trouve seul , épuisé des efforts qu'il a faits avant de tomber ; & résistant avec peine à l'injustice qui veut lui enlever jusqu'au bien qu'il a fait.

C N E I S.

IL nous a paru plaisant & utile, peut-être, de mêler à ces portraits celui du peintre de la galerie.

Cneis a plusieurs qualités apparentes qui supportent difficilement un examen approfondi. Doux dans la société, mais d'une douceur qui dérive plutôt de la paresse d'esprit que de la bonté d'ame. Caustique dans ses écrits, mais cette causticité naît plutôt du désir de briller que de l'intention de nuire. Peu sensible à la renommée, parce qu'il croit avoir acquis ce que les hommes ne contestent pas, & que les hommes s'ennuient de louer le même objet, méritât-il tous les jours de nouvelles louanges.

Il a l'extérieur de la foiblesse, parce qu'elle rend aimable; & la vraie fermeté qui consiste à ne pas changer d'opinion en changeant de procédés. Voilà d'où vient

qu'il peut bien rendre sa familiarité , mais jamais son cœur ; des services , mais jamais son estime. Cette marche l'a fait plus d'une fois passer pour faux ; & le peu de soin qu'il prenoit pour s'en justifier prouvoit son peu d'estime pour ceux qui ne demêloient pas le secret de son ame.

Quel que soit le motif de *Cneis* , soit ennui , soit vanité , soit foiblesse , il fait toujours le bien. Le motif en pourrait être plus pur , mais l'effet est toujours le même.

Son talent consiste dans l'abondance des idées , la clarté de l'expression , l'indulgence de sa morale , la facilité à produire , la grace de l'esprit , la justesse de ses portraits , mais ses ouvrages n'ont jamais ce fini ; on croit qu'il pourroit mieux faire , parce que l'on ne réfléchit pas que les esprits qui naturellement ont peu de force la perdent encore sous le travail de la lime.

Il a de l'invention & peu d'imagination de style. C'est l'écrivain du petit nombre

d'hommes cultivés & difficiles, & non de la multitude. Plus ingénieux que sensible, l'aménité seule l'empêche d'être froid.

La manie de *Cneis* a toujours été d'être aimable. Il a plus de quoi séduire que de quoi plaire ; mais si on l'examine on n'a jamais à se plaindre de ses procédés , ni à se louer de ses soins. Le seul sentiment qui l'enchaîne est l'habitude ; il ne contredit point , parce que cela fatigue & que bien des gens prennent cette indifférence pour un suffrage.

Cneis aura prodigieusement écrit & ne laissera aucun ouvrage ; il aura beaucoup travaillé , & ne laissera aucun monument.

Par un contraste malheureux il se croit au dessus des places subalternes & au dessous des premières. Cet assemblage d'orgueil & de timidité fait qu'il n'aura rien été après avoir cru être beaucoup de choses. L'expérience lui prouve que dès qu'il est connu il est recherché , & il a la manie de ne se pas faire connoître.

Sa timidité naît de l'intime persuasion

de ce qu'il n'est pas à sa place. Tout homme lui paroît supérieur, parce qu'il a su mieux profiter des circonstances. Ce souvenir mêlera une certaine amertume à son existence, une teinte de fiel à ses écrits, une secrète défiance de ses entreprises, un reproche tacite qui ne l'abandonnera qu'à cette époque où l'on dispute quelques jours passables aux maux qui désolent les restes de la vie.

Cneis a un acharnement au travail, une justesse de vue, une fécondité d'expédiens qui l'eût distingué parmi les hommes d'état. Il a un extérieur, un sang-froid, une onction dans la parole, un don d'inspirer la confiance, qui l'eussent rendu un négociateur utile & dangereux pour les puissances auxquelles on l'auroit adressé. Il écrit mieux qu'il ne parle, parce qu'en parlant, il réfléchit plus qu'il ne se livre.

Son commerce est doux, sûr, agréable; sa gaieté modérée, piquante, & part de l'ame; son indulgence réfléchie, intéressée, & restreinte à certains articles; son hu-

meur silencieuse ou épigrammatique ; il fait peu de frais , il ne cherche pas les faillies ; il craint l'abus de l'esprit , & cependant son absence est un vuide dans une société , & son assiduité est comptée pour quelque chose , même par ceux qui ne l'aiment pas.

Cneis n'est point un homme de génie , mais c'est plus qu'un homme d'esprit ; ce n'est pas un savant , mais plus qu'un homme instruit , ce n'est pas un homme parfait , mais c'est un homme essentiel.

En général il ne recherche pas les hommes , parce que , pour un causeur il y a dix bavrats ; pour un esprit bienfait , dix esprits de travers ; pour un juge de sang-froid , dix orateurs passionnés ; pour une femme qui raisonne , dix ames inconséquentes ; pour une femme qui tire son bonheur de son ame , vingt qui veulent le devoir à leur figure. Son humeur se borne à l'inaction , & croit que les hommes son ainsi faits , comme l'aloës est amer ; le

pavot , soporatif ; le sureau , sudorifique ; le nenuphar , un calmant.

Comment , dira-t-on , a-t-on fait le portrait de *Cneis* sans employer le mot d'égoïsme ? parce que ce défaut , étant celui de tout le monde , n'appartient à personne en propre. L'homme extrêmement complaisant ne peut jamais être fort égoïste. Tout le monde dispose du premier , & l'égoïste ne cede à personne.



M A Z E A S.

duc de Coigny

IL n'est pas impossible d'allier la modération de l'égoïsme & la fureur d'un aristocrate ; de se soumettre sans murmure aux plans économiques , & de nourrir en secret la plus violente haine contre la main qui frappe ce que l'on s'est accoutumé à regarder comme sa propriété. Quelle est la grace qu'on n'ait pas reçue comme une dette qui payoit à peine nos services ?

Mazeas est le chef d'une maison où la faveur a été héréditaire. Il a plus fait pour sa patrie que s'il avoit conquis des provinces ou ramené l'ordre fugitif , & quels que soient les bienfaits des rois , ils ne s'acquitteront point avec *Mazeas*.

Ce n'est point l'esprit qui fait réussir , mais la douceur , l'amitié , les soins modérés : je dis modérés , car les prétentions , ou la présomption du succès , ou la confiance audacieuse , déplaisent même

à la cour , qui cependant en est le séjour.

Mazeas n'a point été oublié dans les réformes. Il a eu la noble fierté de les conseiller ; il a paru marcher gaiement au sacrifice , & s'il a eu le désagrément d'être exposé aux ciseaux économiques du ministre qu'il détestoit , il a eu le plaisir de se moquer de la stérilité de ses expédiens.

Il a observé un silence adroit & modeste, ces mots sont synonymes pour un homme de cour dans l'assemblée nationale. Risquer une opinion est dangereux , parce que à l'instant on est corrigé ; aussi *Mazeas* a laissé déclarer les droits de l'homme , ébaucher la constitution , entreprendre le travail des finances , sans seulement s'en mêler.

Il n'y a qu'en France où un homme s' imagine que l'on est toujours propre à la place pour laquelle on est choisi. Il est ridicule de se laisser nommer membre d'une assemblée qui suppose toutes les connoissances , quand on n'a que toutes les prétentions.

Mazeas a conservé ce que l'on a longtemps nommé l'air d'un seigneur , d'un homme de cour. Ce luxe extérieur en imposoit , & la foule , accoutumée au respect, n'osoit pas se prêter à certaines idées ; à plus forte raison ne se seroit pas portée aux incroyables extrémités qui de nos jours ont renversé les barrières de l'ordre social.

Il faudra finir par plaindre ce que nous appellions les grands. Ils ne font plus rien dès que nous retirons notre opinion. Ce préjugé fait les maintenir à une certaine élévation. Seuls , ou sans ce piedestal , on les verra avec leur ignorance , leur nullité , & cette incapacité , dont ils ont eu l'incroyable franchise de se vanter dans d'autres temps.



P É R I S T H E N E.

JAMAIS physionomie n'a mieux déconcerté un observateur. Soit qu'on le considère dans cette place , créée par le despotisme & détruite par l'anarchie , soit qu'on le suive dans le ministère où l'intrigue la mieux conduite le porta , on voit une ame de boue sous les dehors du désintéressement , & un despote employant la popularité.

Péristhène fut chargé de l'odieux emploi d'épier les humains. Qu'étoit-ce qu'un lieutenant de police , l'exécuteur secret de toutes les vengeances , le délateur avoué de tous les crimes , le suppôt des ministres , le complaisant des rois & des grands , l'inquisiteur de la pensée , l'ordonnateur des honteux sacrifices faits à la publique sûreté , le geolier de toutes les prisons , le protecteur de tous les vices. Son ame est un cloaque où alloient s'épancher tous les affreux secrets des cœurs corrom-

pus. Il ne pouvoit employer que ces hommes déshonorés qui ont besoin , pour se soustraire à la loi , de lui fournir sans cesse des victimes. Celui qui se permet un métier aussi avilissant a-t-il conservé encore quelque reste de pudeur ?

Aussi , voyez *Périssthene* à la cour , esclave de ce qu'il approche , venir mendier l'honneur d'être employé par les courtisans , se vanter à l'un d'avoir soustrait au fer de la loi d'infames protégés , & à l'autre d'avoir facilité l'escroquerie à la beauté qui joint au profit de ses charmes celui du lansquenet ; à une princesse , d'avoir précipité dans le fond d'un cachot le satyrique imprudent qui s'est égayé dans ses rimes ; à un ministre , d'avoir paralysé la plume de celui qui calculoit ses erreurs politiques ou ses déprédations financières.

Voyez *Périssthene* à la ville , recevant l'encens prostitué d'un amas de gens de toutes les classes , qui viennent marchander le droit de désoler des citoyens ou de les soumettre à des contributions iniques ; il refuse avec éclat

éclat ce que ses agens vendront en secret : il promet la mort de l'un , la liberté de l'autre ; il insulte au lieu de réprimander ; ou si la beauté se promet en sollicitant , il ne fait plus qu'absoudre.

Voyez-le dans son travail , consacrant l'imposture , récompensant la calomnie , frappant à tort & à travers , signant sans lire , lisant sans attention , trompé par un commis , abusé par un espion , mené partout. Il n'a rien lu , rien écouté , rien approfondi , rien discuté , & tout est jugé , décrété , exécuté ; en vain les larmes coulent , en vain le désespoir rugit , en vain l'innocence invoque la mort , il foule aux-pieds les victimes & court oublier leur cris perçans dans le sein de la volupté.

Voyez *Périssthene* visitant ces maisons de larmes , où l'imprudence , la colère , l'ivresse , expient dans des cachots infects des torts passagers que la raison & le repentir ont désavoués. Il jette un coup-d'œil stérile sur ces asyles de l'humanité outragée , accepte des lettres qu'il ne lis

pas, & s'éclipse bien vite, dans la crainte que l'image du malheur ne l'attendrisse & n'éveille ce sentiment que l'on nomme pitié, qu'on fait taire, & qu'on n'étouffe pas.

Tel a été *Périssthene* ; dix ans en butte aux malédictions méritées & aux louanges surprises, extérieur compassé, physionomie apprêtée, bonté jouée, nul d'esprit, sec dans ses réponses, affectant le silence des gens d'esprit, mais se trahissant parce qu'il écoutoit comme les fots, jaloux comme *Dandin*, libertin comme un maître des requêtes, hypocrite comme un abbé au séminaire : tel étoit ce censeur public des mœurs, tel étoit la loi vivante du peuple.

Périssthene étoit né avec de l'ambition ; qu'on juge si elle étoit fortifiée par le succès qui l'avoit élevé malgré tous les préjugés. Sans connoissance, sans fortune, sans vertu, sans appui, il avoit franchi les bornes ordinaires, aussi n'est-ce que sur le pliant du conseil qu'il voulut se reposer.

Il est appelé au ministère, & saisit sans

pudeur nos départemens , qui lui étoit aussi étranger qu'il étoit étrange de voir un robin ordonner à des militaires, un bourgeois à la tête de la noblesse épurée , un balayeur de rues promener des flottes sur les mers. N'importe ; il ordonne de construire ; les chênes s'amoncelent dans nos chantiers , les agrès s'emmagentinent , les approvisionnemens de toute espèce se multiplient. Deux objets seuls lui échappent. Où prendra-t il des fonds pour payer , & des hommes pour servir ? les premiers sont épuisés , les autres découragés.

Les François feront-ils donc tourmentés sans cesse de la même maladie ? imagineront-ils toujours qu'on est propre à tout , parce qu'on ambitionne tout ?

On ne peut pas suivre *Péristhene* dans son ministère. Il accusa l'envie de l'en avoir dépossédé ; ce n'est pas cette furie qui le blessa , ce n'est pas même sa malhabilité. Mais les intrigues que sa place lui donna l'occasion de nouer attaquèrent un parti que des talens admirés alors fortifièrent

pour un temps ; & ce parti , profitant de ses avantages , renversa le pigmée qui n'avoit pas su se mettre sous l'ombre protectrice des géans , qui seuls pouvoient le maintenir dans une place qu'il falloit leur dévouer.



C L E O M E N E S.

IL ne fût pas mort sans quelque réputation , s'il avoit su éviter l'écueil du ministère. C'est dans ce poste brillant qu'il s'anéantit , & où il montra l'immense intervalle qui se trouve entre l'esprit & le talent , entre l'intrigue & l'ambition. On vit à la tête des finances un homme qui n'entendoit rien aux finances & qui apportoit à la fin de ce siècle la routine usée des anciens fermiers-généraux ; on vit au timon des affaires un homme que tout embarrassoit , quoique depuis vingt ans il se fût essayé dans une administration partielle.

Cleomenes , à la tête d'un diocèse , entouré d'agens subalternes flatteurs , bercé au doux son des louanges , désigné pour de grandes places , montrant de la facilité dans l'expression , de la prétention au caractère , de la clarté dans ses écrits , du courage contre les moines , de la liberté

dans l'opinion , avoit fourni à ses amis le prétexte plutôt que la matière d'un éloge qui circuloit depuis quinze ans. Lorsqu'on s'est accoutumé à louer un homme , à Paris , on revient avec peine sur ses pas , & l'on place l'homme que l'on a créé.

Il y a vingt-cinq ans que l'incrédulité étoit synonyme d'esprit fort. Un évêque qui avoit le courage de ne pas croire se voyoit porté par le parti philosophique. *Cleomenes* avoit laissé percer une insouciance des affaires de religion , à une époque où l'on avoit juré la destruction de la crédulité & du fanatisme ; il lui étoit facile de s'abandonner à cette paisible indifférence , car il n'eut jamais de principes sur rien.

Cette malheureuse situation de l'esprit rejette toute espèce de morale ; on travestit tout à ses yeux abusés ; l'ambition est sentiment de ses forces ; la volupté est délassement ; le luxe est décence de l'état ; l'art d'amonceler les graces est prévoyance. Je montre *Cléomenes* sous le

beau côté, car on pourroit dire qu'il outragea les mœurs par la publicité de ses dispositions amoureuses.

Il est d'autres especes de liaisons qui exigent plus encore de fidélité , il les sacrifia en courtisan , ou les rompit en traître. La premiere étoit avec un homme élevé à la même dignité dans la hiérarchie de l'église & porté à un degré au-dessus dans les places civiles. Il le desservit en secret par la coupable adresse à dévoiler ses prétentions , son égoïsme , & son immoralité ; la seconde l'attachoit à une espece de ministre , qui se trouva dans la nécessité de faire quelques heureux , beaucoup d'ingrats , & une foule innombrable de mécontents. Il livra son ami à tous ses ridicules , s'empara de sa volonté , lui laissa l'odieux des refus , & s'appropriä , par la voie de l'influence , la distribution des graces ; la dernière étoit moins une liaison qu'un hommage soutenu , rendu aux qualités d'un homme dont les destinées seroient long-temps l'occupa-

tion de l'histoire. Il s'enchaîna à ses principes, ou plutôt feignit de les adopter , pour que les nombreux partisans d'un homme alors disgracié , choisissent , pour exécuter ses plans , leur plus grand apologiste. Il parvint en effet à ce terme unique de ses vœux ; mais à peine en place , il abjura ses plans , oubliâ leur auteur , se coalitionna avec ses ennemis , renversa la France & semâ tous les maux qui nous accablent dans ce moment.

Cleomenes , fugitif , est-il assez puni ? Eh quoi , nous verrons la pourpre récompenser l'incrédulité , des biens immenses payer l'apôtre du despotisme , des graces de tout genre combler le destructeur de nos fortunes ! Non , il est des victimes qu'on doit à la vindicte publique ; & , sans que la mort s'en empare , il y a la honte , la privation , le cachet de l'animadversion générale. Certes , nous serions bien à plaindre si nous n'étions plus dans la possibilité de flétrir les citoyens perfides , les ministres coupables.

Il est des hommes qui ont vieilli dans les cours & consacré leur existence aux intrigues , employant leurs coupables loirs à préparer la chute d'un ministre & l'élévation de leurs créatures ; conspirateurs en faveur du désordre , ils fondent leur avancement sur l'erreur du prince , sur les changemens des ministres , sur le trouble dans l'administration , sur la déprédation des finances , sur les fautes des coopérateurs. Telle est cependant la classe impure dans laquelle on choisit les dépositaires de l'intérêt général. Est-il bien extraordinaire que les peuples aient été l'aliment de l'avidité & du luxe des grands , & que deux ou trois cents familles se soient partagé les revenus de la France ! est-il étonnant que les peuples , rentrés dans leurs droits , demandent aux déprédateurs un compte sévère de trois cents ans , & qu'ils veuillent s'affranchir à jamais d'une aussi tyrannique oppression ?

J'avoue que le mot *patrie* est vuide de sens ; mais s'il restoit quelque prestige

de cette flamme sacrée , ou s'il étoit possible de la ressusciter , ce ne seroit certes pas dans l'ame d'un prêtre , qui n'a ni postérité à pourvoir , ni dangers à craindre , qu'il faudroit aller chercher quelques étincelles de ce feu divin.

A Dieu ne plaise que je veuille affoiblir le respect dû à la religion catholique ! mais en général toutes les religions ont eu des prêtres égoïstes. Ils regardent les hommes comme leurs conquêtes , ou s'imaginent avoir en eux quelque chose de la nature divine & pouvoir commander aux opinions.

Rien n'est plus instant que de changer l'éducation des prêtres & l'esprit de cette classe d'hommes , qui , à force de vouloir servir Dieu , ont presque dédaigné d'être citoyens de la terre. L'église a fourni un nombre assez considérable de ministres. Ils ont servi les rois , mais jamais le peuple. Ce n'est ni Suger , ni Richelieu , ni Ximénès , ni Mazarin , qui démentiroit ce fait ; le cardinal de

Fleury , seul , eut une économie dont les peuples tirèrent quelque avantage.

Cléomenes n'étoit pas plus capable d'économiser que de dépenser à propos. Dans ces deux positions il eût également nuï aux intérêts de la chose publique , il eût dépouillé les individus & toujours ignoré que pour assurer les économies il faut multiplier les jouissances.

Lorsque le duc de Choiseul étoit en place , on lui reprochoit de la légèreté ; c'étoit un dieu , si on le compare à la plupart de ses successeurs. Il avoit bien jugé *Cléomenes* , qu'il ne nommoit jamais que l'*Abbé*. Il s'en servit pour diminuer la superstition monachale , mais jamais il ne lui eût confié une partie d'administration où il eût été sans guide.

Cléomenes a tiré parti des circonstances , si c'est réussir que de vivre sans gloire , sans amis avoués ; que d'aller chercher un sol étranger , où l'on ne trouve que des parasites ou de la commisération.

C H A B R I A S.

QUICONQUE eût prédit à *Chabrias* que sa disgrâce étoit une faveur , son expatriation un trait de sagesse , n'auroit été ni reçu ni compris. Rien n'est plus vrai cependant. O mortels ! qu'est-ce que vous appelez esprit , raison ?

Chabrias n'est point un homme ordinaire. Tâchons de saisir sa ressemblance. Dès les premiers pas dans sa carrière il dévora les obstacles , & jura de la fournir avec distinction. Nommé procureur-général d'une commission chargée de venger un ministre , & de trouver un coupable , il se prêta , mais ne se livra pas à leur passion. Ses recherches furent sévères & non injustes. Un magistrat imprudent devoit payer de sa tête une faute plutôt qu'un crime. Sans *Chabrias* l'échafaud de S. Malo n'eût point été dressé en vain. Le public , qui vouloit ne voir qu'un martyr dans le magistrat

Breton , ne voyoit que des bourreaux dans ses juges , & *Chabrias* fut traité d'autant plus sévèrement , qu'il étoit le plus adroit des juges & malheureusement le plus perspicace.

L'intendance de Metz paya cette servile complaisance. Il fallut à *Chabrias* tout son esprit pour éluder les scènes que des officiers Bretons ménageoient à chaque instant, pour mettre le magistrat dans la nécessité d'avoir tort ou de partir ; mais dès-lors il connoissoit les hommes & savoit que les dégoûts passent & que les places restent.

La préfecture d'une autre province lui donna occasion de développer des talens avec lesquels il prétendoit au ministère.

La sévérité du prince le repoussa longtemps ; mais, infatigable dans ses poursuites, son nom , ses talens revenoient sous ses yeux , lorsque l'impéritie ou l'intrigue le forçoient de choisir un nouveau ministre.

Un grand talent a un grand empire. *Chabrias* possédoit celui d'exposer avec clarté, de faire naître l'opinion la plus saine, sans

jamais la suggérer; il connoissoit la ressource des expédiens , & faisoit d'un coup-d'œil le vice ou l'utilité d'un projet. C'étoit un de ces ministres qu'on entraîne , mais non un de ceux qu'on abuse. Ses coopérateurs avoient fait preuve de lumières & de génie. Pourquoi *Chabrias* n'a-t-il donc pas changé les destins de la France avec tant de ressources ? c'est qu'il étoit un homme aimable , & vouloit tout à la fois plaire & servir.

L'homme aimable est celui qui ne veut perdre aucun suffrage , être prôné par les femmes , chanté par les poètes , reproduit par les artistes , recherché des gens d'esprit. *Chabrias* eut tous ces succès , mais pour les conquérir & les garder il fallut accorder plus qu'il ne pouvoit ; delà , les dissipations. Elles forcent aux expédiens ; les expédiens naissent des projets ; les projets éclosent dans des têtes singulières ; il faut les entendre. Delà un certain ordre de gens entoure le ministre , & cela seul le décrédite , & ouvre une porte aux envieux , qui dès ce

moment dressent leurs batteries. On ne les démonte qu'en les gagnant; pour les gagner il faut donner; si l'on donne ils redoublent d'avidité. Les moyens ne sont plus au pair de leurs prétentions; le ministre refuse, alors les ingrats aboient & tournent contre l'auteur d'une fortune commencée les bienfaits qu'ils en ont obtenus. La lutte commence, les partis se forment; & l'agent de la chose publique se partage entre le travail du ministère & les soins qu'il faut pour déconcerter ses ennemis.

Telle est l'histoire de *Chabrias*. Peu économe dans les détails; mais réparant avec avantage ces lacunes par des opérations brillantes. Mauvais directeur, bon financier, habile ministre, vrai homme d'état, voilà ce qu'il fut & ce qu'il auroit pu être. Mais sa légèreté lui fit adopter sans examen des hommes, des plans, des opérations qui ternirent l'éclat de celles qu'il avoit réfléchies & combinées.

Qu'est-ce donc que cette légèreté? C'est le partage de son attention entre les choses

graves & les plaisirs. On donne des instans aux affaires , des heures aux intrigues , des soirées aux femmes ; on lit sans intérêt , on écoute sans entendre , on discute sans parti décidé. On se confie aux plus expéditifs , on préfère les moins difficultueux , on redoute ceux qui ont calculé. L'esprit amuse , la gaieté obtient , l'expérience ennuye , les craintes déplaisent , les précautions choquent. On juge avec précipitation , on accorde à l'importunité , on est invisible au mérite. Les promesses hasardées , les espérances prodiguées , des offres sans intention , ou des intentions vagues , c'est cet ensemble que nous appellons légèreté.

Chabrias a eu des ennemis puissans. Dans le nombre il faut en distinguer deux bien opposés, *Narsès* & *Cléomènes*. Le premier a voulu l'accabler du poids de sa vertu & n'a effacé ni ses talens , ni ses opérations ; l'autre a dirigé contre lui le pouvoir de sa place , & est tombé si bas qu'il n'a pas même d'ennemis. On poursuit *Chabrias* jusques
dans

dans l'exil qu'il s'est donné , & on laisse exister Cléomènes sans inquisition, Cléomènes qui a mis l'état dans la crise où nous le voyons , Cléomènes incapable, Cléomènes qui a emporté avec lui le mépris universel des gens qui pensent , & la haine générale de ceux qui souffrent.

Chabrias a cru avoir des protecteurs, ce n'étoit que des amis, ce n'étoit que des maîtres, des partisans, ce n'étoit que des compagnons de plaisir. Tous ne l'ont pas abandonné; cependant les seuls demeurés fideles sont ceux pour qui il n'avoit rien fait. Ils l'ont jugé d'après ce qu'il étoit , & non d'après sa réputation. On veut toujours que l'homme ressemble ou soit fait pour le moment que les circonstances ont amené. Il faudroit proscrire à jamais le ministre déprédateur, maintenant que nous avons publié notre position & avoué nos besoins; mais si nous remontons à une époque où un ministre n'avoit ni sa volonté , ni le pouvoir de changer celle des autres , il y a une sorte d'injustice à le proscrire. Il est à blâmer ;

mais non à exécuter comme un coupable.

Quiconque aime le plaisir devroit renoncer au ministere, & malheureusement on fait du ministere l'instrument de toutes les jouissances. *Chabrias* a confié le secret de son caractère à trop de femmes; il en aima de tous les états, & celles qui prostituerent les dons de la nature le trouverent quelquefois plus accessible que les femmes que la sensibilité égare, & qui toujours ont à combattre leur cœur & l'infortune.

Il ne seroit pas impossible de démontrer qu'au temps où *Chabrias* étoit en place, faire le bien étoit un être de raison; que l'économie auroit moins réussi que la prodigalité; & que les peuples parviennent à un certain point de corruption qui rend le talent & la vertu à-peu-près inutiles.



P E S C E N N I U S.

POUR peindre *Pescennius*, il faut représenter la foiblesse & tous les maux qui se traînent à sa suite ; il fit beaucoup de mal sans méchanceté, & des horreurs pour servir des vengeances. Un magistrat qui, dans le tourbillon de Paris, se rend accessible aux passions des individus, & se fait des amis en faisant des malheureux ; tel fut *Pescennius*.

Les hommes ne veulent pas toujours nuire, ils pensent aussi à leur fortune. Les gens habiles ne travaillent jamais pour eux seuls, & dans ce qu'ils imaginent, ils ont l'art de placer celui qui les protège. Il refuse avec hauteur, parce que ses agens accepteront avec profusion.

Pescennius a beaucoup reçu, dit-on, mais jamais aux dépens de l'état. Il punissoit les filles de leur incontinence, les joueurs de leur avidité, & les condam-

noit une amende salulaire , sous la forme d'une contribution. On avoit monté chez lui une espece de chancellerie , établi un droit de sceau ; & les émolumens de cette place étoient distribués en plusieurs lots , dont il retenoit le plus important.

Certaines corporations vouloient à chaque instant obtenir une sentence , un règlement ; il entroit dans leurs vues , mais il les imposoit d'une somme passagere , & se faisoit un vrai plaisir de délivrer son papier , quand on lui apportoit sa cotisation. Cela se passoit à petit bruit , & si quelques mécontents s'avissoient de murmurer , comme on crie , bicêtre ouvroit son gouffre , & tout étoit étouffé.

Pescennius n'est pas beau ; les femmes qui lui persuadoient que la physionomie étoit le grand moyen de plaire , commandoient à ses volontés , & dispoient de son crédit. *Pescennius* n'étoit pas savant ; les beaux esprits qui vanioient l'agrément de l'esprit naturel , & les ressources piquantes de la gaîté le dispoient à tout

excuser ou à tout accorder. *Pescennius* n'étoit rien moins que gentilhomme ; les grands qui relevoient l'ancienne bourgeoisie, & qui descendoient à cette précieuse égalité, pour laquelle on a fait les frais d'une révolution, s'étoient tellement emparés de la volonté de *Pescennius*, qu'il les en croyoit aveuglément.

Pescennius enfermoit tout le monde, & puis il eût voulu faire sortir tout le monde. De cette façon, il contenoit les mechans & les ames bienfaisantes, & caressoit sa chimere, celle d'être aimé ; ignorant que l'on n'intéresse personne, quand on ne se décide pour personne. Celui qui obtient, craint de ne pas conserver, & celui qu'on refuse crie à l'injustice.

Quand on s'entache de certains ridicules publics, on n'a pas droit à la commisération des censeurs. Passer de l'audience des filles à la bibliothèque du roi, est un saut violent : il est des places qui supposent des connoissances de tout gen-

re ; & c'est aussi par trop inconséquent d'accepter de pareils emplois , quand on est étranger à ce qu'ils exigent. On force alors à des réflexions d'autant plus cruelles pour celui qui les fait naître , qu'elles sont plus vraies.

Pescennius n'a été convaincu de rien , mais il a été nommé dans un si grand nombre de mauvaises affaires , patron de gens si suspects , mêlé dans des entreprises si peu patriotiques , que sa réputation est nécessairement entachée sans être flétrie. Le public ne veut pas avoir toujours tort : il compose , il veut bien passer pour exagérateur ; mais il revendique quelque chose de vrai dans ses propos , & ce quelque chose suffit pour gâter l'histoire d'un homme.

Si *Pescennius* n'eût jamais quitté le poste où il étoit parvenu , & s'il eût employé les dernières années de ce ministère à faire oublier son début , son sort eût vraisemblablement été déplorable. La fureur populaire ayant marqué ses victimes ,

elles ont dû chercher un asyle dans les pays étrangers. L'épée de Démoclès menaçoit moins le malheureux au-dessus duquel elle étoit suspendue, que la vengeance ne menaçoit les proscrits.

La France, qui s'est si souvent & si imprudemment placée au-dessus des autres nations, éprouve dans ce moment une humiliation cruelle. Presque tous ceux chargés de son gouvernement, il y a six mois, sont fugitifs, incapables, & pis encore : & cela, dans toutes les parties, & depuis la révolution, quel citoyen s'est élevé pour réparer nos malheurs, & les faire oublier ? C'est du fond d'une classe, jusques-là négligée ou méconnue, que sont sortis des hommes actifs, mais qui malheureusement ont confondu l'audace & le courage, la licence & la liberté, le zèle & l'enthousiasme, la force & la fureur, la vérité & la vraisemblance, les fautes & les crimes, les abus passagers & les vices de constitution.

Pescennius étoit un de ces hommes si

mal choisis. Peu de morale, jamais de vertus assises, point de principes décidés. Jamais de nerf dans la volonté, de suites dans les démarches, d'amour de l'humanité, de vrai intérêt à la chose publique. Favorisant les arts par ostentation, l'industrie par importunité, les établissemens par des vues personnelles; ne conduisant pas; mais soutenant la machine; cédant à l'impulsion des grands, à l'indiscret empire des femmes, à l'astutieuse marche des gens d'affaires; le jouet, en un mot, d'une foule de volontés étrangères qui le rendroient leurs complices ou leur agent, sans qu'il soupçonnât seulement leur dangereuse influence.

Chabrias lui promit les honneurs du ministère; dès-lors Chabrias put disposer du secret de ses ennemis, prévenir leurs coups, les affoiblir ou les gagner: il ne promettoit pas pour tromper, mais lui-même fut déjoué par le vieux Vergennes & l'ambitieux Breteuil. Le dernier prétendoit disposer tyranniquement de son

premier instrument , & celui-ci ne voulut rien avoir à craindre d'un homme qu'il ne pouvoit estimer. Cette double erreur fit deux ennemis secrets , qui ne s'attaquerent jamais , mais se nuisirent avec cette malignité secrète , qui vaut bien , pour perdre quelqu'un , l'acharnement de la vengeance hautement affichée.



C A S C A.

QUAND on est haut & fier, on fait demander pourquoi, & ces pourquoi menent à une inquisition dangereuse. Pourquoi un officier de cavalerie se fait-il ministre de la marine? Quand le ciel nous créa sans grands talens, pourquoi courir après les grandes places? Quand on n'est ni savant, ni spéculateur, ni homme de génie, pourquoi mettre de l'importance à tout? Quand on ne fait jamais se décider, quand on a besoin de tout le monde, pourquoi négliger & rebuter tout le monde?

Quand on est peu capable de juger les principes d'une constitution, il ne faut pas prêcher le despotisme aristocratique; mais savoir descendre de la hauteur ministérielle. Cela est d'autant plus facile, qu'en descendant un peu, on se trouve où l'on devoit être naturellement placé.

Casca trouvoit si doux de régner sur une partie de la France ! Graces à distribuer , préférences à donner , choix de faveur , encouragemens , dignités , emplois , tout étoit sous sa main. C'étoit une grace de voir les humains , & ce misérable charlatanisme est détruit. Reprenez votre place , commis insolens , & abaissez-vous devant le peuple François , votre maître ; méritez son indulgence par vos efforts , & son suffrage par vos services. Dépouillez le faste insolent , & faites-vous respecter par des vertus , & non par ces vains dehors.

Casca est trop facile dans ses confidences ; il admet les délations d'un certain nombre d'espions décorés (car , au-dehors & au-dedans , on les décore comme les autres) & il se laisse mener par ces sous-ordres officieux qui ont toujours une intrigue , une nouvelle & une calomnie en poche.

Casca , l'une de ces victimes que l'ambition s'immole , a flétri , non ses lauriers , il en a cueillis , mais perdu une espece de

réputation que donne un esprit modéré & un caractère de sage. C'est un honnête homme, mot vague, louange insignifiante. Mérite rare de ne pas intriguer pour de l'argent, quand on a six cents mille livres de rentes ! Grand effort de philosophie de jouir, lorsqu'on a réuni tout ce que les hommes appellent dignités, décorations. Beau prodige, de borner le cours de ses prétentions, quand on a une maladie qui interdit le travail. Eh bien, malgré ces puissans motifs, *Casca* sacrifie tous les jours à la divinité des cours, l'INTRIGUE. Ce n'est pas un homme qui joue à découvert. Il ne sollicite pas avec indiscrétion, il ne bouleverse pas tout au risque de tout perdre ; mais semblable à ces habiles mécaniciens, qui cachent les ressorts de leurs chefs-d'œuvre, *Casca* fait agir sa famille, ses amis, ses créatures & une foule d'êtres oisifs ou besoigneux, qu'il berce d'espérances mensongères, ou nourrit de légères récompenses.

Casca possède un singulier talent , c'est de ne rien faire en travaillant beaucoup. Il écrit autant qu'un plumitif, il envoie de côté & d'autre , il donne des rendez vous à qui en veut , il écoute même avec assez de complaisance , il offre sa table à qui veut s'y asseoir , le tout pour avancer les affaires. Par quelle fatalité arrive-t-il que *Casca* recueille si peu en résultats ? C'est que sa prose est lâché & indécise , ses missions sans motifs suffisans ou sans instructions claires , ses entretiens sans tact , sans fonds , sans art ; il y a de l'abondance , & point de logique , de la facilité à répondre & de la peine à concevoir , l'habitude de parler & non l'usage de calculer.

La France lui pardonnoit peu de talens , mais on ne lui a pas permis d'abandonner Narsès , dépositaire de ses secrets , Narsès qui l'avoit appelé au ministère ; & soutenu par la caisse de l'état , qu'il ouvroit à ses projets , après l'avoir fermée à son prédécesseur. Narsès n'embrassa pas le parti aristocrati-

que , *Casca* veut l'entraîner , mais *Casca* n'est qu'un pigmée devant Narsès, & Narsès, sans être un Hercule, a dispersé au loin les petits projets ministériels d'un esclave décoré.



Sosthenes	— Le Maréchal de Beauveau
Bremus	— Le Duc de Biron.
Clitiphon	— Le Cardinal de Rohan.
Zohamir	— M. de Beaumarchais.
Rambinelli	— Le Vicomte de Mirabeau.
Trafeas	— Le Marquis Ducrest.
Hortensius	— M. de Biozar.
Refuis	— Le Garde des Sceaux.
Hilas	— M. de Tolendal.
Cleondas	— M. Claviere.
Monteze	— Le Marquis de Montesquieu.
Bargès	— Le Baron de Breteuil.
Hugo	— M. de Gouy d'Arcy.
Nauficrates.	— M. le Chappelier.
Mincius	— M. Mounier.
Garinet	— M. l'Abbé Grégoire.
Posin	— M. Pison du Galant.
Menoxe	— M. Cazalez.
Anachzès	— M. de Volney.
Cneis	—
Mazeas	— Le Duc de Coigny. —
Curaffes	— L'Evêque de Langres.
Clemon	— Le Duc d'Orléans.
Stanisbay	— Le Comte d'Estaing.
Phoedor	— M. Briffot de Warville.
Amphiaras	— Le Chancelier de Meaumeau.
Nebosis	— M. Desmeuniers.
Montalb	— Le Comte de Saint-Priest.
Cleomenes	— Le Cardinal de Loménie.
Chabrias	— M. de Calonne.
Péristene	— M. de Sartines.
Pescennius	— M. le Noir.
Casca	— Le Maréchal de Castres.





